FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3907

JUIN 2021

BALLON D'OR
Rivera, l'aristo a de beaux restes

+

ENQUÊTE
Infiltrations, miracle ou mirage ?

AU TABLEAU !
Deschamps rejoue France-Argentine 2018

REPORTAGE
Macédoine, un petit monde aux Balkans

VILLE DE FOOT
L'indocile Buenos Aires

ENTRETIEN

"JE VEUX MARQUER L'HISTOIRE"

Kylian Mbappé

Supplément de L'ÉQUIPE n° 24410 – 12 juin 2021 – Ne peut être vendu séparément. Franck Seguin/L'Équipe

EDF

AVEC EDF ET LES BLEUS, FAITES UN DÉMÉNAGEMENT GAGNANT.

DU 11 AU 30 JUIN 2021

CARTON Bleu

Pour un nouveau contrat d'électricité, tentez de gagner une soirée dans un lieu unique pour supporter les Bleus[1]. Et en ce moment, EDF vous offre les frais de mises en service[2].

Pour participer, rendez-vous sur edf.fr.

PARTENAIRE MAJEUR

FRANCE FFF

EDF

3004 Service & appel gratuits

(1) Informations et conditions sur edf.fr/cartonbleu. (2) Remise valable uniquement pour une souscription à une offre de marché d'électricité (hors Digiwatt et Vert Electrique Régional), pour des frais de mise en service d'un montant de 16,79 €. (coût d'une mise en service en délai standard pour des logements existants).

L'énergie est notre avenir, économisons-la !

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE *L'ÉQUIPE*

DIRECTION, ADMINISTRATION, REDACTION, VENTES, PUBLICITE
40-42, quai du Point-du-Jour
92100 Boulogne-Billancourt
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Laurent Prud'homme

ÉDITEURS
Éric Matton, Sami Belhadj

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA REDACTION
Jérôme Cazadieu

RÉDACTEUR EN CHEF
Pascal Ferré

RÉDACTION EN CHEF
Rémy Lacombe, Arnaud Tulipier

RÉDACTION
Dave Appadoo, Olivier Bossard, Jean-Marie Lanoë, Christophe Larcher Eric Lemaire, Francis Magois, Thierry Marchand, Roberto Notarianni, Frank Simon, Thomas Simon, Patrick Sowden, Patrick Urbini

ASSISTANTE
Armelle Enkirche

RESPONSABLES D'ÉDITION
Isabelle Tales, Laurent Crocis, Olivia Blondy

CRÉATION MAQUETTE
Sylvestre Hovart

DIRECTION ARTISTIQUE
Bertrand Lacanal, Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Anne-Laure Vallet, Antony Ducourneau

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 0176 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1222K82523
ISSN02453312

PEFC 10-31-3364

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

À nos lecteurs
Que pensez-vous du nouveau France Football que vous découvrez ? Donnez votre avis sur : *https://mfb.li/nouveauFF*

TOUTE UNE HISTOIRE À DORER

Pascal Ferré
Rédacteur en chef

Si Kylian Mbappé, encore bluffant d'acuité et de discernement dans l'interview accordée dans ces colonnes, avoue vouloir marquer l'histoire, *France Football,* au moment de son changement de rythme, aspire, lui, plus modestement, à en écrire une nouvelle après soixante-quinze ans de rendez-vous hebdomadaires. Pour ce nouveau chapitre, qui se déclinera désormais en version mensuelle chaque deuxième samedi du mois, il va falloir aux nostalgiques s'humidifier un peu la nuque pour éviter tout contrecoup. Parce que l'on s'est forcément mouillés dans notre entreprise de réinvention de *FF.* Sans risque, que vaut l'audace ? Aussi inutile qu'un masque sans élastique, que *L'Équipe* sans le p'tit café du matin ou que la vitesse sans l'agilité, comme l'explique encore KM. On ne va pas faire les prétentieux, juste les curieux. L'idée est de raconter le football autrement. Parce que le foot est autre. En pleine mutation. En pleine expansion. En pleine interrogation, aussi. Sur ses formats de compétition, ses calendriers, ses règles, ses financements, ses modes de consommation. Et ses aspirations profondes, aussi. Nous irons donc partout, ou presque, où le foot se (dé)niche. Pour décoder, surprendre, découvrir, comprendre, magnifier, révéler, se marrer, voyager, vérifier, se passionner, écouter, se rappeler, apprendre. Ce sera aussi le prétexte pour se souvenir. Se souvenir que *France Football* est à l'origine du Ballon d'Or, comme c'est désormais inscrit au fronton de la une. Chaque mois, nous irons sur les traces d'un de nos quarante-six anciens lauréats, tous sexes confondus, quitte à le ressusciter s'il est passé dans l'équipe céleste. Ce sera également le prétexte pour raconter tout ce qui fait le Ballon d'Or depuis 1956. Soixante-cinq ans d'éclats. Vu sa propension à tordre les stats et les normes, on souhaiterait presque une longévité aussi éclatante à Kylian Mbappé. ●

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
● **Chez votre marchand de journaux**
● **Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball***

Franck Seguin/L'Equipe

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Instantané
N'Golo tout là-haut

10 Décryptage
Derrière Laporte

12 Mon héros
Bleu, blanc, russe

14 Cazarre
Seum contre tous

À L'AFFICHE

16 L'entretien
Kylian Mbappé : "Je suis très, très pressé"

26 Data zone
Radioscopie des attaquants

28 Reportage
Macédoine du Nord, sa marche à l'ombre

36 Au tableau !
Didier Deschamps refait le match France-Argentine de 2018

54 Enquête
Infiltrations : solution ou piège à c... ?

TEMPS ADDITIONNEL

60 Ville de foot
Buenos Aires, passions capitales

68 Design
Pourquoi tant de blasons redorés ?

70 Engagement
Common Goal, label équipe

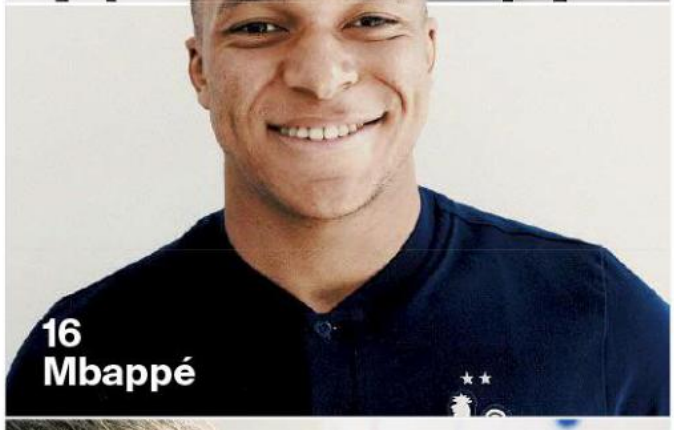
BALLON D'OR

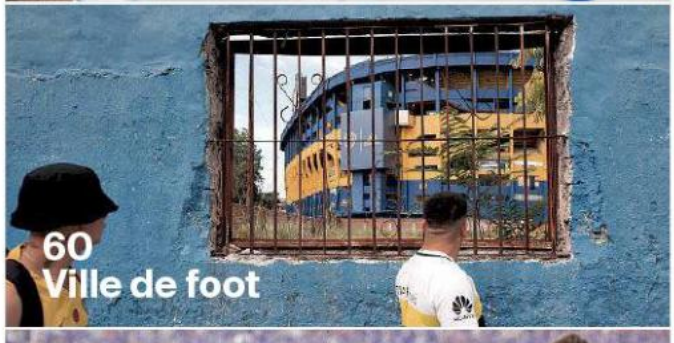
72 Sur les traces de...
Gianni Rivera, l'aristo tonne encore

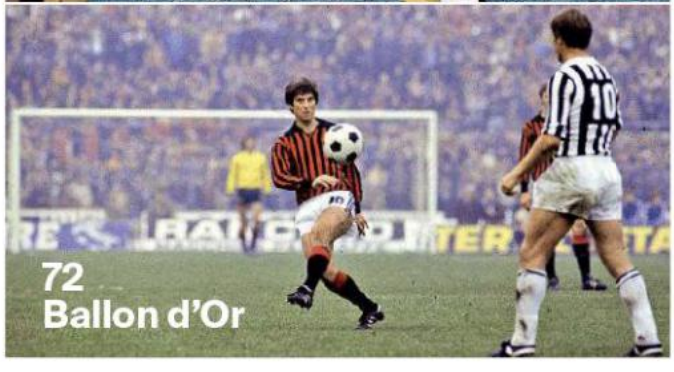
78 Paroles de juré
Zdravko Reic : "J'ai servi de leurre pour Chevtchenko"

79 Tellement BO
Les petits secrets des grandes annonces

82 Pas trop cliché
Une famille en or







Étienne Garnier/L'Équipe - Franck Seguin/L'Équipe - Alexis Armanet/L'Équipe - Gary Collins/L'Équipe - L'Équipe

Une nouvelle direction.

Pour faire face au défi de la transition écologique, avec le programme **Way to Zero**, nous multiplions les projets autour d'une ambition : Zéro émission de CO_2 d'ici 2050. Pour cela, nous devons changer. Et être bien accompagné. C'est pourquoi dans le cadre de notre partenariat avec la FFF, nous transportons les joueurs en ID.4 jusqu'à leur centre d'entraînement, proposons des offres sur les véhicules électriques aux licenciés, et équiperons dans les mois à venir certains clubs de football amateurs en bornes de recharge. Pour se dépenser et se recharger en même temps. Tout le programme sur vw.fr/foot

★ ★

FFF

PARTENAIRE ÉLECTROMOBILITÉ

Way to zero = vers une mobilité neutre en carbone d'ici 2050.
Volkswagen Group France – S.A. au capital de 198 502 510 € – 11, av. de Boursonne, Villers-Cotterêts – RCS Soissons 832 277 370.

N'GOLO, TOUT LÀ-HAUT

Il est petit, il est gentil... et il a (aussi) bouffé Man City. Mine de rien, le milieu français a de l'appétit puisqu'il vient de s'enfiler deux Championnats d'Angleterre (2016 et 2017), une Coupe d'Angleterre (2018), une Ligue Europa (2019), une Coupe du monde (2018) et donc une Ligue des champions, avec ses coéquipiers de Chelsea qui savent bien ce qu'ils lui doivent.

Photo Chris Lee/Chelsea FC/via Getty Images

RÜDIGER
2

HAUT LES FILLES, HAUT LES FILLES !

Il n'y a pas que chez les hommes que les favoris ne se sont pas imposés dans l'Hexagone. Après huit deuxièmes places sur les dix dernières saisons, les joueuses du PSG, dont Grace Geyoro, ont mis fin à l'hégémonie de Lyon, qui restait sur quatorze titres de champion.

Photo Anthony Bibard/FEP/Panoramic

Bouygues Telecom - Société anonyme au capital de 819 698 624,76 € - Siège social : 37-39, rue Boissière - 75116 PARIS - 397 480 930 RCS PARIS.

Et si Bouygues Telecom vous offrait de nouveaux maillots pour votre club ?

Chez Bouygues Telecom, nous sommes fiers de soutenir les associations sportives qui font vivre chaque jour les valeurs du collectif, dans la vie comme sur le terrain. Inscription et informations sur **bouyguestelecom.fr/ensemblesurleterrain***.

on est fait pour être ensemble

bouygues TELECOM

* Dans la limite de 50 Clubs participants dans 16 départements. Conditions et règlement sur bouyguestelecom.fr/ensemblesurleterrain.

4 juin 2021, match amical contre le Portugal : Aymeric Laporte, à 27 ans, honore sa première cape chez les A... sous le maillot de la Roja.

DERRIÈRE LAPORTE

Comment l'ancien capitaine des U19 français a changé de maillot in extremis pour disputer l'Euro avec l'Espagne. *FF* a enquêté.

La France a failli perdre Antoine Griezmann. "Quand il était hors des radars, on avait approché la Fédération portugaise *(NDLR : pays d'origine de sa maman)*, via Pauleta, nous avait récemment expliqué un proche du Barcelonais. Ils étaient très intéressés. Finalement, il a été convoqué en bleu et c'était parti." La France a, en revanche, perdu Aymeric Laporte. Définitivement. "Quand vous êtes passé par toutes les sélections de jeunes chez les Bleus, que vous en avez été capitaine, mais qu'on ne vous appelle jamais chez les A, alors que c'est une chose que vous attendez avec impatience, il faut prendre une décision, explique un proche du défenseur français. Aymeric a déjà 27 ans, il fallait avancer." Et carrément changer de sélection pour connaître le goût des matches internationaux avec un maillot national sur le dos. Seule solution, l'Espagne, sa patrie d'adoption, déjà intéressée par son profil en 2018, par l'intermédiaire de l'ancien sélectionneur Julen Lopetegui. "Il y avait eu des approches", confirme Mario Cortegana, journaliste espagnol pour *Goal*. Mais le Français n'avait alors pas donné suite, convaincu de pouvoir réaliser son rêve avec les Bleus de Didier Deschamps. "Mon seul objectif, c'est de jouer avec l'équipe de France, avait expliqué Aymeric Laporte dans *L'Équipe*. Je suis jeune, j'ai de nombreuses années devant moi pour réaliser ce souhait." Mais le temps a passé et la situation n'a jamais évolué. Pis, les rapports avec le sélectionneur Didier Deschamps n'ont fait que se dégrader au fil des mois. "Qu'est-ce que vous voulez faire d'autre que ce qu'il vient de faire avec l'Espagne ? s'interroge le même proche. Il n'était jamais appelé..."

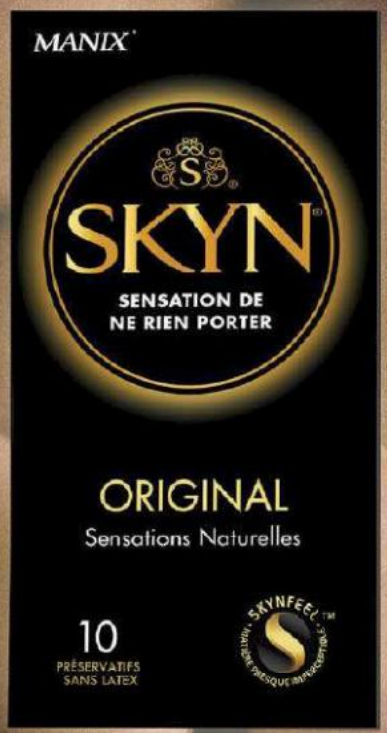
Son père et agent : "Il le mérite"

Courant mars, le sélectionneur espagnol Luis Enrique, sous le charme du jeu de passes du garçon, apprend de la bouche des dirigeants espagnols de Manchester City que le défenseur (aucune sélection en dépit de quelques convocations) serait prêt à changer d'avis, et demande aussitôt à sa Fédération d'entrer en contact avec lui pour le convaincre de rejoindre la Roja en vue de l'Euro 2021. Requête acceptée. José Francisco Molina, directeur sportif de la Fédération espagnole, et le coach Enrique appellent le joueur ensemble pour lui exposer le projet. Les échanges sont fructueux, le Français tombe vite sous le charme du discours et de la proposition ibérique. En parallèle, Luis Rubiales, patron de la Fédération, active le service juridique de l'institution pour s'assurer que la FIFA ne s'opposera pas au projet. "Ils avaient déjà voulu naturaliser Lucas Hernandez, mais ça n'avait pas pu se faire", raconte Miguel Angel Lara, suiveur de la Roja pour *Marca*. Le critère pour obtenir la nationalité espagnole ? Être né sur le territoire de la Fédération, avoir l'un de ses parents biologiques ou l'un de ses grands-parents né sur le sol de la Fédération ou avoir vécu pendant au moins cinq années de suite dans le pays de la Fédération, condition validée par le joueur entre 2010 et 2018 à Bilbao. L'appui de Juan Manuel Franco, secrétaire d'État aux Sports, et du ministère de la Justice, accélérera le processus. Le conseil des ministres valide la demande de naturalisation du joueur dans un temps record. "Absolument rien n'a filtré dans la presse, jusqu'au jour où le conseil des ministres a approuvé la demande", dit encore Miguel Angel Lara. Autour d'Aymeric Laporte, le soutien est total. Personne pour tenter de le convaincre de changer d'avis. "Je peux vous dire que je suis très fier de lui, nous a expliqué son papa et agent. Il le mérite." Fin de l'histoire. ● **Olivier Bossard**

10

Benjamin Cremel/L'Équipe

PRÉSERVATIFS



SKYNFEEL®

Découvrez la sensation de ne rien porter

Le plaisir a des possibilités infinies grâce à la technologie SKYNFEEL®, la matière exclusive ultra-douce qui procure une sensation ultra-naturelle incroyable.

Les dispositifs médicaux sont des produits de santé réglementés qui portent, au titre de cette réglementation, le marquage CE. Il est rappelé l'intérêt des préservatifs dans la prévention du VIH / SIDA et des autres IST. Lire attentivement la notice. Demandez conseil à votre pharmacien. Mai 2021.

© LifeStyles Healthcare Pte Ltd. Tous droits réservés. RCS PONTOISE B810059817

BLEU, BLANC, RUSSE

Dans la famille des supporters transis des Tricolores, ce Russe de 28 ans, gaga de ZZ, vaut le détour. Par Cédric Chapuis

L'été approche dans la cité sibérienne de Novy Ourengoï, à 2 300 km à l'est de Moscou. Il est bientôt 2 heures du matin, le mercure dépasse péniblement les 0 °C, mais le cœur d'un gamin de 11 ans s'apprête à s'embraser devant les exploits d'un homme : Zinédine Zidane. Ce 13 juin 2004, Moussa Toma vit ses premières émotions footballistiques devant la télévision familiale, et son destin bascule en l'espace de deux minutes, le temps pour le numéro 10 des Bleus de renverser l'Angleterre dans le temps additionnel de son premier match de l'Euro (2-1). Dix-sept ans plus tard, Moussa a grandi mais n'a rien oublié. Mieux, il a fait de ce souvenir d'enfance un mode de vie, et une marque indélébile. "Ce soir-là, je suis tombé amoureux de Zidane et de l'équipe de France, résume-t-il. Aujourd'hui, mon bras droit est recouvert de tatouages en leur honneur." En vrac : une illustration de Zizou remettant un ballon au jeune garçon avec l'inscription "Pour toute la vie", une représentation du Stade de France surplombée d'un cœur, l'emblème de la Coupe du monde 2018, ainsi que celui des Bleus, paré de deux étoiles.

"Ça leur arrive de dire que je suis fou"

Moussa Toma, qui vit aujourd'hui près de la capitale russe où il tient un barber shop, est adhérent depuis 2013 au principal groupe de supporters des Bleus, les Irrésistibles Français (IF). En dépit de son éloignement, il en est l'un des membres les plus fervents, suivant – quand cela était encore possible – son équipe fétiche de Saint-Denis à Istanbul en passant par Chisinau, Tirana ou Minsk. "C'est un cas à part, sourit Hervé Mougin, le patron des Irrésistibles Français. Quand je suis allé le voir chez lui il y a quelques années, il avait le drapeau français dans sa voiture, le logo de la FFF... Des trucs que je n'ai même pas ! Même dans son barber shop *(photo)*, il y a des produits liés à l'équipe de France dans tous les coins, c'est énorme !" Ça surprend les clients, aussi. "Ils trouvent ça original, même s'ils n'adhèrent pas forcément, concède l'intéressé. En Russie, on préfère supporter son pays. Mais moi, la France, c'est mon amour..." Une passion débordante qui résiste aux (nombreuses) contraintes logistiques et financières, et continue de désarçonner ses proches : "Ça leur arrive de dire que je suis fou, que je devrais penser à ma vie ici plutôt qu'à voyager et supporter l'équipe de France..."

2018, en larmes sur la place Rouge

Insatiable, l'inconditionnel a pris l'habitude de partager sa passion avec sa "deuxième famille" ainsi que quelques verres de vodka. "C'est devenu notre tradition quand on se retrouve, confesse-t-il. Au-delà des résultats, tous mes voyages avec eux ont été de bons souvenirs... sauf un, en Moldavie. Là, j'avais vraiment trop bu. *(Rires.)*" Paradoxalement, Moussa Toma n'a pas eu à bouger de chez lui pour vivre son plus grand souvenir, lors de l'épopée des Bleus en 2018, conclue par la deuxième étoile des Tricolores. Avec en point d'orgue une scène devenue virale, sur la place Rouge, à Moscou, lorsque Hervé Mougin a appris à son jeune acolyte qu'il serait bien en tribunes pour la finale contre la Croatie... avant de le voir fondre en larmes dans ses bras : "Il suit l'équipe de France partout depuis des années. Il y avait une finale de Coupe du monde chez lui, c'était impossible de me dire qu'il serait à l'extérieur du stade. Dès que l'on a eu l'opportunité de racheter des billets, j'en ai pris un pour lui." "J'en pleure encore, lance Moussa dans un éclat de rire. Il n'y a pas de mot assez fort pour décrire cette émotion. Ce cadeau... Je m'en souviendrai toute ma vie, c'était parfait." Comme un coup franc de Zidane ?

Arthur Bondar/L'Équipe

SAMSUNG

Neo QLED

L'excellence sans compromis

LUMINOSITÉ
Une image plus lumineuse pour un meilleur contraste

EXPÉRIENCE
Une grande taille d'écran pour une expérience plus immersive

DURABILITÉ[1]
Un TV pour tous et plus responsable

Jusqu'à 500€ remboursés[2] **jusqu'au 22 juin, sur votre TV Samsung Neo QLED**

boulanger

Profitez du service
Livré Connecté[3]
Offert sur tous les TV Neo QLED

[1] Retrouvez toutes les actions visant à améliorer la durée, la réparabilité et l'accessibilité des TV Samsung sur samsung.com/fr
[2] Voir conditions de l'offre Vivez l'expérience Neo QLED sur www.samsung.com/fr.offer
[3] Valeur du service : à partir de 129€. Valable uniquement avec les accessoires supports TV et Goulotte / Cache Fils achetés chez Boulanger. Le service ne comprend pas de saignées dans les murs. Les fixations sont réalisées exclusivement sur des supports vendus par Boulanger, inclinables mais non amovibles (hors supports à Bras). La fixation sur support existant est exclue. Retrouvez plus d'Informations sur http://Boulanger.com

Boulanger SA au capital de 40 611 564€, siège social Avenue de la Motte 59810 LESQUIN, RCS Lille B 347384570 - © 2021 - Samsung Electronics France. CS 2003. 1 rue Fructidor. 93484 Saint-Ouen Cedex. RCS Bobigny

LE "BOXE TO BOXE" DE JULIEN CAZARRE

SEUM CONTRE TOUS

Cette expression "le seum", je ne l'entendais presque jamais jusqu'au succès des Bleus sur la Belgique en 2018. Moi qui connais bien nos voisins d'outre-Quiévrain, je les ai toujours connus fatalistes et joviaux dans la défaite comme dans... la défaite. Pourtant, le lendemain semblait être le jour d'après... Le jour où tout allait changer. Un soir, alors que je me balade dans le quartier des Marolles, à Bruxelles, je croise un ami belge au fort accent liégeois qui me dit : "On aimerait gagner l'Euro, une fois." Dans un premier temps, mon réflexe de Français a été de rire de cette expression qui a fait la renommée des Belges, et je me suis ravi du fait qu'il continue de dire "une fois" en fin de phrase, comme dans nos plus beaux clichés. Je n'ai pas le temps de finir de sourire que sa grande paluche me claque le beignet. En fait, il n'était pas pris de belgicisme, il voulait juste qu'au moins une fois les Belges gagnent une compétition internationale. Sur ce, il me lâche : "Vous les « Frouzes » vous ne changerez jamais, mais on va vous taper cette fois. Et on ne se fera pas carotter contre le cours du jeu."

Il a fini sa Chouffe et il est parti. Là, je me suis vu à l'été 1982 en colo face à mon copain Günther lui disant : "Ouais, c'est injuste votre victoire. C'est nul, on aurait dû gagner et y avait faute sur Battiston, il avait raison mon pépé, vous êtes des barbares assoiffés de sang." Pauvre Günther, il était né de parents allemands dans la banlieue de Colmar et avait peur des piqûres de moustiques. Nous aussi on avait le "seum" (ou les boules, ou les glandes, enfin bref...) et on avait hâte d'en découdre au prochain Euro à la maison. Surtout que notre Lider Maximo, Platoche, sortait d'une saison de feu. Il avait les crocs, le Michel. J'ai envie de voir en Kevin De Bruyne le mec "véner" qui fait des cauchemars d'Umtiti qui vient danser autour de son lit comme après son but sur corner. Il avait eu beau chanter qu'il s'en battait les parties génitales sur la Grand-Place de Bruxelles au lendemain de la défaite, le poison est encore présent dans son sang de Diable Rouge. Alors, je sais ce que vous pensez : "Oui, ils sont gentils les Belges, mais ils n'ont pas vécu la guerre contre nous, rien à voir avec les Allemands."

Cinquante ans à faire passer les Belges pour les clowns de l'Occident

Eh bien, p'tit bonhomme, c'est presque pire. La guerre, ça bagarre et ça fait poindre un sentiment de revanche. Eux, on ne les a pas attaqués. Depuis cinquante ans, on les fait passer pour les clowns sans cervelle de l'Occident. Entre Coluche, *Ciel mon mardi !* et *Strip-tease*, t'avais l'impression que c'était plus un zoo qu'un pays. Comme nous, avant la génération Platini, ils étaient les gentils qu'on aime voir jouer, mais qui ne gagnent jamais rien. Comme nous, la dernière fois était celle de trop, et, comme nous, ils ont la bave aux lèvres...

Etienne Garnier/L'Equipe

BÊTES DE PARIS
BÊTE DE PLAISIR
JUSQU'À 150€ OFFERTS*
ZEbet
TÉLÉCHARGE L'APPLI
*JUSQU'À 150€ DE PARIS REMBOURSÉS EN PARIS GRATUITS, DONT 100€ SUR LE 1ER PARI. OFFRE VALABLE POUR TOUTE NOUVELLE INSCRIPTION. VOIR CONDITIONS SUR LE SITE.
18
JOUER COMPORTE DES RISQUES : DÉPENDANCE, ISOLEMENT. APPELEZ LE 09-74-75-13-13 (APPEL NON SURTAXÉ)

KYLIAN MBAPPÉ

"JE SUIS TRÈS, TRÈS PRESSÉ"

Sommé par son club du PSG de vite se décider sur son avenir, l'attaquant, d'ordinaire si prompt, explique pourquoi il freine un peu et raconte son rapport à la vitesse, sous toutes ses formes.

Par
Pascal Ferré

Photos
Franck Seguin/L'Équipe

L'entretien

À l'heure de disputer son premier Euro A, l'attaquant des Bleus raconte ses sensations liées à la vitesse... lui qui n'a toujours pas son permis.

Kylian Mbappé
22 ans. Né le 20 décembre 1998, à Paris. 1,78 m ; 68 kg. Attaquant. International A (43 sélections, 17 buts).

Parcours
Bondy (2004-2011), INF Clairefontaine (2011-2013), Monaco (2013-2017), Paris-SG (depuis août 2017).

Palmarès
Coupe du monde 2018 ; Championnat d'Europe moins de 19 ans 2016 ; Championnat de France 2017, 2018, 2019 et 2020 ; Coupe de France 2018, 2020 et 2021 : Coupe de la Ligue 2018 ; Trophée des champions 2019 et 2020.

"Quand tu étais gamin, c'est vrai que tu étais fasciné par les félins et les documentaires animaliers ?
Ça me passionnait, mais comme beaucoup d'enfants, je crois. Je pouvais rester des heures à regarder ces animaux se déplacer et accélérer brutalement. J'adorais les voir courir avec une facilité et une rapidité qui me fascinaient. Leur capacité à surgir, à surprendre leur proie m'impressionnait. C'est peut-être là que j'ai appris à aimer surprendre... Et, pour être honnête, ça m'arrive encore de me poser avec mon neveu devant des reportages animaliers.

Très tôt, tu étais donc déjà subjugué par la vitesse ?
Par la vitesse, oui certainement, mais également par les sensations fortes de manière plus générale parce que j'adorais aussi les attractions. Mais c'est vrai que j'ai un rapport spécial à l'univers de la vitesse. Je suis attiré par les sensations qui y sont liées. Comme en voiture, par exemple.

"Maintenant, je sais que ma vitesse fait peur"

Sauf que tu n'as pas le permis...
Je le passe en ce moment, mais c'est compliqué avec mes obligations et mon emploi du temps. J'aurais dû le passer dès le début car, maintenant, ce n'est pas évident. En attendant, j'ai prévu d'aller sur des circuits, en position de passager, pour mieux me rendre compte de ces sensations. J'ai aussi échangé avec des pilotes comme Fabio Quartararo, Pierre Gasly ou Max Verstappen. On parle de leurs sensations quand ils atteignent ces vitesses folles. Moi, à côté, je n'avance pas.

Et les sprinteurs, autres symboles de la vitesse, te fascinent-ils eux aussi ?
On a tous veillé une nuit jusqu'à 23 h 58 pour regarder Usain Bolt pendant neuf secondes et quelques en finale olympique. C'était plus qu'un sprinteur, c'était un showman iconique. Il donnait envie de se lever devant sa télé. Mais au-delà du spectacle, il y avait ces appuis, ces foulées... J'avais vraiment l'impression de ne pas courir de la même manière que lui.

Dans une autre vie, aurais-tu aimé disputer une finale d'un 100 m ?
J'avoue que ça m'aurait bien plu. Je me souviens que l'on s'entraînait, quand j'étais à Monaco, à disputer des 100 m sur la piste d'athlé juste à côté des terrains. C'est long, un 100 m. On ne se rend pas bien compte. Maintenir une telle intensité sur une aussi longue distance, c'est un vrai métier : ça ne s'improvise pas. Il y a une phase de poussée, une autre durant laquelle il faut redresser le corps, monter la foulée... Ce n'est pas seulement attendre le « top départ » et courir à fond.

Tu sais combien tu vaux au 100 m ?
Franchement, je ne m'en souviens pas. Mais ça ne devait pas être terrible, ce n'était pas fou comme temps. Il faudrait que je le refasse, par curiosité.

Est-ce que ça te plairait de te mesurer un jour à un vrai sprinteur ?
Pourquoi pas ? Mais pas un trop fort car il faut que je sente que je puisse gagner. *(Il rit.)* Mais ce serait intéressant de me jauger face à des vrais spécialistes.

Un jour, Kevin Mayer, le recordman du monde de décathlon, t'avait lancé un défi sur francefootball.fr...
Oui, je sais. On a la même avocate *(NDLR : Delphine Verheyden)* et c'est elle qui m'en avait parlé. Moi, je suis prêt. •••

PARIONS SPORT
POINT DE VENTE

ENTREZ DANS LA COMPÉTITION !

ET PROFITEZ DE LA RÉDUCTION EN PARIS GRATUITS

-18 ANS

PRÉPAREZ VOS MATCHS AVEC L'APPLI OFFICIELLE

PARIONS SPORT

La Française des Jeux - 31506529 2 RCS Nanterre - Juin 2021

JOUER COMPORTE DES RISQUES : DÉPENDANCE, ISOLEMENT...
APPELEZ LE 09 74 75 13 13 (APPEL NON SURTAXÉ)

Sous le maillot de Bondy, le précoce Kylian Mbappé collectionne déjà les trophées grâce, notamment, à sa rapidité.

••• **À partir de quand as-tu commencé à comprendre que tu allais plus vite que les autres ?**
Très vite, parce que j'ai eu très tôt des appuis différents des autres. Quand j'étais petit, comme, en plus, j'étais tout léger, ça faisait encore plus d'écarts car j'avais la capacité naturelle d'aller d'un appui à l'autre très rapidement. La vitesse, tu sais très vite si tu l'as ou pas. Ça explose aux yeux, ça casse la rétine. Ce n'est pas comme le foot où ça peut prendre du temps avant de se rendre compte si tu es bon ou pas.

Tu as su rapidement que cette vitesse allait être une alliée ?
Oui. Dans les petites catégories, il n'y a pas trop de tactique. Tout le monde court vers le ballon. Et celui qui arrive le plus vite est souvent celui qui se détache des autres. C'est une qualité innée que j'ai par la suite essayé d'entretenir et de perfectionner parce que j'avais compris que cette vitesse me permettrait de sortir de la masse. Mais si tu laisses dormir ça en croyant que tu peux le réveiller de temps en temps à l'occasion d'une accélération, tu te trompes. La vitesse, ce n'est pas que de l'inné, c'est pas mal de boulot spécifique aussi. Quand je me suis « pété » l'ischio, je n'ai pas fait une rééducation normale d'un joueur de football. C'était une rééducation adaptée à mon profil et à mes fibres, qui sont différentes de celles d'un défenseur ou d'un milieu.

Ça fait quelle impression de distancer quelqu'un à la course ?
Une course, c'est avant tout un duel. Plus jeune, il pouvait y avoir un petit côté jouissif à laisser du monde derrière soi. Maintenant, je suis plus tourné vers la performance finale. Ça servirait à quoi d'aller vite pour ne rien faire de l'avance prise ? Tout se joue au démarrage car, si je « pars » bien, c'est moi qui prendrai le dessus. Quand tu es sûr de ta force, tu n'as pas besoin de regarder l'autre. Moi, en tout cas, je ne m'en préoccupe pas. J'ai toujours fait comme ça. C'est le ballon qui m'intéresse, pas celui qui essaie de me rattraper.

Te souviens-tu de la dernière fois où tu t'es fait battre à la course, en match ou à l'entraînement ?
À la course ? *(Il se marre.)* Je ne m'en souviens pas même si ç'a dû arriver, j'en suis sûr. Je n'ai pas de noms en tête. Mais si tu me poses la question, c'est que tu as dû trouver le joueur, non ?

Même pas. Sur un terrain, quel joueur t'a le plus impressionné par sa vélocité ?
Dernièrement, je parlais avec mon père d'un joueur que j'avais remarqué des tribunes – parce que je ne jouais pas – pour sa vitesse, c'est *(Jérémy)* Doku, de Rennes. En cinq ans chez les pros, je n'ai jamais vu des appuis qui dégagent autant de puissance. Dans les joueurs ultra-rapides, je mettrais aussi Pierre-Emerick Aubameyang. Neymar également, surtout avant ses blessures. Il pouvait changer d'appuis à des allures folles. Il existe d'autres joueurs moins explosifs au démarrage comme Kyle Walker, de Manchester City. C'est comme un tank qui prend de la vitesse une fois lancé.

Quand on a un statut de joueur rapide, c'est important de le défendre, même à l'entraînement ?
Non. Je ne passe pas mon temps devant, il faut donner de la confiance à ses coéquipiers. *(Il rigole.)* Au PSG, on fait des exercices de vitesse. Et Florenzi se mettait tout le temps avec moi en me disant : « Si j'arrive à être juste derrière toi, ça voudra dire que pendant le match, l'attaquant ne me passera pas. » Le problème, c'est qu'il n'était jamais juste derrière moi. *(Il s'esclaffe.)*

On se souvient de ta course face à l'Argentine, en 2018. Gamin, tu en faisais beaucoup des chevauchées comme ça ?
Beaucoup ! Le problème, c'est que je ne marquais pas souvent à l'issue. *(Il pouffe.)* Ces courses-là, tu les fais quand tu as confiance en ta vitesse, quand tu sais qu'elle peut te porter loin. Je me souviens en avoir réussi une autre il n'y a pas si longtemps, face à Monaco *(en finale de Coupe de France)*. Mais là, il y avait trop de joueurs pour aller au bout. J'aime ces longues courses, avec ces joueurs qui viennent te bousculer pour perturber tes appuis et parasiter aussi ton rapport au ballon.

Sur une course, tu préfères les premiers mètres ou les derniers ?
J'aime l'entame car c'est à ce moment-là que tu donnes le tempo et que tu t'imposes à ton adversaire. Les premiers mètres, c'est aussi une manière de lui dire « c'est moi qui décide » dans ce jeu du chat et de la souris. Maintenant, je sais que ma vitesse fait peur. Quand je ne joue pas, le bloc adverse est plus haut, à la limite de la ligne médiane. Quand je suis là, ça recule automatiquement de trente mètres, même pour une équipe comme le Bayern Munich réputée pour jouer assez haut. Contre nous, ils étaient trente mètres derrière par rapport à d'habitude.

Pour contrer ta vitesse sont mises en place depuis au moins deux ans des

“Quand j'arrive devant un gardien, je suis à 37-38,5 km/h. Il a fallu que j'apprenne à décélérer”

Alexis Réau/L'Equipe - Robert Cianflone/FIFA/Getty Images

"Je sais que je crée sans arrêt mon temps à moi puisque je vais plus vite que les autres"

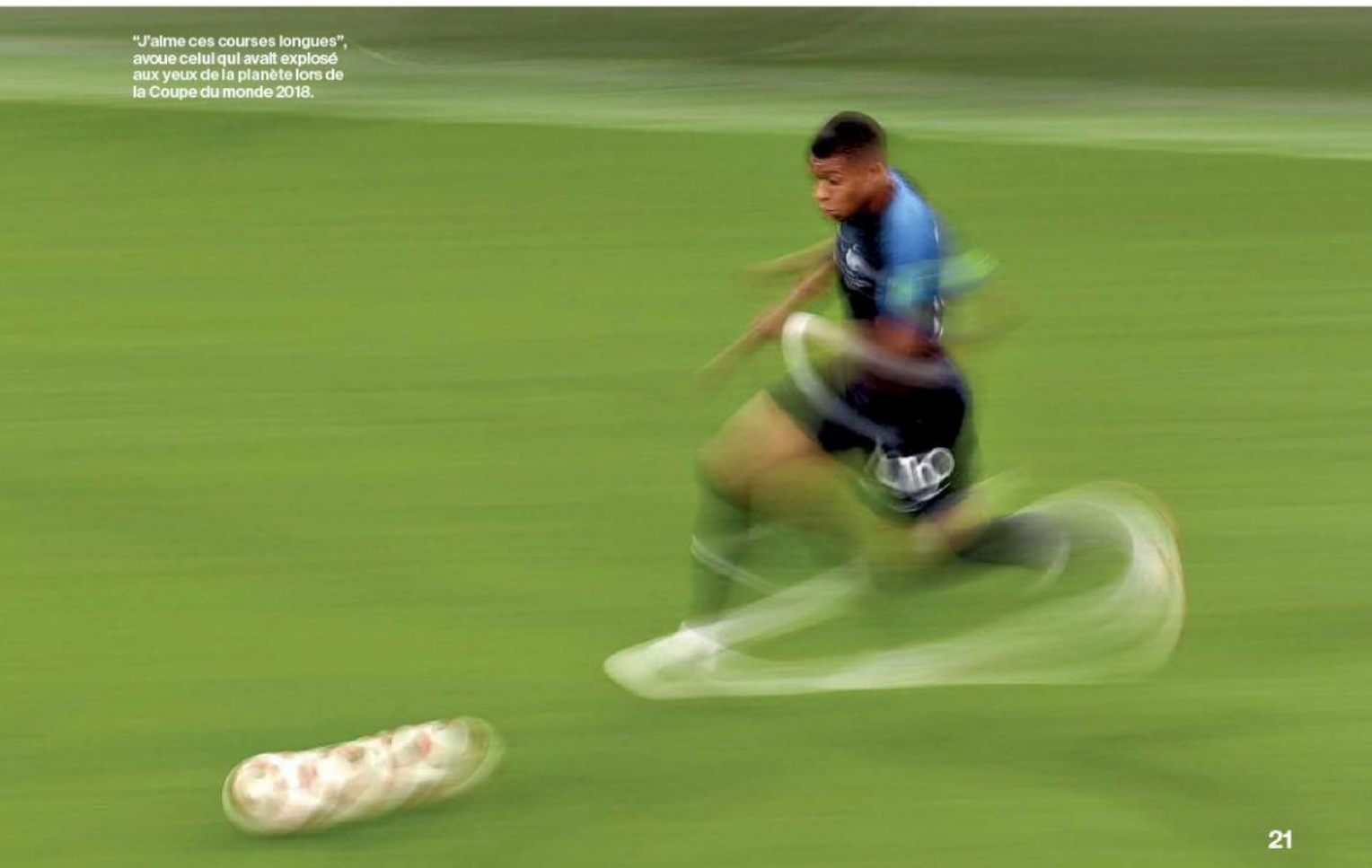
stratégies, individuelles ou collectives. En quoi cela complique-t-il la donne pour toi ?
Depuis la Coupe du monde, c'est rare que je me retrouve dans des positions de un contre un. En face, ils font tout pour éviter ça. Il y a donc des prises à deux, à trois, comme contre Monaco en Coupe. Au début, c'était un peu difficile mais je crois avoir su faire évoluer mon jeu, en évitant notamment de me faire coincer le long de la ligne.

Ta rapidité gestuelle, tu l'entretiens aussi ?
Bien sûr. Avec Pochettino, je l'ai beaucoup travaillée. Il fallait que j'améliore ma finition, en l'adaptant à mon profil. Quand j'arrive devant un gardien, je suis à 37-38,5 km/h. Ce n'est pas tout à fait la même chose qu'un joueur qui arrive à 26 km/h. Il a fallu que j'apprenne à décélérer un peu à l'approche du but pour mieux maîtriser cette vitesse. On m'a dessiné à l'entraînement une zone en dehors de laquelle je ne dois pas frapper, car, après, les angles sont trop réduits puisque je me trouve trop près du gardien. Ça commence à rentrer car j'ai marqué cette saison pas mal de buts en tirant très vite, avant même que le gardien ou le défenseur n'aient eu le temps de réagir.

Apprendre à décélérer pour un joueur qui mise beaucoup sur la vitesse, ça peut surprendre...
Je ne dis pas que je freine. *(Il rigole.)* On ne me l'a pas demandé. J'apprends juste à gérer cette vitesse pour, par exemple, passer à l'approche du but de 38 à 33 km/h, ce qui correspond généralement à la vitesse maximale d'un défenseur. Cette réduction de vitesse doit me permettre de m'ajuster le plus précisément possible pour « finir » l'action et éviter toute précipitation. Je dois être le joueur qui se crée le plus d'occasions en Europe. Mais je ne suis pas encore celui qui marque le plus. Pochettino m'a dit que si j'arrivais à concrétiser davantage d'occasions, je finirais mes saisons à plus de 60 buts *(42 cette saison avec le PSG)*. Il me répète que je dois élever mes standards et il a raison.

La maîtrise de la vitesse, cela se travaille ?
Si la vitesse n'est pas maîtrisée, ça devient vite un handicap avec beaucoup trop de déchets. Ça nécessite un apprentissage, des ajustements. Contrôler un ballon à 37 km/h, c'est forcément plus compliqué qu'à 25 km/h.

La vitesse et la rapidité d'exécution sont-elles indispensables dans le foot de haut niveau ?
Forcément. Je regarde beaucoup de matches. Et j'ai déjà repéré beaucoup de joueurs rapides. Mais cette vitesse ne sert à rien si tu ne l'accompagnes pas de la vitesse d'exécution. L'une sans •••



"J'aime ces courses longues", avoue celui qui avait explosé aux yeux de la planète lors de la Coupe du monde 2018.

Depuis sa victoire avec les Bleus à la Coupe du monde, en 2018 (ci-contre), le prodige français est devenu l'un des cadres du PSG (à droite), avec lequel il a inscrit 42 buts toutes compétitions confondues cette saison.

••• l'autre, ça ne sert pas à grand-chose au très haut niveau.

En quoi te distingues-tu de Neymar dans la vivacité de mouvement ?
« Ney » est plus élastique que moi, qui suis davantage dans l'explosivité. Sur les premiers appuis, je vais plus vite que lui mais, dans les changements de direction avec le ballon, il est unique. Sur un pas, il va casser sa trajectoire et les reins de son défenseur.

La vitesse de réflexion est-elle plus essentielle que la vitesse d'exécution ?
Je suis convaincu qu'elle est encore plus importante car c'est le cerveau qui commande les jambes, pas l'inverse. Tu ne peux pas commencer à réfléchir une fois que tu as le ballon. C'est déjà trop tard. La prise d'information est fondamentale, surtout quand, comme moi, tu as toujours quelqu'un dans les pattes. Si tu te contentes de ta vitesse de course, tu es mort. Anticiper, c'est déjà prendre de la vitesse.

Comment fait-on pour se réinventer et éviter un jeu trop répétitif et donc plus facile à lire à la longue ?
J'analyse beaucoup mon jeu parce que je sais que les autres le font aussi. Pour avoir une grande variété d'appels, notamment. Car, si tu vas vite, mais que tu es prévisible, on finira toujours par réussir à te contrer. En revanche, si tu allies la vitesse à la surprise, tu laisses continuellement peser la menace. Et tu sors ton vis-à-vis de sa zone de confort. Il ne faut pas qu'il ait le sentiment d'avoir tout compris de ton jeu et placer ton défenseur tout le temps dans le doute. Dans les déplacements et les appels, le maître dans mon profil c'était Ronaldo, le Brésilien. Ses trajectoires et ses espaces trouvés étaient toujours millimétrés.

Qui a pu dire ça : « On confond toujours la vitesse et la vision. J'entends souvent dire que je suis rapide. Je ne le suis pas tant que ça. Mais quand je commence à courir plus tôt que les autres, j'apparais alors comme plus rapide que je ne le suis » ?
Je suis d'accord. Qui c'est ?

Johan Cruyff.
Ah, d'accord. Même si ce n'est pas de mon époque, ça reste juste. Quelqu'un qui comprend le jeu ira toujours plus vite qu'un joueur plus limité dans cette approche.

"J'étais vu parfois comme un fou parce que différent de la norme"

Pierre Lahalle/L'Équipe

Surtout maintenant que le jeu s'est accéléré. Le jeu doit cependant rester au centre et la vitesse un outil au service du jeu. Sinon, ça ne serait plus du foot.

As-tu anticipé le jour où tu iras moins vite que les autres ?
Bien sûr. Ça se prépare. Ça peut intervenir plus tôt que prévu, notamment après une blessure qui ne te permet pas de récupérer ton potentiel. Alors, même à 22 ans, je commence à y réfléchir et j'essaie de développer d'autres qualités pour ne pas dépendre que de ma vitesse.

Mais cela t'effraie-t-il de penser à ce jour où tu n'arriveras plus à distancer tes adversaires à la course ?
Non. Il faudra juste jouer autrement. Regarde de Cristiano Ronaldo. Tu remarques très rarement qu'il n'a plus ses jambes d'avant. Parce qu'il a su faire évoluer son jeu depuis quelque temps déjà. Lionel Messi également.

Mbappé sans vitesse, c'est possible ?
Bien sûr. Dans sept-huit ans, je connaîtrai tous les recoins du foot et j'aurai davantage d'expérience. Et puis, j'espère que j'inspirerai encore plus la peur après une dizaine d'années de carrière passées à martyriser les défenses. Ce sera à moi d'en profiter car, quand tu fais peur, tu as plus de temps.

"Je dois apprendre à temporiser et à jouer avec les vitesses des autres"

Gagner du temps, c'est une obsession ?
Moi, je n'ai jamais envie de perdre mon temps. Je ne me place jamais dans un temps « normal » car je sais que je crée sans arrêt « mon » temps à moi puisque je vais plus vite que les autres. J'ai appris à me créer cette bulle temporelle un peu spéciale parce que je suis différent mais sans me mettre non plus à l'écart de l'équipe.

C'est quoi « ton » temps à toi ?
On a fait des études avec le staff du PSG. Quand je décélère, je suis à 33-34 km/h, une vitesse à laquelle des joueurs ne peuvent même pas aller. Ça veut donc dire que je suis dans une dimension un peu à part. Je dois aussi m'adapter aux autres. Quand je file au but, parfois, j'attends un peu mes partenaires afin de ne pas me retrouver tout seul. Ça aussi, je le maîtrise mieux qu'avant où ma vitesse m'isolait parfois du reste de l'équipe. Je dois apprendre à temporiser et à jouer avec les vitesses des autres.

Il se passe quoi dans ton cerveau quand tu dois prendre une décision en match ?
Dans ce domaine également, je pense avoir progressé. J'ai gagné en justesse dans mes choix. Je suis plus altruiste aussi. Après un dribble réussi, c'est plus dur d'opter pour la bonne passe que d'enchaîner sur deux autres dribbles et de résister à la tentation de se lancer dans un truc mémorable. Mais j'ai appris à davantage écouter le jeu et le sens du jeu, et à moins écouter mes envies. Le foot, ce n'est pas que de l'instinct. Ça demande de la réflexion, aussi.

Peut-on relier cette approche cérébrale à ton statut d'enfant précoce et à haut potentiel ?
Je pense que oui. Être « précoce », beaucoup pensent que c'est un atout. Mais ce statut, j'en ai souffert la majeure partie de mon enfance comme tous ceux, je crois, que l'on range dans cette catégorie. Parce que tu n'es pas compris. Parce que tu es différent et que tu ne comprends pas trop en quoi. Avant de faire une force de cette différence, j'en ai bavé. Il m'a fallu comprendre pourquoi j'étais comme ça avant de l'accepter et de faire avec.

Cette différence a été difficile à gérer ?
Oui. Petit, je n'étais pas différent parce que je dribblais tout le monde mais parce que j'avais des réflexions et des raisonnements qu'ont généralement les adultes. •••

Sébastien Bouë/L'Équipe

"Le PSG sait que je ne ferai pas de coups en douce ni en traître"

••• Comme dans une course, j'étais en avance. J'étais vu parfois comme un fou parce que différent de la norme. Et quand tu es gamin, tu souffres de ça. J'ai eu la chance de m'en sortir à partir du moment où j'ai mieux compris qui j'étais vraiment.

Pourquoi souffrais-tu ?
Parce que personne n'était capable de m'expliquer ma différence. J'avais le sentiment que personne ne me comprenait, que j'étais seul en fait. Je manquais d'explications. Je me souviens avoir passé ces tests *(en CE2)* pour déceler mon statut d'enfant précoce et sauter éventuellement des classes. Mais après ces tests, on ne m'a jamais rien dit, ni expliqué. Et je me suis retrouvé encore plus paumé. Cette absence d'explication vous l'interprétez ensuite comme si on voulait vous cacher des choses... J'en ai vraiment souffert même si j'étais au sein d'une famille très à l'écoute et attentive à mon mal-être.

Tu as porté cette souffrance jusqu'à quand ?
Environ 16 ans. À partir de ce moment-là, j'ai commencé à trouver des réponses à mes nombreuses questions. Parce que ce n'était pas que de la faute des autres, il fallait aussi que je fasse un travail sur moi-même. Le fait d'être confronté à des adultes lors de mes débuts en pro à Monaco m'a forcément aidé. On m'a demandé de grandir tout de suite, de tout faire en accéléré. Mais quand vous êtes un enfant précoce, c'est toute votre vie qui se passe en accéléré. C'est pourquoi je n'ai pas été dépaysé. J'étais même comme un poisson dans l'eau. Parce que ça allait vite. Et c'est ce que j'aime. Je n'oublie pas non plus que Monaco a tout fait pour bien m'entourer. Ils m'ont compris et fait comprendre qu'ils m'avaient compris. Cet accompagnement dans la bienveillance a forcément participé à mon éclosion.

Ça aurait pu mal se finir sans cet accompagnement adapté ?
Bien sûr ! Le côté familial de Monaco m'a fait beaucoup de bien et m'a permis de poursuivre mon ascension.

Tu as marché à 10 mois, tapé tes premiers sprints à 18 mois. As-tu toujours voulu aller vite ?
J'ai toujours voulu aller vite et haut, en dépassant les standards établis. Pas que dans le foot. Maintenant que j'ai admis ma différence, après avoir essayé de la cacher, j'en fais ma force. Je veux marquer l'histoire, et vite si possible.

Cette envie de toujours vouloir aller très vite, ça cache quoi ?
Mon obsession à vouloir être à part et d'avoir une reconnaissance à la hauteur de ce que j'aurai fourni. Depuis tout petit, je me dis que je veux rentrer dans les livres d'histoire. Cette ambition dévorante, je l'ai toujours eue. J'ai besoin de surprendre l'autre. Et de me surprendre aussi, sans doute.

Après quoi cours-tu ?
Après l'histoire. Ce n'est pas de la prétention, c'est juste mon but. Je l'assume sans problème.

La vie sans vitesse, elle serait fade ?
Ça dépend des domaines. Parfois, j'aime bien prendre mon temps... Pendant mes vacances par exemple, je ne suis pas pressé de les voir défiler à toute allure. Mais je reconnais que la vitesse me manque vite. Car je suis dedans depuis tout petit et elle m'accompagne en fait.

La vie est une course ?
Oui, une course contre soi-même.

Tu es toujours à fond ? C'est ce qui explique ton côté impatient, pressé ?
Oui, je suis quelqu'un de très très pressé. C'est peut-être aussi pour ça que je suis un méga compétiteur qui ne supporte pas la défaite. Je veux toutes les victoires possible sans avoir à me dire : « On verra plus tard pour les autres. » Non, moi je veux toutes les victoires maintenant. J'avoue que parfois c'est un peu trop... Surtout en dehors des terrains. De temps en temps, il faut aussi savoir ne pas toujours se montrer impatient. Faudrait que je sois plus zen, relax. Sauf que pour ce que je veux devenir, il ne faut pas trop se laisser aller.

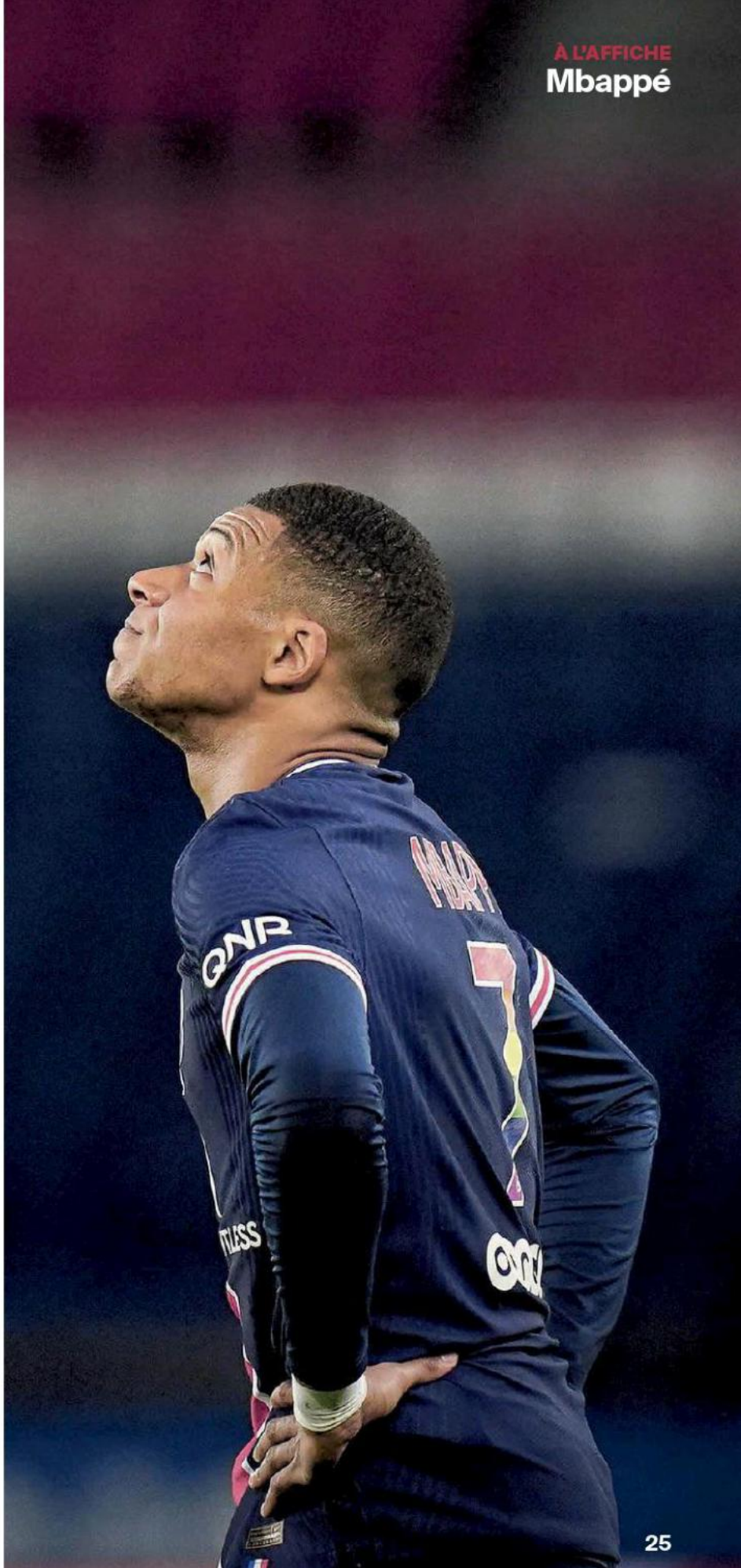
Si tu es quelqu'un d'aussi pressé, pourquoi prends-tu autant de temps pour te décider pour ton avenir ?
(Il sourit.) Ah, ah... Parce que là je n'ai pas forcément besoin d'aller vite. Je dois prendre la bonne décision, qui est difficile, et me donner toutes les chances de bien me décider. Je suis dans un endroit où je me plais, où je me sens bien. Mais est-ce qu'il s'agit du meilleur endroit pour moi ? Je n'ai pas encore la réponse.

Le club va-t-il te donner beaucoup de temps et n'a-t-il pas envie d'aller vite ?
Il est compréhensif, il n'y a pas de problème. Je ne suis pas fou : je sais bien qu'un projet avec ou sans moi, ce n'est pas tout à fait la même chose pour le club. Mais le PSG comprend ma demande. Sans doute aussi parce qu'il sait que je ne ferai pas de coups en douce ni en traître. Être un grand joueur, ça se prouve aussi en dehors du terrain où il faut savoir faire les choses proprement et avec classe.

Tu te donnes combien de temps avant de te décider ?
Je suis bien lent tout d'un coup, hein ? *(Il se marre.)* Je n'essaie pas de gagner du temps. Je prends juste le temps de la réflexion pour être sûr de mon choix final.

C'est quand la dernière fois que tu as pris ton temps ?
C'était pour signer au PSG, à l'été 2017, parce que je ne me suis engagé que le dernier jour du mercato, le 31 août.

Un signe ?
Non. *(Il éclate de rire.)* Il faut comprendre une chose : cette décision ne m'impacte pas. Ce n'est pas un poids. Je dirais presque que ça me sert. Encore un peu plus que d'habitude, je me retrouve sous le feu des projecteurs dans l'attente de ma décision. Et moi j'aime ça, être dans la lumière. Pendant toute la journée, on parle de ma décision, mais, le jour du match, moi j'ai envie de te rappeler que je suis footballeur professionnel et t'obliger à parler de mon foot plutôt que de mon avenir. " ● P. F.



L'icône française ne cache pas ses envies de sommets. "Depuis tout petit, je me dis que je veux rentrer dans les livres d'histoire."

Julien Poupart/Abaca Press/Alamy Stock Photo

Making of

Lieu
Salle de presse de Clairefontaine pour lui, bureau cotyriacien pour nous.

Durée de l'entretien
54 minutes, sans les arrêts de jeu.

Boisson consommée
Une bouteille d'eau pour lui.

Autre personne présente
Hugo Lloris, lui aussi en entretien en distanciel sur un autre poste.

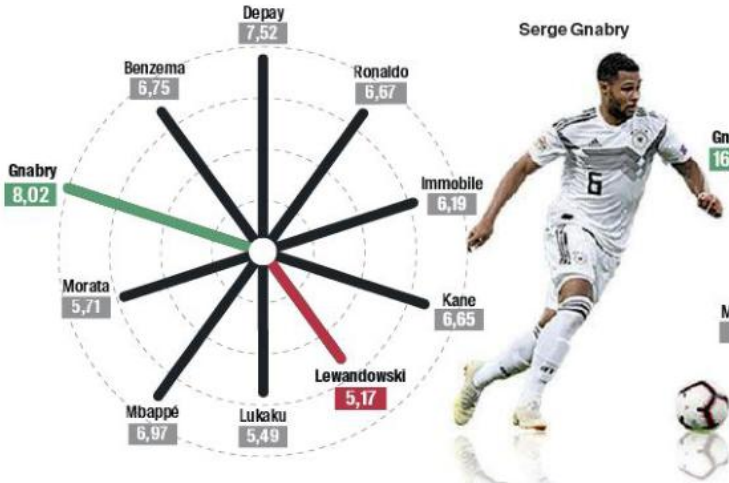
Niveau de connivence avec l'intervieweur
8,5/10.

La note qu'il se donne
"Je ne peux pas me mettre 10 parce que je ne t'ai pas donné la décision finale. Alors 9/10 même si c'est un peu moins sympa quand c'est en visio."

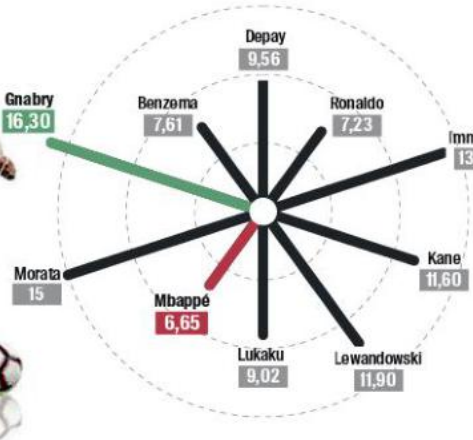
Les trois prochaines interviews à lire dans *FF*
"Gigi *(Buffon)* parce que j'aimerais bien savoir ce qu'il va faire ; Messi, parce qu'il ne parle pas beaucoup et, pour une découverte, Mason Mount, parce que c'est un super joueur sur lequel on ne connaît pas encore grand-chose."

La question qu'on a oublié de lui poser
"Il est sympa en vrai Florentino Pérez ?"

La question que tu aimerais poser à Nasser al-Khelaïfi
"C'est celle que je lui pose depuis quelque temps : « Vous prendrez quels joueurs cet été ? »"



Serge Gnabry



Ciro Immobile

1. PARTICIPATION AU JEU

L'indice correspond au pourcentage de ballons touchés par le joueur en fonction de ceux touchés par son équipe, quel que soit le pourcentage de possession de balle. Sont exclues les phases arrêtées.

La disponibilité de Gnabry

Pas étonnant de retrouver l'attaquant allemand en pole-position. Au Bayern, Serge Gnabry n'hésite jamais à décrocher pour aller chercher le ballon. Il profitait également de la volonté de son coach, Hansi Flick, d'écarter le jeu sur les côtés pour mieux servir Robert Lewandowski dans l'axe.

2. PRESSING

Est ici totalisé le nombre de fois dans un match où le joueur exerce un pressing sur un adversaire qui reçoit le ballon, le conduit ou le transmet.

Le harcèlement de Gnabry

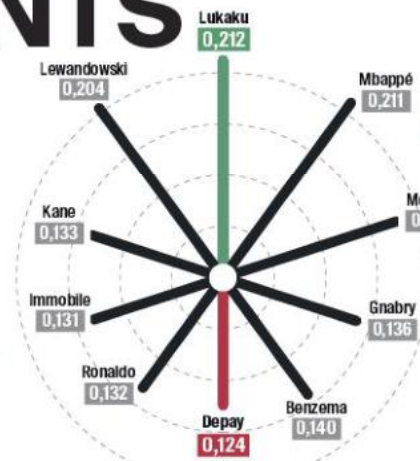
Hansi Flick, l'entraîneur du Bayern, a érigé le pressing en principe intangible, que ce soit en phase défensive ou en phase de possession. Rien de plus logique que de trouver dans le quatuor de tête deux habitués de l'exercice, Serge Gnabry et Robert Lewandowski, ainsi que Ciro Immobile, si prompt à gêner les relances.

RADIOSCOPIE DES ATTAQUANTS

À partir de sept critères originaux, *FF* offre une grille de lecture novatrice pour départager les cadors offensifs présents à l'Euro.

Par Dan Pérez

Romelu Lukaku



Karim Benzema

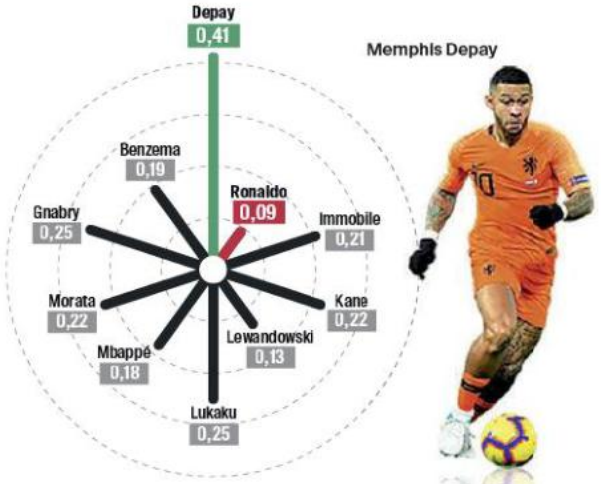
5. QUALITÉ DES POSITIONS DE TIR

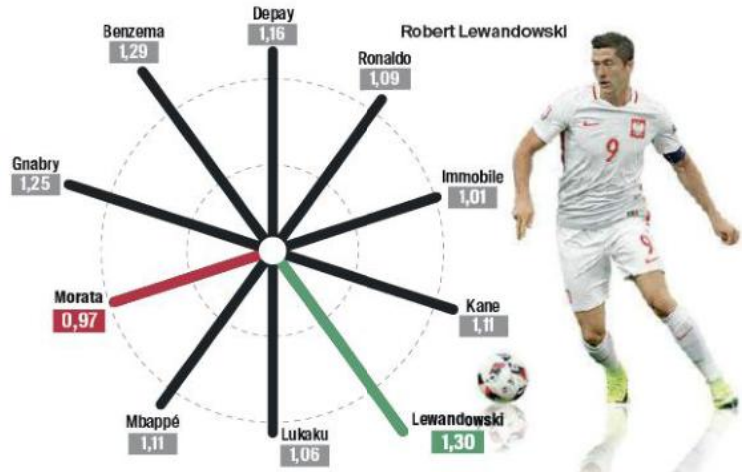
Chaque situation de frappe correspond à une valeur et permet de déterminer la valeur *expected goals* moyenne des tirs tentés (0,1 équivaut à 10 % des tentatives conclues par un but, hors penalties).

Le placement de Lukaku

Le Diable Rouge marque un but tous les cinq tirs tentés. Un ratio impressionnant car Romelu Lukaku maîtrise l'art de se placer au mieux par rapport aux défenseurs, au gardien et au but adverses. Sa vitesse de course aide également l'avant-centre de l'Inter Milan pour se démarquer et trouver la position préférentielle.

Infographies Arnaud Varatges - Photos L'Équipe





3. CRÉATIONS DE BUTS PAR LA PASSE

Basé sur le même principe que les *expected goals*, l'*expected assist* est un indicateur qui attribue une valeur à chaque passe en fonction de son influence sur le jeu.

L'altruisme de Depay

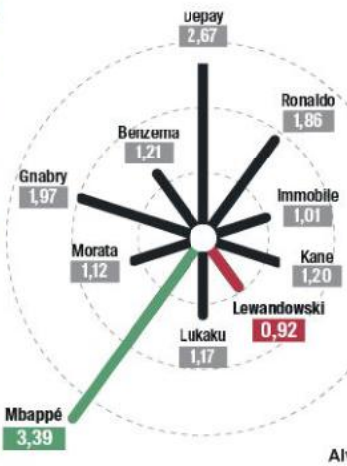
Ce n'est pas un hasard si l'international néerlandais a terminé meilleur passeur du dernier Championnat de France (12 assistances). Son leadership dans ce classement confirme sa propension à faire briller ses partenaires et à leur offrir des situations de but. A contrario, sans surprise, CR7 occupe la dernière place.

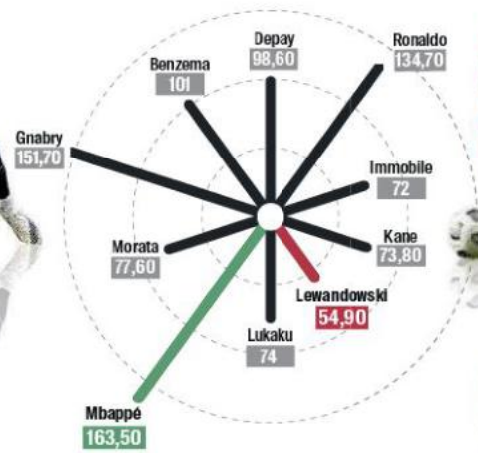
4. EFFICACITÉ

Il s'agit du nombre de buts marqués par rapport au nombre d'*expected goals*. Plus le ratio est élevé, plus l'attaquant est efficace (1 est la moyenne).

Le sang-froid de Lewandowski

Inscrire 41 buts en Bundesliga et effacer des tablettes le record de Gerd Müller qui datait de 1972 relève de l'exploit. Mais la première place de Robert Lewandowski dans ce crible-là rehausse sa performance. Son ratio de 1,30 prouve que le joueur du Bayern surperforme et exploite la moindre demi-occasion.





6. DRIBBLES RÉUSSIS

Est pris en compte le nombre de fois où le joueur élimine un adversaire en gardant le contrôle du ballon.

L'évitement de Mbappé

Le joueur du PSG aime éliminer son adversaire direct. Par la course, bien sûr, mais pas que... Kylian Mbappé pointe en effet à la deuxième place du classement des joueurs qui tentent le plus de dribbles le plus régulièrement, un toutes les dix minutes et onze secondes. En Europe, seul son coéquipier Neymar fait mieux avec un dribble toutes les sept minutes et cinquante-trois secondes.

7. MÈTRES GAGNÉS VERS LE BUT

Ne sont prises en compte que les avancées balle au pied en direction du but adverse.

La marche avant de Mbappé

Sa vitesse et sa capacité à déposer les adversaires ne sont plus à vanter. Mais, là aussi, Kylian Mbappé laisse ses rivaux à distance. Seuls Serge Gnabry et CR7 résistent au TGV tricolore.

* Toutes les données sont « par quatre-vingt-dix minutes » et concernent la saison 2020-21.

STATSBOMB

Philippe II de Macédoine veille sur la jeune classe de l'académie de football du Vardar Skopje.

SA MARCHE À L'OMBRE

Indépendante depuis trente ans, la petite république des Balkans dispute cet été son premier tournoi international. Un coup de projecteur inespéré pour ce pays où le foot tente d'exister.

Par Patrick Sowden, à Skopje et Tetovo

Photos Thomas Chéné/ L'Équipe

D'ordinaire, ils seraient là, devant l'église Soborna, le plus grand lieu de culte orthodoxe du pays et point de rendez-vous des ultras Komiti les jours de match. Mais, ici comme ailleurs, la pandémie a bouleversé l'ordinaire. Le Vardar joue à Vélès, à une quarantaine de kilomètres de la capitale, Skopje, un match pour son maintien dans l'élite, mais personne, pas même les plus fidèles, pour soutenir un club en pleine crise sportive et économique. Comme si l'OM s'enfonçait dans l'indifférence générale. Le Vardar Skopje, c'est onze titres de champion depuis la création du Championnat de Macédoine du Nord en 1992, le seul club du pays à avoir franchi une fois, en 2017-18, les barrages pour accéder à une phase de poules en Ligue Europa. Trois ans plus tard, c'est la descente. Et la crainte de la disparition même si les gamins de l'académie du club *(photo ci-dessus)* veulent croire à une résurrection et continuent de s'entraîner dur en rêvant d'ailleurs.

À quelques centaines de mètres de la cathédrale, le stade Tose Proeski, où jouent la sélection et le Vardar à domicile, accueille l'autre club résident, Rabotnicki qui affronte ce même jour le Shkëndija, sacré champion le week-end précé- •••

1

2

••• dent. Même indifférence. Les terrasses et restaurants, nombreux dans le parc autour de l'enceinte, viennent pourtant de rouvrir, mais rien n'indique la tenue du match. "Pas de boutiques, pas de lieux de restauration, aucun merchandising", sourit Nenad Monev, secrétaire général du Rabotnicki. Assis dans la tribune vide, il suit d'un œil le match. Bien que sacré, le Shkëndija ne lâche pas l'affaire et s'impose 5-3. Des buts, pas de clameurs.

Tremblement de terre, ton menaçant et dialecte bulgare

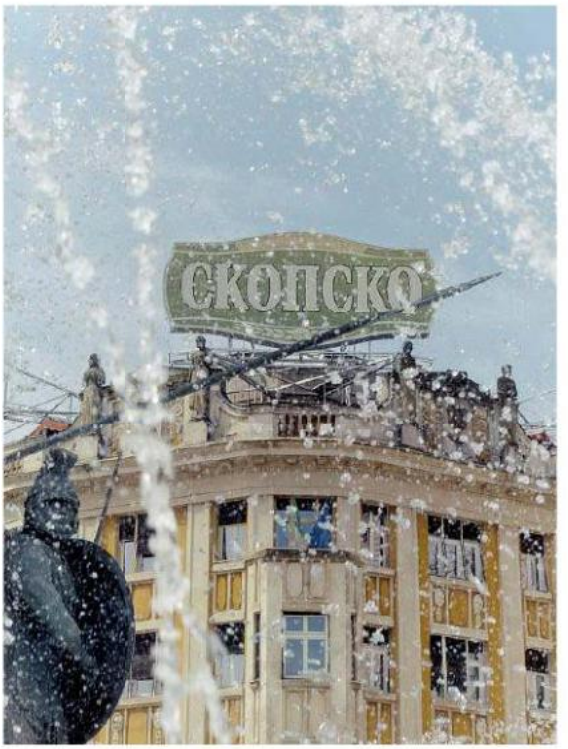
"Il n'y a pas de business autour des clubs. Quand on a joué les tours préliminaires de la Ligue Europa, nous avions permis aux petits vendeurs de s'installer autour de l'enceinte. Ça ne rapportait rien au club, mais ça donnait le change auprès de l'UEFA. Cet après-midi, c'est vide. Plutôt que dépenser deux euros pour une place au stade, les gens préfèrent les miser sur les paris sportifs et regarder la Premier League, la Serie A ou la Liga à la télé." Les officines de paris, elles, fleurissent à chaque coin de rue. "C'est à leur nombre qu'on voit la pauvreté d'un pays", sourit Mario Sotirovski, journaliste dans le groupe Vecer Press, le principal du pays.

C'était déjà, avec le Kosovo voisin, la république la plus pauvre de l'ex-Yougoslavie, une situation encore aggravée après le tremblement de terre de 1963 qui a détruit plus des trois quarts de Skopje et entraîné le décès de plus de 1000 personnes. Depuis l'indépendance le 8 septembre 1991, la Macédoine du Nord peine à se développer, confrontée à de nombreux obstacles : d'abord, les guerres dans les pays voisins (Bosnie, Croatie, Serbie) ; puis celle du Kosovo, qui déborde sur le territoire et fait basculer le nord-ouest de la région dans un début de guerre civile impliquant la population albanaise locale en 2001 ; et, enfin, les tensions avec ses voisins. La Grèce considère que ce nouvel État réclame un héritage qu'elle-même revendique et s'oppose à sa reconnaissance internationale. La Bulgarie, elle, estime que la langue macédonienne n'est qu'un dialecte bulgare et bloque l'adhésion de la Macédoine du Nord à l'Union européenne à laquelle elle est candidate.

Cultures, religions, langues et peuples s'entremêlent

Ce petit pays de deux millions d'habitants concentre tout ce qui fait des Balkans une région où les peuples, les cultures, les langues, les religions s'entremêlent de part et d'autre de frontières tracées par les guerres et les traités. Et le football n'échappe pas à l'empreinte de l'histoire. "Vous faites un article sur nous ? Écrivez bien Macédoine ! Pas Macédoine du Nord !" lâche ainsi sur un ton menaçant l'un des ultras Komiti venus se glisser parmi les supporters dans le casting d'une vidéo commandée par un sponsor de la sélection en vue de l'Euro. Ravis de voir des étrangers s'intéresser à leur Championnat, les supporters du Vardar sont aussi les porte-voix d'un nationalisme macédonien qui s'exprime lors des rencontres de Championnat – notamment quand l'adversaire est le Shkëndija, étendard sportif de la communauté albanaise. Ils revendiquent aussi l'héritage d'Alexandre le Grand, du soleil de Vergina, symbole de son père Philippe II qui figurait sur le drapeau initial de la jeune république macédonienne il y a trente ans et abandonné depuis, comme le nom de Macédoine pour Macédoine du Nord, pour apaiser les relations avec la Grèce. Dans les Balkans, les mots et les symboles ont tout leur sens. La

Supporters de leur équipe nationale, les ultras Komiti (1) ou Goran Kiprijanovski (3) gardent néanmoins un souvenir ému de la Yougoslavie à l'Euro 84, le dernier disputé par cette sélection (2).



statue monumentale d'Alexandre érigée en plein cœur de Skopje a ainsi été rebaptisée officiellement "statue du guerrier à cheval" sans que personne ne soit dupe de son identité.

Kitsch baroque, étincelle et diaspora

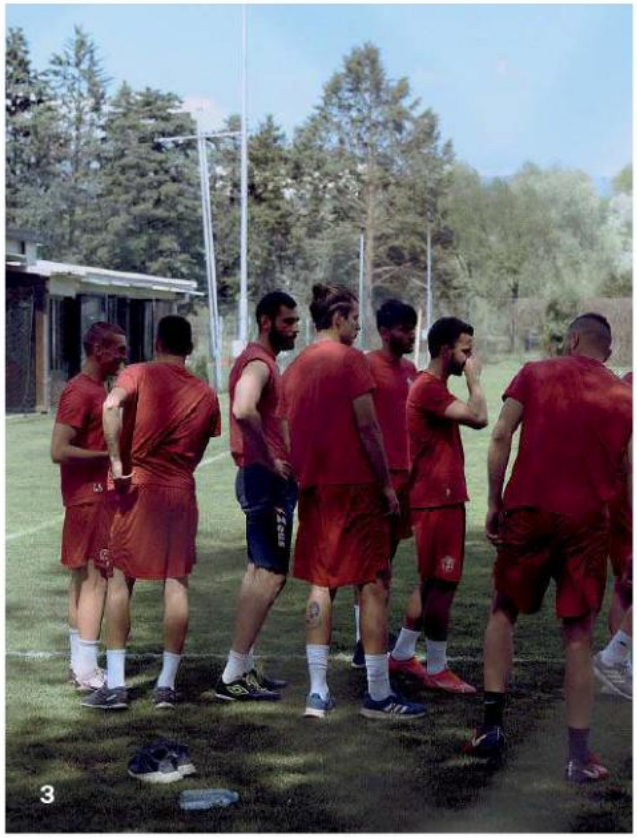
"Nous sommes un pays où vivent des Macédoniens, des Roumains, des Albanais, des Turcs, des Bulgares, autant d'origines qu'on retrouve dans la sélection, souligne Lulzim Imeri, dirigeant du Shkëndija. On sait les dommages et les drames que le nationalisme a causés dans cette région, dans cette ville." La ville, c'est Tetovo, à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Skopje. Un autre décor, plus pauvre, loin de la vitrine kitsch baroque voulue par le gouvernement précédent pour le centre de la capitale où les statues monumentales ont poussé à chaque coin de rue. Ici, c'est rustique. On vient vendre ses bêtes, ses maigres productions au marché au cœur de la ville. De l'autre côté de la montagne, le Kosovo et l'Albanie. Il y a vingt ans, on se tirait dessus dans les petites rues qui tissent le centre de Tetovo. Entre Macédoniens. Shkëndija signifie "étincelle" en albanais. Fondé en 1979, mais vite dissous par les autorités yougoslaves qui voyaient une menace d'émancipation albanaise, il renaît à l'indépendance et manque à nouveau de disparaître après la crise du Kosovo. En 2013, le club a été racheté par le groupe macédonien Ecolog fondé par un industriel d'origine albanaise convaincu par les fans du Shkëndija – et quelques noms de la diaspora comme Lorik Cana ou Granit Xhaka – de sauver l'institution. "Bien sûr, nous avons nos couleurs *(NDLR : noir et rouge comme le drapeau albanais)*, notre histoire. Nous sommes albanais, c'est notre culture. Ce n'est pas être nationaliste, c'est juste notre identité." Et Imeri de poursuivre : "Autrefois, il y a eu des tensions lors de matches. Maintenant que les Albanais ont obtenu davantage d'autonomie et de reconnaissance de leur identité, la situation s'est apaisée."

Plutôt que dépenser deux euros pour une place au stade, ils préfèrent les miser sur les paris sportifs

Comparé au dénuement de la ville, le siège du Shkëndija, à quelques centaines de mètres du stade, dénote. Bureaux flambant neufs, murs couverts de photos retraçant les grandes heures du club, salle des trophées… comme dans n'importe quel club pro. Le Shkëndija s'est imposé ces dernières années comme l'équipe phare du pays. "La moyenne des budgets des clubs, c'est entre 600 000 euros et 1,5 million d'euros. Nous, c'est entre 3 et 4 millions d'euros. Ici, comme partout, l'argent peut faire la différence", sourit Lulzim Imeri. Il vient de remporter son quatrième titre de champion, le troisième en quatre ans quand le Vardar Skopje, le grand rival, est relégué. "Sergueï Samsonenko, le propriétaire russe du Vardar, a cessé de financer le club. Les joueurs ne sont plus payés depuis des mois, on parle d'une dette de 5 millions d'euros, mais personne ne se bouscule pour investir, aucune compagnie macédonienne ne montre son intérêt. La réalité du football ici, c'est cela, le manque de moyens, d'infrastructures, d'investissements", explique Mario Sotirovski.

Resto, boutiques et Soulier d'Or européen

Sur le bord du terrain d'entraînement de Chambly, Vlatko Stojanovski, jeune •••



Dès 1987, il existait une équipe non officielle de Macédoine (1). Le Vardar Skopje, dont les fans ont créé des liens avec ceux de Schalke (2), a longtemps été le porte-drapeau du Championnat avant d'être relégué cette saison et de laisser la place à Shkëndija, sacré champion, ou Rabotnicki, 5e (3).

international macédonien, meilleur buteur du Championnat 2018-19 avec Renova, recruté par Nîmes et prêté au club de L2 pour l'exercice 2019-20, nous avait prévenus. "C'est un Championnat faible. Les meilleurs jeunes partent tôt à l'étranger pour progresser et gagner leur vie comme pro. Le football nord-macédonien souffre de ça. Le public s'est tourné vers les matches anglais ou italiens à la télé." Et vers les sports à "résultats", basket, handball surtout avec le Vardar Skopje qui a remporté deux Ligues des champions en 2017 et 2019. Des sports plus gratifiants à moindres frais pour les investisseurs.

Contrairement à la communauté albanaise dont la diaspora joue un rôle actif dans l'économie locale, "le Macédonien qui réussit à l'étranger a tendance à revenir au pays pour ouvrir un restaurant et profiter de la vie", sourit Mario Sotirovski. C'est ce qu'a fait Darko Pancev, première star du foot macédonien et bourreau de l'OM, auteur du tir au but décisif de l'Étoile Rouge de Belgrade lors de la finale de C1 disputée à Bari en 1991, année où il finit Soulier d'Or européen. À trois reprises, il s'est investi au Vardar, le club de ses débuts ; à trois reprises, il a renoncé faute de pouvoir agir. Aujourd'hui, il est passé à autre chose et prend soin de lui au point de ne pas avoir souhaité nous rencontrer physiquement par crainte du Covid. "Il y a trois ans, j'étais directeur sportif, mais je suis parti : on décidait une chose, la direction en faisait une autre. Aujourd'hui, j'ai acheté quelques boutiques, un restaurant. Ça me va..." L'autre star macédonienne et capitaine de la sélection, Goran Pandev, s'est lui aussi investi après avoir remporté la Ligue des champions avec l'Inter Milan en 2010. Le joueur, aujourd'hui au Genoa, a fondé l'Akademija Pandev pour les jeunes de sa région natale, à Stroumitsa, au sud-est du pays près de la frontière grecque, devenu depuis un club, afin que l'académie soit agréée, qui a vite gravi tous les échelons pour évoluer aujourd'hui en D1 et être l'un des clubs formateurs avec le Rabotnicki, le plus réputé du pays en ce domaine.

Dans un état où les investisseurs sont frileux, les droits télé quasi inexistants, les recettes du merchandising et de la billetterie insignifiantes et où la participation aux phases de poules des compétitions européennes tient de l'exploit vu le nombre de tours préliminaires à franchir pour y accéder, le seul levier de développement c'est la formation et la vente des jeunes aux équipes étrangères. "Mais la réalité aujourd'hui, c'est que les talents partent de plus en plus tôt parce que les clubs n'ont pas les moyens de patienter et les joueurs veulent gagner vite davantage, déplore Darko Pancev. Ils ne sont pas encore formés et ils se retrouvent dans des équipes où ils risquent souvent de rester dans leur coin sans trop jouer, sans progresser ou se retrouvent prêtés." Dernier exemple en date, le transfert de Besar Gudjofi, 16 ans, au Besiktas Istanbul pour 480 000 euros. Quand le salaire moyen est autour de 2 000 euros au Rabotnicki, on peut comprendre la tentation du départ. Au Shkëndija, la fourchette oscille entre 4 000 et 5 000 euros. "Il y a eu une inflation à une époque en raison de la rivalité avec le Vardar, reconnaît Besnik Ibraimi, le directeur sportif du club champion. Mais à quoi ça rime de verser de hauts salaires dans une économie où nombre de joueurs dans les clubs gagnent 1 000 euros ? La masse salariale, c'est déjà 85 % de notre budget. On est passés à des bonus et des primes d'objectifs." •••

Le salaire moyen avoisine ici les 1 000 euros

Igor Angelovski , le sélectionneur macédonien.

"ON A CRÉÉ UNE FAMILLE"

La clé de la réussite macédonienne réside dans la volonté du sélectionneur, Igor Angelovski, de fédérer au-delà des communautés.

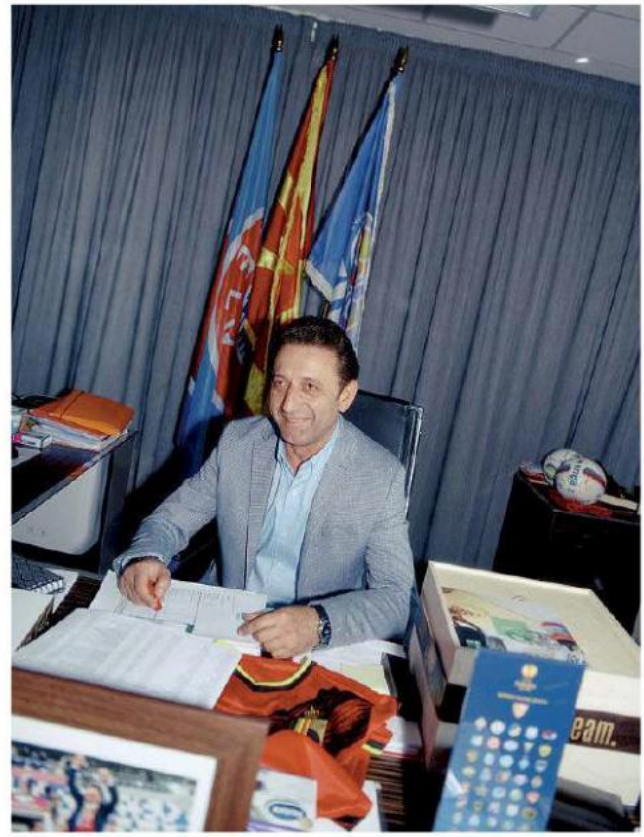
Quand Igor Angelovski prend ses fonctions en octobre 2015, la sélection est un champ de ruines. La Macédoine du Nord a plongé jusqu'au 162e rang FIFA (elle est 62e aujourd'hui), le public s'en désintéresse, frustré de voir les voisins (Albanie) et les anciennes républiques de Yougoslavie (Slovénie, Bosnie-Herzégovine, Serbie, Croatie) réussir à se qualifier pour un grand tournoi, quand eux restent à quai. Même Goran Pandev, la star, a jeté l'éponge deux ans auparavant, lassé des résultats catastrophiques. "Ma priorité a été alors de le convaincre de revenir, se souvient le sélectionneur. Il est le meilleur joueur de notre histoire, j'avais besoin de son charisme, de son expérience." Pandev revient car la Fédération a un plan et une ambition.

"La création de la Ligue des nations accroissait nos chances d'obtenir une qualification, explique Muamed Sejdini, président de la Fédération nord-macédonienne. Pour cela, il fallait développer nos structures, créer une « Maison du football » pour former nos jeunes talents, les faire progresser et les intégrer à la sélection." Les U21 accèdent à la phase finale de l'Euro en 2017, six d'entre eux étaient titulaires le 31 mars dernier lors de la victoire *(2-1)* face à l'Allemagne en qualification du Mondial 2022. "Bâtir une mosaïque entre jeunesse et expérience a été facile, estime Angelovski. On a commencé à avoir des résultats, l'ambiance a suivi et le groupe a peu changé ces dernières années."

Vlatko Stojanovski, le jeune attaquant de Chambly (24 ans) retenu pour l'Euro, l'a intégré l'automne dernier. "C'est comme un club, un groupe qui est pratiquement toujours le même. Avec Goran qui est un peu notre papa *(il fêtera ses 38 ans le 27 juillet)* et nous donne la force." Pour le sélectionneur, c'est le secret : "On a créé une famille dans le vestiaire. Avec des principes, des valeurs." S'il y a pu avoir quelques frictions intercommunautaires dans le passé, ce n'est plus le cas. Et pour Lulzim Imeri, dirigeant du Shkëndija, Angelovski en a été le grand artisan. "C'est son mérite, plus que celui de la Fédération, d'avoir davantage ouvert la sélection à toutes les communautés. Chez lui, aucun réflexe nationaliste, juste le bien commun de l'équipe. C'était aussi le cas du responsable des Espoirs qui forment l'ossature de la sélection actuelle. Ils se connaissent, vivent et jouent ensemble depuis qu'ils ont 17-18 ans, c'est la clé du succès. Et c'est un formidable miroir pour tout le pays."

"Il y a aussi du talent dans cette génération qui va forcément inspirer les suivantes, s'empresse d'ajouter Darko Pancev en voyant tout le chemin parcouru depuis le premier match de la Macédoine du Nord indépendante auquel il avait participé en octobre 1993 face à la Slovénie. Tout cela a été possible grâce à de jeunes joueurs qui ont la chance de pouvoir progresser à l'étranger *(Egzon Bejtulai, capitaine du Shkëndija, est le seul resté au pays à être un titulaire indiscutable).* Et je pense notamment à quatre d'entre eux qui sont des joueurs clés Ezgjan Alioski *(Leeds),* Enis Bardhi *(Levante),* Arijan Ademi *(Dinamo Zagreb)* et Eljif Elmas *(Naples).* Sans eux, la sélection ne serait pas ce qu'elle est. Et, bien sûr, il y a le rôle de Pandev." Pour sa première dans un grand tournoi, la Macédoine du Nord n'entend pas seulement participer. "On ne gagnera pas l'Euro, on connaît nos limites, surtout avec l'enchaînement des rencontres. Mais on y va pour gagner des matches *(les Pays-Bas, l'Autriche et l'Ukraine sont les adversaires du groupe)* comme on a su le faire en Allemagne sans renier notre style et nos qualités." La victoire en barrages en Géorgie (1-0, le 12 novembre 2020) sur un but de l'inévitable Pandev a rendu la fierté à tout un pays. Celle acquise en Allemagne lors des éliminatoires du Mondial 2022 (2-1, le 31 mars) lui a offert matière à rêver. ● **P. S.**

Le 31 mars, la Macédoine de Goran Pandev a réalisé son plus grand exploit en battant l'Allemagne (2-1) à Duisbourg en éliminatoires de la Coupe du monde 2022 (3). De quoi faire rêver les Espoirs de l'académie Vardar (2) et espérer des répercussions dans le Championnat national (1), ici le match Rabotnicki-Shkëndija (3-5).



Muamed Sejdini, le président de la Fédération macédonienne.

••• Radars, transferts et science-fiction

"Former les talents, c'est la politique sportive que nous avons mise en place au Rabotnicki, explique Igor Angelovski qui, avant de devenir sélectionneur de la Macédoine du Nord en 2015, a été directeur sportif du club. Nous avons développé l'académie en attirant les meilleurs espoirs et, surtout, en les intégrant vite dans l'équipe première. On a été champions en 2014, vice-champions en 2015 et beaucoup de jeunes joueurs d'alors sont aujourd'hui en sélection tout en évoluant à l'étranger comme Eljif Elmas *(Naples)*, Darko Velkovski *(Rijeka)*, Stole Dimitrievski *(Rayo Vallecano)*... L'argent des transferts est réinvesti dans le sportif, les infrastructures." Rabotnicki poursuit sur cette ligne comme le

"Le football macédonien a rendez-vous avec lui-même"

confirme Nenad Monev. "Notre réputation nous aide à attirer les meilleurs jeunes. Chaque saison, on réalise au moins un bon transfert, pour le joueur et le club. Et on a une vision sur trois, quatre, cinq ans."

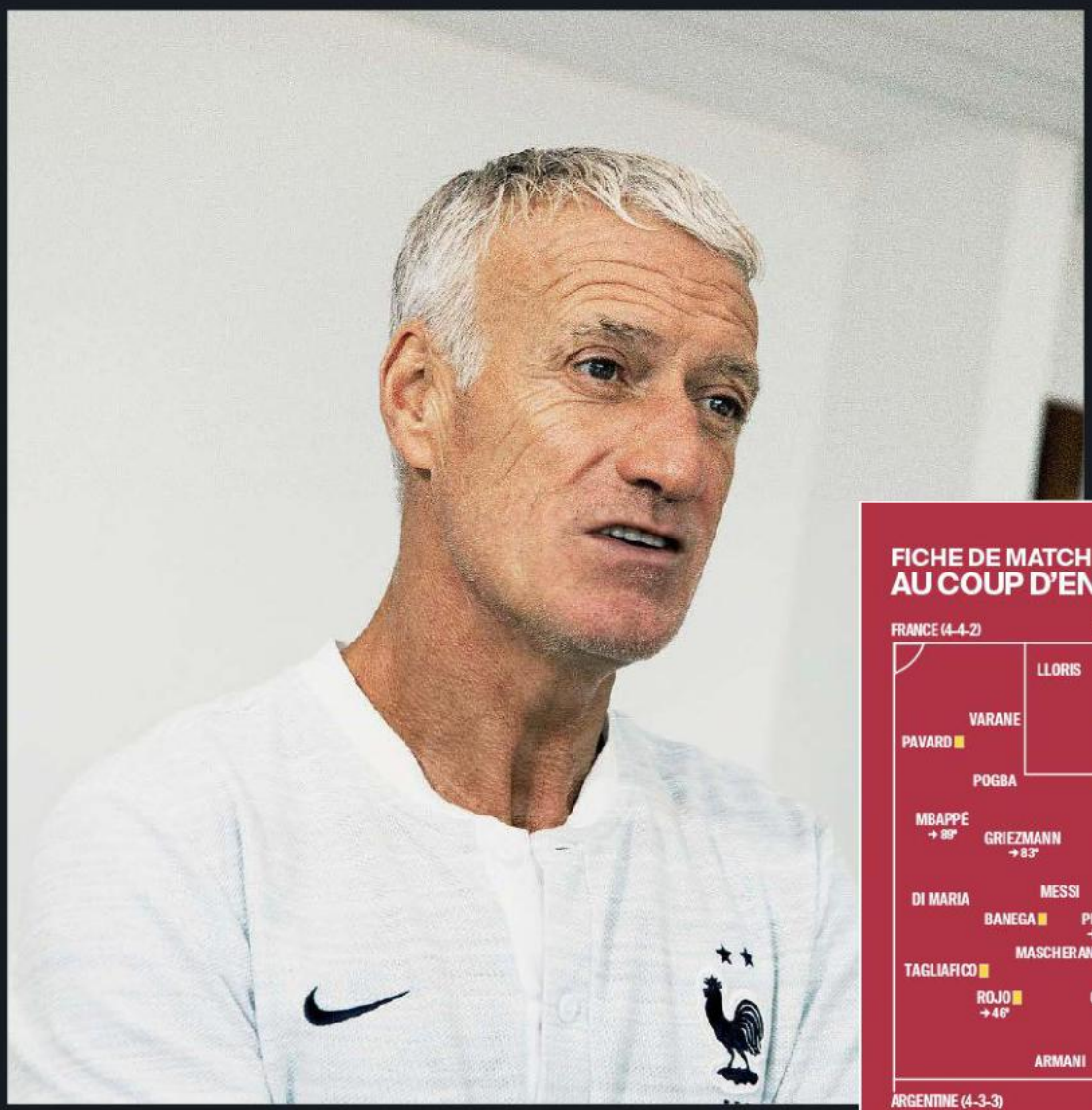
Au Shkëndija, on a d'autres moyens mais le postulat est le même. "On vise la première place, mais pas seulement, car être champion n'est pas suffisant en termes de retombées, admet Lulzim Imeri. C'est la porte d'accès à l'Europe, le moyen de faire connaître nos joueurs, notre club. La création de la Ligue Europa Conférence ouvre des opportunités qu'on doit saisir, de la même façon que la sélection a su la saisir lorsque a été créée la Ligue des nations qui a facilité notre qualification à l'Euro."

Tests PCR, "maison du football" et complexes

Sortir de son isolement, tisser des liens pour se développer comme le pays cherche à le faire à une autre échelle. À chacun sa méthode. Celle de la Fédération a été d'ouvrir son académie, sa "maison du football" pour voir progresser les meilleurs jeunes du pays au sein de structures enfin à la hauteur. L'investissement, inauguré il y a quelques années par Michel Platini, saute aux yeux. "On connaît le rôle dans la progression de la sélection, explique Muamed Sejdini, le président de la Fédération depuis son bureau qui domine une plaine de bons terrains destinés aux talents de demain. Plus de la moitié des joueurs de la sélection figuraient dans le groupe qui a disputé la phase finale de l'Euro U21 en 2017 après avoir éliminé la France lors de la phase éliminatoire. Et les clubs doivent s'en inspirer à leur niveau en formant leurs jeunes, en les faisant jouer surtout. Depuis la crise du Covid, on a aidé financièrement les clubs, notamment les catégories de jeunes, en prenant à notre charge tous les tests PCR, les frais des officiels, des arbitres, etc. Mais on sait que notre responsabilité la plus importante est auprès de nos dirigeants politiques et économiques. Il faut profiter de cet engouement provoqué par la qualification."

Tous disent la même chose et croisent les doigts pour que, cette fois, le football macédonien ne manque pas le train. "En 2017, avec la qualification des U21 à l'Euro et la tenue à Skopje de la Supercoupe d'Europe entre le Real et Manchester United, on avait eu l'espoir d'un déclic. Rien n'a bougé", tempère Nenad Monev. En obtenant son ticket pour l'Euro, la sélection a remporté une autre victoire, elle a balayé quelques complexes et sorti le pays de sa torpeur fataliste. Igor Angelovski : "Pour mon premier match sur le banc de la sélection, il y avait moins de mille spectateurs dans le stade. Plus personne ne croyait en nous." Alors qu'il prend la pose dans la rue, les passants s'arrêtent, l'encouragent, parlent même de victoire, ce qui le fait sourire. "Quand nous avons obtenu notre qualification pour l'Euro en Géorgie en novembre dernier, tout le pays, malgré le confinement, est descendu dans la rue pour fêter ce moment historique ! Aujourd'hui, le football macédonien a rendez-vous avec lui-même." Et Vlatko Stojanovski conclut : "Nous sommes un pays de football qui attendait son heure. On a retrouvé notre fierté." ● P.S.

DPA Picture Alliance/Alamy Stock Photo



FRANCE-ARGENTINE : 4-3
HUITIÈMES DE FINALE MONDIAL 2018

Didier Deschamps "ON A FAIT CE QU'ON AVAIT DIT"

Le sélectionneur des Bleus a revisité le huitième de finale de la Coupe du monde 2018 contre les Argentins. Une étape clé dans la conquête du titre, où se sont mêlées stratégie, force collective, folie, erreurs et hyperefficacité offensive. Par Patrick Urbini

L'APPROCHE DU MATCH
"COMMENT LEUR FAIRE MAL ?"

"On a déjà planché en amont sur nos adversaires potentiels, mais il ne reste plus que trois jours pour bien préparer ce huitième de finale, regrouper toutes les infos dont on dispose sur l'Argentine, faire le tri et aller à l'essentiel. C'est une équipe qui a disputé ses trois premiers matches dans trois organisations différentes *(NDLR : 4-4-2 contre l'Islande, 3-4-3 contre la Croatie, 4-3-3 contre le Nigeria)* et qui a pas mal bougé aussi, sans qu'un onze type se dessine. Il me paraît donc important également de partager le ressenti sur le terrain de nos observateurs avant d'aboutir à l'analyse la plus précise possible, mettre tout ça en images pour les séances vidéo avec les joueurs, puis de se poser les bonnes questions et bien évaluer le rapport de force. Comment être le plus dangereux et le plus efficace possible ? Comment leur créer le plus de problèmes et leur faire mal ? L'Argentine ne dégage pas une grosse force collective, mais elle a Messi, de la créativité, du talent, de l'agressivité, et, tout de suite, deux idées se dégagent. Défensivement, elle éprouve des difficultés pour gérer la profondeur dans son dos dès qu'on lui oppose de la vitesse, elle ne se replace pas toujours bien à la perte et elle semble même parfois un peu coupée en deux et déséquilibrée. Individuellement, elle possède des joueurs durs, performants dans les duels, mais, comme beaucoup lors de cette Coupe du monde, elle est en danger sur les transitions rapides. Il va falloir exploiter ça. Ensuite, offensivement, son animation dépend d'abord de Messi. Donc, moins celui-ci aura le ballon dans les pieds pour décider, mieux on pourra couper les lignes de passes à l'intérieur du jeu, et moins il aura d'influence, et mieux ce sera.

Concernant maintenant l'équipe qui va débuter, je l'ai en tête depuis un moment et elle ne dépend pas de l'Argentine : ce sera le 4-4-2 aligné face au Pérou au deuxième match *(1-0)*. Avec, cette fois, un bloc bas, compact, pour pouvoir mettre suffisamment de densité, bien fermer les espaces et les intervalles, et ne pas être en difficulté, nous, sur les transitions attaque-défense. Bloc médian, c'est souvent merdique. Pour le reste, on demeure fidèle à nos principes : on presse dans la seconde qui suit, si la perte est haute, sinon on se replace, on essaye d'avoir la possession... Et, comme il n'y a pas de dispositions spéciales à prendre cette fois sur les coups de pied arrêtés défensifs, on garde l'organisation habituelle. Sur les corners, où l'Argentine propose plusieurs frappeurs, Di Maria, Banega ou Messi : Griezmann, donc, dans la première zone (pour protéger l'angle des 5,50 m), Giroud à hauteur du premier poteau, cinq joueurs au marquage (Pavard sur Otamendi, Varane sur Rojo, Umtiti sur Tagliafico, Hernandez sur Perez et •••

Benjamin Pavard, 50 % de centres réussis.

L'idée, dès le coup d'envoi donné par Griezmann en retrait pour Varane : allonger le jeu sur Giroud pour monter le bloc, jouer un deuxième ballon et mettre tout de suite en difficulté les Argentins dans la profondeur.

Alexis Armanet - Richard Martin/L'Équipe

Pour empêcher Messi de se retourner, l'équipe de France avait décidé d'assurer en permanence une prise à deux avec Kanté plus un défenseur (comme ici Umtiti) ou Matuidi.

••• Pogba sur Mercado), Kanté et Matuidi à la retombée aux 16,50 m et Mbappé seul devant. Et sur les coups francs excentrés : défense à six en zone avec, de droite à gauche, Pavard, Giroud, Varane, Umtiti, Pogba, Hernandez, plus deux joueurs collés à eux, au cas où, Matuidi et Kanté."

LE PLAN ANTI-MESSI
"COUPER LA RELATION AVEC MASCHERANO ET BANEGA"

"Messi rentre beaucoup pour venir jouer entre les lignes, mais il a été positionné jusque-là dans sa zone préférentielle, côté droit, et c'est là qu'on l'attend. Notre plan de jeu va donc consister à resserrer tout ce qui est intérieur avec nos milieux, quitte à laisser la possibilité d'une passe vers l'extérieur, et à couper sa relation avec Mascherano et Banega. Surtout Mascherano, qui le recherche sans arrêt et qui, sur dix ballons, lui en donne douze. *(Rires.)* C'est Antoine *(Griezmann)* qui doit être le plus souvent dans le périmètre de Mascherano, que celui-ci recule entre les deux centraux ou qu'il joue devant sa défense. Il va falloir aussi éviter que Messi se retrouve en un contre un, même quand il décroche, étant donné sa capacité à éliminer et à prendre de la vitesse. Lorsqu'il part de la droite, soit il repique, prend appui en une touche sur un partenaire – en général, l'attaquant de pointe –, profite de son travail de fixation et finit l'action ; soit il donne une passe « filtrante » et verticale. Il faut à tout prix empêcher ça. Comment ? En assurant en permanence une prise à deux avec NG *(Kanté)*, dont le rôle s'annonce essentiel pour intervenir dans sa zone, le bloquer ou le ralentir, plus un défenseur ou Blaise *(Matuidi)*, c'est selon. Et, si jamais il va éventuellement de l'autre côté, ce sera pour Paul *(Pogba)*."

Si *El Jefecito* (Mascherano) croyait échapper à N'Golo Kanté...

La position moyenne des Bleus le prouve : pour utiliser la qualité de Pogba dans les transitions offensives, Deschamps avait interverti sa position avec celle de Kanté pour être plus proche de Mbappé.

LES DERNIERS MOTS
"MESSI EN 9, ÇA NOUS ARRANGE"

"En découvrant la feuille de match, il est clair à présent que Messi va jouer en 9. C'était une hypothèse envisagée, car il l'a déjà fait avec le Barça ou la sélection, mais il s'agit néanmoins d'une vraie surprise. La veille au soir, lorsqu'on a réuni les onze qui vont débuter le match, une première dans notre routine, il a beaucoup été question de Messi, évidemment, mais pas que. Les joueurs ont beaucoup échangé aussi pour savoir comment mettre en difficulté les Argentins et pour faire plein de petits ajustements. Je leur ai dit ce qui me semblait être le mieux et on décide, déjà, d'intervertir les positions au milieu : NG jouera cette fois axe gauche et Paul axe droit pour que NG soit proche de Messi et que Paul soit du même côté que Kylian. Il lui sera plus facile, ainsi, de rechercher la passe en profondeur et de trouver Kylian dans une zone où celui-ci peut rapidement les mettre en danger. Axe gauche, il aurait pu aussi, mais c'était une diagonale, ça faisait plus loin, et je ne voulais pas perdre ce qui devait constituer notre force offensivement, tout en conservant la sécurité défensive nécessaire. Cela étant, Messi en 9, à la limite ça nous arrange, car c'est plus lisible et moins embêtant. Même s'il décroche, il se retrouve davantage dos au but dans cette position et il ne jouit pas non plus de la même liberté, car j'ai mes deux centraux en protection *(Varane et Umtiti)* plus NG dans

Blaise Matuidi, première lame anti-Messi.

Olivier Giroud, c'est en appui et dans les pieds.

cette zone. Du coup aussi, l'Argentine n'a plus personne pour prendre la profondeur, car Di Maria est un joueur qu'on trouve dans les pieds. Le seul pour qui ça change, défensivement, c'est surtout Lucas *(Hernandez)* qui n'est plus concerné par Messi. Je profite enfin des derniers instants pour repréciser certains détails – par exemple, les déplacements des deux attaquants, Olivier *(Giroud)* et Antoine *(Griezmann)*, l'un par rapport à l'autre quand on récupère la balle – et j'insiste encore sur l'importance de bien utiliser la variété et la complémentarité de notre potentiel offensif : Olivier en appui, Antoine entre les lignes et Kylian pour prendre la profondeur. Même si les Argentins aiment bien défendre en un contre un, je sais qu'on peut leur faire mal avec notre vitesse."

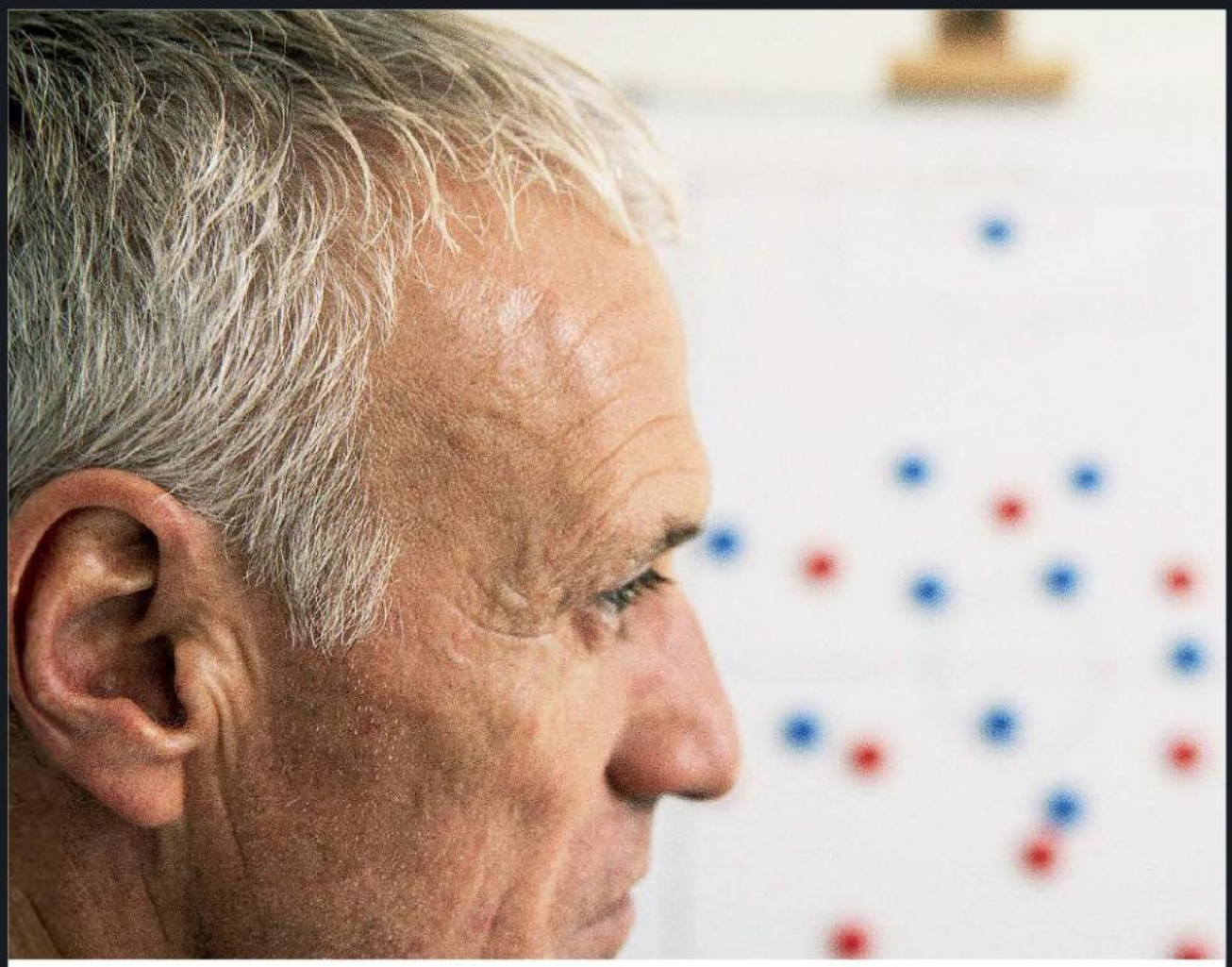
C'est la qualité de déplacement de Griezmann, Giroud et Mbappé et celle aussi de la passe de Matuidi en profondeur qui feront la différence sur le quatrième but français.

LA MI-TEMPS
"PRENEZ PLUS D'INITIATIVES SUR LES FRAPPES!"

"On s'est créé pas mal de situations intéressantes, on a mené rapidement 1-0, et l'Argentine n'a pas été dangereuse offensivement. Mais, à la mi-temps, on est à 1-1 et juste avant, il y a eu cette frappe de Di Maria sur laquelle on ne sort pas bien et où on est en retard parce qu'on est trop bas. Sur la touche qui précède, on a surtout concentré trop de monde sur notre côté droit : on était à sept pour trois ! Résultat ? À force de vouloir verrouiller, on paye notre attitude défensive à l'excès, les Argentins ont créé le décalage et on est trop loin pour intervenir, alors que Paul et NG sont censés sortir sur Di Maria qui se trouve à 25-30 mètres et dont on connaît la qualité de frappe. Il y a donc un peu de frustration à ce •••

Alexis Armanet - Richard Martin/L'Équipe

Au tableau !



En première mi-temps, l'équipe de France n'avait pas frappé une seule fois sur action de jeu. Trois tirs, tous sur coup de pied arrêté. De quoi énerver DD.

••• moment-là. Mais les joueurs disent se sentir bien et plus costauds en défendant ainsi, plus bas que ce que j'ai demandé. Je me souviens avoir insisté sur trois choses. 1. On a affaire à une équipe expérimentée, avec de bons guerriers, il ne faut pas tomber dans leurs provocations, car ils adorent ça. Autrement dit, gardez la maîtrise indispensable, restez vigilants et faites leur faire des fautes ! 2. Prenez plus d'initiatives sur les frappes, même en dehors de la surface, et, si on peut aussi, on cherche tout de suite à transpercer une ligne. 3. Essayez d'avoir un peu plus le ballon et d'utiliser davantage la largeur. Bon. Cela ne nous a pas empêchés de mal redémarrer et d'être menés trois minutes après.... Heureusement, pas longtemps. On est loin de se douter que ce sera la seule fois du tournoi."

LES VINGT MINUTES DE FOLIE

"MENTALEMENT, ON EST PLUS FORTS"

"À 2-1 (48e), on n'est plus en Coupe du monde. Les Argentins se sont mis aussitôt à reculer très bas, tous derrière, une ligne de quatre, une autre de cinq et Messi devant. Mais, quand tu es sur le banc, comment veux-tu intervenir ? Hurler ? Gesticuler ? À part ceux qui jouent de ton côté, personne ne t'entend... En première mi-temps, quand j'ai vu qu'à la relance Mascherano ne venait pas

L'Argentine mène 2-1. Sa joie durera six minutes.

Quand Gabriel Mercado fâché, lui toujours faire ça.

se mettre entre ses deux centraux comme d'habitude, j'ai braillé pour dire à Antoine: « Ça ne sert à rien de sortir à deux *(sur leur charnière centrale)*! Laisse Olivier, reste plus sur Mascherano: les deux dans l'axe, c'est pas grave. » Mais, là, quand les événements se précipitent... Jusqu'au coup d'envoi, tu as fait en sorte de tout prévoir, tout anticiper et tout maîtriser, tu as décidé d'une stratégie précise et les joueurs savent tous ce qu'ils ont à faire: mais, après, le match leur appartient. Toujours. Ce but de Benjamin *(Pavard)*, où c'est l'arrière gauche *(Hernandez)* qui centre pour l'arrière droit, lequel reprend de volée, comment peux-tu imaginer un truc pareil et travailler ça à l'entraînement? C'est du dépassement de fonction! Le grain de folie que tu es capable de mettre à un moment donné! Cette force de caractère, cette volonté de révolte, cette prise d'initiative individuelle, les joueurs l'ont en eux ou pas: l'entraîneur n'y est pour rien. Huit minutes après, donc, on se retrouve à 2-2, on appuie sur l'accélérateur, là où ça fait mal, tout s'enchaîne très vite, on mène 4-2 et mentalement, on est plus forts que jamais. Mais, regardez bien nos buts aussi: on marque deux fois sur attaque rapide et deux fois sur attaque placée, preuve qu'on n'a pas été bons uniquement en se projetant vite vers l'avant. Sur le quatrième, ça part d'Hugo *(Lloris)* et avant que Kylian ne conclue l'action, il y a cinq ou six passes, celle de Blaise, le décalage d'Olivier..."

LE COACHING ET LA FIN DE MATCH
"AVEC AGÜERO, LA DONNE CHANGE"

"Agüero est entré à 3-2 *(66e)*, il apporte davantage de présence dans la zone de finition et la donne change *(l'Argentine passe en 4-4-2)*. Sauf que, deux minutes plus tard, ça fait 4-2 et a priori, cela nous laisse un peu plus de marge. J'ai mes deux centraux pour contrôler Agüero et si, à présent, Messi a un peu plus de liberté et surtout un vrai point d'appui à ses côtés, encore faut-il qu'il reçoive des ballons... Or, le jeu à l'intérieur reste bien verrouillé *(seulement deux passes de Mascherano et quatre de Banega à Messi)*. Je sors d'abord Blaise parce qu'il vient de prendre un carton qui le prive du prochain match, mais aussi parce qu'il a laissé beaucoup de gomme et que Coco *(Tolisso)* peut très bien tenir ce rôle-là, a fortiori un quart d'heure. Ensuite, je remplace Antoine qui a fourni également beaucoup d'efforts. Nabil *(Fekir)* et lui, c'est le même registre et Nabil va pouvoir, je l'espère, nous garder un peu les ballons. Enfin, comme les Argentins n'ont plus le choix et sont dans l'obligation de pousser, comme on n'a plus du tout la possession, mais qu'on a toujours le score avec nous, je mets Florian *(Thauvin)* à la place de Kylian en me disant qu'il a plus la capacité à venir défendre sur le côté. Là-dessus, 4-3 dans le temps additionnel! On est encore en train de reculer, Messi, pour une fois, a un peu de temps et d'espace pour adresser sa passe verticale à Agüero et, surtout, notre positionnement défensif est mauvais. On n'est pas à bonne distance d'intervention, Raphaël *(Varane)* est un peu bas et Benjamin doit venir fermer à l'intérieur. C'est à eux deux de gérer cette zone et d'empêcher une possibilité de passe *(Messi)* et d'appel *(Agüero)* comme on l'a fait jusque-là. Moralité? Cela pousse de plus belle, ils ont même une balle de 4-4 et, en fin de compte, ça ne passe pas loin. Si j'ai eu peur? Tant que l'arbitre n'a pas sifflé la fin, je ne suis jamais inquiet. Comme à l'époque où j'étais joueur..." •••

Pourquoi Sergio Agüero n'avait pas débuté? Mystère.

L'entrée d'Agüero avait obligé les Bleus à blinder un peu plus l'intérieur du jeu à la perte avec Kanté, quasiment troisième central, et Tolisso et Pogba en protection dans l'axe.

Alexis Armanet - Richard Martin/L'Équipe

Au tableau !

LES STATS

FRANCE		ARGENTINE
41 %	POSSESSION	59 %
8	TIRS	10
4	TIRS CADRÉS	4
0	CORNERS	4
295	PASSES RÉUSSIES	471
21	FAUTES COMMISES	15
97,3	DISTANCE PARCOURUE (KMS)	96,3

LES BUTS

1-0 Griezmann (13e s. p.)
1-1 Di Maria (41e, passe de Banega)
1-2 Mercado (48e)
2-2 Pavard (54e, passe de Hernandez)
3-2 Mbappé (64e)
4-2 Mbappé (68e, passe de Giroud)
4-3 Agüero (90e+3 passe de Messi)

L'IMAGE QUI RESTE

"LA SOLIDARITÉ DU GROUPE"

"Difficile de ressortir une image en particulier, même aujourd'hui. Peut-être la solidarité du groupe, symbolisée par les remplaçants en train de s'échauffer et qui entrent sur le terrain avant même, ou presque, que le troisième et le quatrième buts ne soient marqués ? C'est un match où on est hyper efficaces offensivement *(4 tirs cadrés, 4 buts)* et où on dégage aussi une vraie force. On a fait ce qu'il fallait et ce qu'on avait dit, on a montré à la fois du caractère, une certaine sérénité et de la maîtrise collective. On sait qu'on n'a pas tout bien fait, mais on est là, on est solides, sûrs de nos forces, cohérents, on ne lâche rien et c'est le match qui change tout dans notre parcours et nous fait basculer du bon côté. Eh, oh... C'était tout de même l'Argentine et Messi en face, l'affiche des huitièmes, il y avait de l'engagement, de la qualité, un scénario et une ambiance incroyables aussi. Et on est qualifiés." ● P. U.

FICHE DE MATCH
AU COUP DE SIFFLET FINAL

Tout sauf une qualif' tirée par les cheveux.

Alexis Armanet - Richard Martin/L'Équipe

LE QUIZ DE DÉDÉ : 3/7

"Dans ce match, Kylian Mbappé a reçu 32 passes. Quel partenaire l'a le plus recherché ?
En principe, quelqu'un qui jouait de son côté. Soit Paul *(Pogba)*, soit Benjamin *(Pavard)*, donc. Je dirais Benjamin... (FAUX. Varane, 8 passes). On reste axe droit, mais je n'avais pas pensé à Raphaël. Même si ça semble logique quand il relance et ne peut pas trouver le latéral. Cela ne doit pas se jouer à beaucoup... (Pogba 7 passes) **0/1**

Qui a commis le plus de fautes ?
Là aussi, ça doit se jouer à un près. Allez, Pavard. (FAUX. Matuidi 6 fautes). Ah bon ? Même en ne faisant pas tout le match ? C'est vrai que, d'entrée, il y a cette intervention de Blaise sur Messi... **0/2**

Qui a parcouru le plus de distance à très haute intensité, à plus de 25 km/h ?
Kylian, non ? (FAUX. Pavard, 395 m contre 323 m pour Mbappé). Mouais... Peut-être. Normalement, ça correspond davantage au profil de Kylian, mais Benjamin a aussi cette capacité-là. **0/3**

Combien d'arrêts Hugo Lloris a-t-il effectués ?
Cinq ? (FAUX. Un seul, sur un tir du droit de Messi à la 85e). Arrêts, interventions, je me suis mélangé. *(Rires.)* **0/4**

Qui a récupéré le plus de ballons, interceptions comprises ?
NG ? Non, il n'en a pas eu besoin... Un défenseur, plutôt. Raphaël ? Ou alors Sam ? (VRAI. Umtiti, 11 devant Kanté et Pogba, 8) **1/5**

Quel joueur a couru le plus ?
Là, je n'ai pas trop de doutes : NG. Comme à tous les matches... (VRAI. 9,73 km) **2/6**

Et celui qui a couru le plus avec le ballon ?
Ça, c'est le genre de stat qui ne sert à rien... Antoine ? (VRAI. 3,12 km). En dehors des données athlétiques *(courses, sprints à haute intensité)*, si tu n'associes pas une stat à une action précise avec le ballon, cela reste juste une stat. Et tu peux l'interpréter comme tu veux : en positif ou en négatif." **3/7** ● P. U.

BREWDOG

UNITED WE STAND FOR BETTER BEER*

BREWDOG BRASSERIE À BILAN CARBONE NÉGATIF**

*DES BRASSEURS UNIS POUR ÉLABORER UNE MEILLEURE BIÈRE **PROFESSEUR MIKE BERNERSLEE, CONSEILLER SCIENTIFIQUE. PLUS DE DETAILS SUR HTTPS://WWW.BREWDOG.COM/TOMORROW

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

INTERNATIONAL BEERS & BEVERAGES SIRET 790 169 643 00026

Entre les duos Roland-Larqué et Lizarazu-Margotton, ils sont quelques-uns, comme Christian Jeanpierre (avec Raymond Domenech), Michel Denisot, Didier Roustan (quatrième et sixième sur l'image à droite avec Georges Dominique, Alain Jouin, Christian Vella et Philippe Houy) ou Thierry Gilardi (avec Michel Platini), à avoir commenté des matches de l'équipe de France.

L'Équipe - Bernard Papon/L'Équipe - Pierre Lahalle/L'Équipe

LA VOIX EST LIBRE

Commenter les Bleus est-il un exercice à part et à risque ? Quelques accompagnateurs racontent ce statut forcément spécial.

Par Antoine Bourlon

Jean-Michel Larqué reçoit chez lui, au milieu des basses montagnes du Pays basque. Dans la pièce à vivre, il garde des maillots, de Saint-Étienne forcément, et quelques souvenirs de voyage. De son autre vie, celle de commentateur, il y a peu de fragments. Elle a pourtant duré plus de trente ans, d'un soir de mars 1980 au début des années 2010, mais jamais, vraiment jamais, celle-ci ne viendra remplacer la première, de joueur, dans les cases à souvenirs. "Je rêve encore que je joue au football, avec l'AS Saint-Étienne, jamais que je commente un match, explique l'ancien milieu de terrain. Ça veut quand même dire que le rôle d'acteur est plus important que celui de commentateur..."

De Didier Roustan à Grégoire Margotton, catégorie journalistes, et de Jean-Michel Larqué à Bixente Lizarazu, côté consultants, tous s'accordent sur ce point : au micro, ils sont dépendants

Alain de Martignac/Icon Sport - Patrick Boutroux/L'Équipe

du sort d'une rencontre, d'une épopée qui les porte, d'un pays qui s'éveille, s'anime, s'agace. "La pression maximale, je l'ai connue comme joueur, ça ne sera jamais aussi fort", embraye Lizarazu. Pourtant, si la voix joue un rôle minime au regard de la performance, dure, froide, elle offre d'inestimables vertus. Elle sanctifie un but, un succès, installe dans le temps des acteurs et... nourrit les débats de café.

Roustan : "Je suis rentré dans l'arène avec un cure-dent et un tomahawk en plastique"

Autour d'un expresso, d'un bout de journal, d'une viennoiserie, au lendemain d'un match de l'équipe de France, qui n'a jamais débriefé une phrase plus qu'une action, une syntaxe douteuse ou soignée plutôt qu'une innovation tactique ? Avouez ! Sur ce rapport au public, c'est d'ailleurs l'unanimité, encore, auprès des intéressés. Et c'est Lizarazu qui s'emploie avec le plus de franchise. On "devient fou" si l'on commence à commenter pour les autres, confesse-t-il. En 2018, l'ancien latéral gauche a accompagné Grégoire Margotton, numéro 1 chez TF1 depuis 2016, lors du sacre des Bleus à Moscou.

Près de quarante ans plus tôt, Didier Roustan, 27 ans, en accompagnait un autre, l'Euro 84 en France. Le consultant de la chaîne L'Équipe avait débuté à 21 ans dans ce monde – "et il ne faut jamais l'oublier", lance Margotton – et s'en souvient comme si c'était hier. "Vingt et un ans, ce n'est pas rationnel, rembobine l'intéressé, dont les premiers mots internationaux se poseront sur un Suède-France le 5 septembre 1979. Tu es dans le *Guinness Book*, à cet âge. En théorie, tu ne peux pas confier le commen- •••

Les binômes de commentateurs sont souvent composés de deux personnalités différentes et complémentaires. Au caractère latin de Didier Roustan (à gauche), on peut opposer le style british de Michel Denisot ou de Thierry Gilardi. Avant de changer de casquette et de se consacrer aux variétés, Michel Drucker (avec Pierre Loctin) a commenté la Coupe du monde 1970 pour l'ORTF.

••• taire d'un match de l'équipe de France, sur la chaîne majeure, à un gosse qui a deux ans et demi de métier. Je suis rentré dans l'arène avec un cure-dent et un tomahawk en plastique."

La métaphore veut dire beaucoup d'un nécessaire temps d'adaptation que tous évoquent. Jean-Michel Larqué se replonge dans sa première rencontre avec Thierry Roland, notamment, un Saint-Étienne - Mönchengladbach, quarts de finale de C3 en 1980, l'occasion de "parler sans être un représentant commercial". "À l'Euro 2016, on devait se détacher de nous-mêmes", détaille de son côté Margotton sur ses débuts avec Lizarazu. En d'autres termes, s'accorder une liberté émotionnelle. Après tout, ce sont les Bleus, et au siècle dernier comme aujourd'hui, le sentiment prend une part gigantesque. "Quand on est arrivés, il y avait beaucoup de réticences sur les commentateurs en France, décrypte Larqué. On considérait qu'ils devaient être très objectifs, très impartiaux, très factuels. Et puis, quand on fréquente les tribunes de presse, on se rend compte qu'on est des animaux préhistoriques. Le Bulgare, le Roumain, l'Argentin, le Brésilien ou le Colombien, ils ne sont pas dans les normes qui nous sont imposées. C'était une figure imposée par les bien-pensants et les intellectuels." Le tandem qu'il formera avec Thierry Roland, duo émotif par excellence, s'en détachera rapidement, inspirant des générations de commentateurs et de jeunes rêveurs.

"Second poteau Pavard ! ! !"

En citant les références de l'Est ou d'Amérique du Sud, Jean-Michel Larqué tend une perche vers le style français. Entre "raison et passion" pour Margotton, moins poétique que d'autres pour Roustan, qui assume néanmoins un côté jeu, rôle et cinéma. "On n'a pas la culture pour la poésie, explique-t-il. Quand Victor Hugo Morales parle de cerf-volant cosmique sur le but de Maradona *(NDLR : lors du quart contre l'Angleterre pendant le Mondial 86)*, c'est spontané. Moi, la poésie, je l'ai rarement trouvée dans les matches. En France, on est basiques. « Machin passe à machin, but de machin, ahhhhh, c'est formidable. »" L'imitation comique le pousse tout de même à raconter une phrase. Il y a quatre ans encore, un acteur de la série Canal+ *Le Bureau des légendes* est venu lui en toucher deux mots. "Il y avait une publicité qui s'appelait Benco dans le lait chaud, un truc de chocolat en poudre, rit-il. Pour la demi-finale de l'Euro 84, le gardien du Portugal s'appelait Bento..." On vous laisse finir la blague.

Au pays de Rimbaud, on comprend donc qu'on s'attache plus que de raison à notre esprit cartésien. Mais sans en oublier le sens de la formule. Thierry Roland a signé "après avoir vu ça, on peut mourir tranquille" le soir du 12 juillet 1998. Thierry Gilardi s'est fendu de tirades mémorables sur Zinédine Zidane en 2006. Le "second poteau Pavard !!!" de Margotton sera une madeleine de Proust pour les mioches du XXIe siècle. Et ainsi de suite, archives à l'infini comme héritage des exploits, des déceptions et du panorama audiovisuel. En parlant de ça, beaucoup partagent une expérience commune. Il y a commenter les Bleus, certes, mais aussi commenter avec les Bleus.

Les silences de "Canto"

Lors de la World Cup 94 aux États-Unis, Didier Roustan est prévu aux commentaires avec Éric Cantona, qui a raté la qualification avec les Bleus après le funeste France-Bulgarie de novembre 1993. Fantasque, homme de peu de mots, "au-dessus du lot", insiste surtout le premier des deux, l'attaquant de Man United va se révéler plein de surprises. Pour chauffer leur duo, ils louent un studio à New York, en mode répétition pré-compétition. Roustan l'estime nécessaire : "Je voulais qu'on trouve des repères, que je voie si je parle trop et que ça l'emmerde ou, au contraire, que ses analyses sont trop longues et qu'il faut trouver un geste, comme une tape sur l'épaule, pour s'accorder..." Il se remémore des séquences où il tente d'inviter son compère à la parole sur un ou deux ralentis de la cassette. "Il me disait : « Mais qu'est-ce que tu veux que je dise ? Tu peux pas le dire, toi ? » Et puis, à un moment, il coupe et me dit qu'on ne va pas se faire chier, que ça ira."

Rendez-vous est donné pour une première rencontre, Eire-Italie, au Giants Stadium de New York. "Les vingt premières minutes, il doit parler 2 % du temps, rigole Roustan. J'étais inquiet de me faire incendier par mes supérieurs. Il me faisait des moulinets

"La poésie, je l'ai rarement trouvée dans les matches"
Didier Roustan

L'Équipe – Frédéric Mons/L'Équipe

façon « allez, continue ». Finalement, il a été exceptionnel car différent, nature et d'un point de vue footballistique, à certains moments, je me disais : « Ah ouais... » Le journaliste assure que seul Michel Platini lui aura apporté le même niveau de précision, tandis que son binôme plus terre-à-terre avec Michel Denisot faisait la parfaite synthèse entre style british (Denisot) et latin (lui-même).

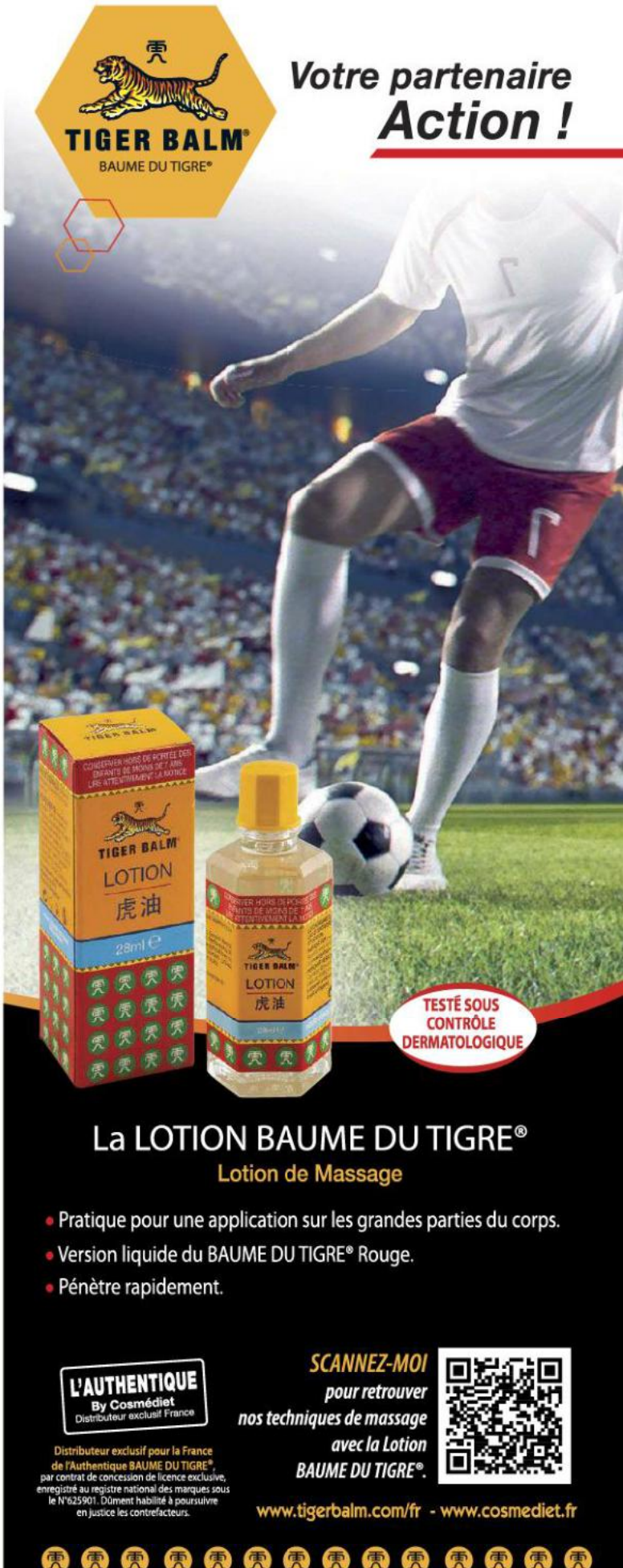
Larqué : "On n'avait pas fait l'ENA du commentaire, mais on était en osmose avec le public"

Pour Christian Jeanpierre, bien des décennies plus tard, c'est son entente avec Arsène Wenger, en complément de Jean-Michel Larqué, qui fera sourire. Encore aujourd'hui, on retrouve sur les réseaux sociaux une réplique tournée en dérision, bien qu'un poil romancée, qui dit beaucoup de la nostalgie liée à ces moments de vie. Un "Qu'en pensez-vous Arsène ?" suivi d'un "Oui", sec, sans suite, drôle.

Parfois seul face aux critiques, le commentateur découvre néanmoins une magie singulière, unique à l'exercice. "Même si on l'imagine, et que j'avais de la bouteille après des années à Canal+, on ne se rend compte de ça que lorsque l'on y arrive, analyse Grégoire Margotton, qui enchaîne sur la responsabilité et les critiques. La pression est toujours là. Et l'enjeu, c'est de ne pas commettre d'erreur. En rentrant de la Coupe du monde 2018, François Pellissier, le patron des sports de TF1, me dit : « C'est bien, vous n'avez pas fait d'erreur. » Je me suis longtemps demandé si c'était ça, un compliment... Et puis, j'ai compris." Compris aussi que pour faire un bon duo, il faut a minima être bons copains. Larqué, yin de Roland puis yang de Gilardi, parle surtout de sentiments : "On n'avait pas fait l'ENA du commentaire, mais on était en osmose avec le public." C'est bien là l'essentiel, mon cher Jean-Michel. ● A. B.

Podcast

Les Voix des Bleus, série d'entretiens et d'archives avec les commentateurs télé historiques de l'équipe de France, est également disponible en podcasts sur la plateforme Explore de L'Équipe.



10 JUILLET 2016

LES YEUX DANS LES BLEUS... À L'ÂME

Les dessins animés de Rami, l'invasion de papillons, les mots musclés d'Évra, les larmes de Jallet, Matuidi, Sissoko... Cinq ans après la défaite des Bleus contre le Portugal (0-1 après prolongation) en finale de l'Euro, voici les coulisses d'une si cruelle journée.

Par Olivier Bossard et Thomas Simon

Po Ping, acclamé par ses potes, a réglé son compte à Taï Lung. Le générique de *Kung Fu Panda* termine de défiler. Les images réconfortent, le rituel rassure. Les yeux d'Adil Rami se sont fermés. "C'est mon petit secret pour évacuer la pression, explique le défenseur. Les histoires d'écrans, je m'en bats les couilles. Je mets toujours un dessin animé avant de dormir, ça me fait rêver et ça m'empêche de trop penser à autre chose." Essentiellement à la suite, qui sera aussi la fin, à l'espérance d'un lendemain triomphant, à l'angoisse de se vautrer en ratant une dernière marche qui paraît moins haute que celle que les Bleus viennent de franchir. La nuit évaporée, au réveil, tous ont cette apothéose à domicile dans la rétine et la volonté commune d'y offrir une réalité. La même direction les obsède, la même obsession les dirige. L'ordinaire prépare l'exceptionnel à l'hôtel *Pullman Paris Centre-Bercy*. Le petit déjeuner avalé, les joueurs français, contraints de rester à l'intérieur pour des raisons de sécurité, s'adonnent au traditionnel réveil musculaire matinal dans une salle de réception aménagée. Ça piaille et ça se chamaille à coups de pichenettes. Chacun y passe et tout le monde ramasse. Eliaquim Mangala apprécie: "Il y a une super ambiance. Tu sais que tu vas jouer LE match. Tu passes du temps avec tes potes. C'est la fin, le dernier jour, tu veux profiter de tous les instants. Et, plus les heures passent, plus t'es prêt pour le combat."

"Je mets toujours un dessin animé avant de m'endormir, ça me fait rêver" Adil Rami

Sakho, *Rocky* et *Gladiator*

Il est 12 h 30, Didier Deschamps prend la parole devant son groupe. La séance vidéo expose les points forts et faibles de l'adversaire portugais. Le sélectionneur insiste sur les coups de pied arrêtés, parle inévitablement de Cristiano Ronaldo, évoque les autres et Éder, en vitesse. Le préparateur physique Éric Bédouet rumine: "Ce jour de récupération en moins, c'est un scandale. Ça

Pierre Lahalle/L'Équipe - Étienne Garnier/L'Équipe - Guillaume Bigot/FFF

Jour de finale

Au tableau (en bas), le programme du jour, avec un réveil musculaire (à droite) pour démarrer du bon pied cette journée très spéciale.

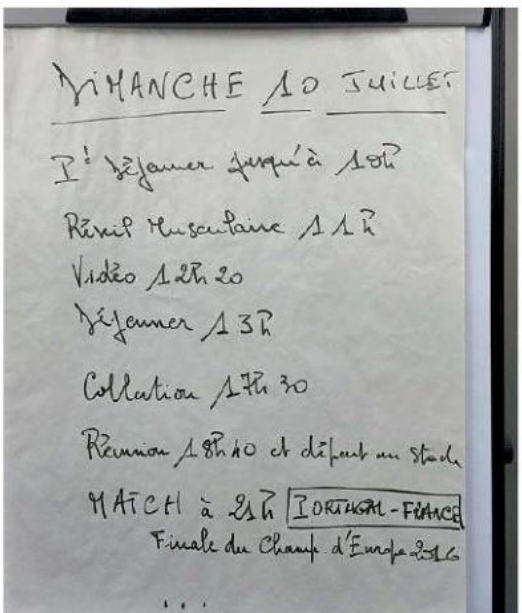
nous trotte dans la tête, mais on n'en parle pas aux joueurs. Sinon, on met le doigt sur le truc qui va faire mal." La lumière s'éteint, on replonge dans l'obscurité. Un montage vidéo réalisé à la demande du coach français est projeté. Surpris, les vingt-trois joueurs découvrent des messages de leurs familles. Il y a des rires, il y a des larmes, tous les Bleus sont touchés. La visite de Mamadou Sakho après le déjeuner appuie la dimension émotionnelle qui s'est installée.

Il est bientôt 15 heures, et même le temps calme imposé ne parvient pas vraiment à ralentir les images qui se succèdent dans les têtes. Chacun se fait son film et si les scenarios diffèrent et que Rami "pense qu'il y a 0-0, qu'*(il va)* entrer et marquer", à la fin tout se termine bien. Franck Raviot, l'entraîneur des gardiens, et Guy Stéphan préparent les mises en place des phases arrêtées sur paperboard. Puis l'adjoint de DD va également s'allonger. La finale victorieuse de l'Euro 2000 le gonfle d'ondes positives. Une fois la collation prise, l'atmosphère se fige. Chez Christophe Jallet, "ça commence à gamberger". La tension monte. Noël Le Graët est arrivé. Éprouvé par un contexte d'état d'urgence engageant et usant, et alors que des démineurs ont fait sauter un sac abandonné à proximité de l'hôtel, le président de la FFF est pressé d'en terminer. Il échange avec le sélectionneur, salue les joueurs à qui il tient un discours rassurant. Pour le patron du foot français, "l'Euro est réussi", "l'objectif atteint" et le pari de reconquérir les cœurs gagné.

Dans un salon à côté de la salle à manger, Deschamps lui succède, donne sa compo et commence sa causerie. Il met le paquet : "C'est la dernière étape, la plus importante. Le titre, que ça dans la tête. Vous dégagez une force incroyable et vous allez le faire tous ensemble." Les regards concentrés et déterminés, ils sortent et montent dans le car qui les attend. Il est 18 h 40, il faut partir. Rami se chauffe : "Y avait du monde partout devant l'hôtel. Un truc de ouf. Je pensais vraiment qu'on allait manger les Portugais. J'avais envie d'aller voir les supporters. Mais j'évite de le faire, trop de compliments, trop de gentillesse, ça peut me fragiliser. J'essaye de rester dans ma bulle et je me mets les musiques de *Rocky* et *de Gladiator,* des trucs de warrior."

Le Père-Lachaise, la raie de Dédé, le pressentiment de Rami

Depuis leur place, les joueurs profitent du spectacle, immortalisent cette communion et envoient des coucous. Jallet : "On se dit que c'est fou, qu'il faut que ça le fasse, qu'on rende tout le monde heureux. C'est pas simple, on a une pression énorme, on est chez nous ! Si on ne gagne pas, on va décevoir les Français." Pour autant, le poids de cette responsabilité ne semble pas les •••



Sur la route qui les mène à Saint-Denis, les Bleus, à l'image d'Olivier Giroud, saluent les supporters avant d'investir le vestiaire... visiteurs du SdF.

••• crisper. Un membre de l'encadrement observe : "Y en a au téléphone, d'autres qui discutent. Les gars sont concentrés mais il n'y a pas un silence à couper au couteau. C'est pas le Père-Lachaise ou le crématorium." Adil Rami, installé à côté de N'Golo Kanté, mate "les gens qui klaxonnent, encouragent. Quelques années en arrière, on prenait des « fuck », des doigts. Je pense à ces images-là et à tout le chemin qu'on a pu faire... J'ai vu le changement. J'en profite." Comme le 12 juillet 1998, c'est par l'avenue du Président-Wilson à Saint-Denis que le car des Bleus arrive au Stade de France, à 19 h 10, cinq minutes après celui des Portugais. Les Français ont le vestiaire attribué aux visiteurs. Aucune des équipes qui s'y est retrouvée depuis le début de la compétition ne s'est imposée... Pour la répétition de la cérémonie et des motifs de sécurité, la lumière est restée allumée toute la nuit précédente dans l'enceinte dyonisienne, ce qui a provoqué une invasion de papillons. Jallet : "C'est le premier truc dont tout le monde parle. Moi, je ne les ai vus qu'en sortant pour l'échauffement et je me suis dit : « Mais putain qu'est-ce que c'est ? Comment on va faire avec tout ça ? Ils arriveront jamais à les faire partir. »" Dans le vestiaire, Rami voit Dédé Gignac se changer. "Il en avait même un sur la raie des fesses. Ils étaient partout, c'était pas possible." Un aspirateur et des bombes aérosols sont utilisés pour atténuer l'ampleur du phénomène. Mais pour celui qui a remporté la Ligue Europa avec le FC Séville deux mois plus tôt, "il y a un truc qui cloche. Il y avait une ambiance « dark night », c'était sombre, c'était mauvais. Je ne le dis à personne, mais je me dis que ça pue. Je suis très dans les ondes, les énergies. Je ne m'imaginais pas perdre, mais il y avait trop de choses bizarres. On était trop... En fait, le Portugal était une équipe qui ne nous faisait pas plus peur que ça. On arrive en finale, et, inconsciemment, on se sait meilleurs qu'eux. Ça ne sentait pas bon de ressentir ça."

Les visages commencent à se crisper. Les Bleus, accueillis par Raphaël Varane, autre absent de marque venu encourager ses copains, ont à peine débuté leur échauffement lorsque François Hollande pénètre dans la tribune officielle, préoccupé "par ce

Guillaume Bigot/FFF - Alain Mounic/L'Équipe - Franck Seguin/L'Équipe

Avant le début de la finale, les Tricolores se mobilisent dans un Stade de France rempli, festif et acquis à leur cause.

"Les gars, on dit qu'on est une famille, celui qui lâche, il laisse tomber un frère"

Patrice Évra

match pas comme les autres, une finale, au Stade de France, huit mois après les attaques dont il avait été la cible, dans une période pas comme les autres, avec des dispositifs de sécurité considérablement renforcés". Le président de la République est accompagné de plusieurs ministres, dont "beaucoup étaient venus, anticipant la victoire. Ça devait être une consécration et ç'a été une consternation." Il dédie la rencontre à Manuel Dias, Franco-Portugais tué devant le SdF le 13 novembre 2015.

"Chien affamés"

L'échauffement de vingt-cinq minutes touche à sa fin, les titulaires et les remplaçants français se regroupent. Les patrons du groupe parlent, Mangala écoute : "Pat' *(Évra)* a toujours les mots, les gestes qu'il faut, pour rassembler. Il est très important. Hugo *(Lloris)* aussi est très présent." Une fois les points essentiels rappelés par Deschamps, les mêmes reviennent à la charge dans le vestiaire pour libérer les énergies. Le capitaine réclame "des chiens affamés. Y a rien pour eux, c'est pour nous !" Le latéral gauche enchaîne : "Les gars, on dit qu'on est une famille, celui qui lâche, il laisse tomber un frère." Évra est un leader respecté et écouté. "Comme d'habitude, il fait un très bon discours, estime Rami. Il est très fort pour ça."

Paul Pogba, déjà en boucle à l'hôtel avec Antoine Griezmann, sur le mode "on n'a pas le droit de lâcher maintenant, pas le droit de perdre", donne de l'écho aux messages de ses aînés – "vous êtes tous mes frères aujourd'hui, je vais me battre pour chacun d'entre vous, on va gagner ce putain de match" – jusque dans le tunnel : "On ne part pas d'ici sans la victoire, c'est mort !" Plusieurs mètres devant, CR7 s'amuse avec la caméra, hausse les sourcils et lâche un sourire en coin. Derrière lui, sa Seleçao est unie. Peut-être pense-t-elle à son menu Maxi Big Bucket suggéré par cette une du journal *O Jogo* affichant onze photos de coqs associés aux noms des joueurs français et ce qu'il faut en faire : "Des crêtes à couper..." Le vacarme de David Guetta et Zara Larsson enfin terminé, les choses sérieuses peuvent commencer.

Rami reste tracassé : "Quand on entre sur le terrain, je me dis waouh ! J'ai confiance en ma team, mais je me dis que c'est trop facile pour être vrai."

Un taquet, "un peu de pot" et du cirage

Rapidement, Cristiano Ronaldo prend un taquet de Dimitri Payet et doit laisser ses partenaires, la mort dans l'âme, sur une civière et en pleurs. Sur le banc français, on ne sait pas trop quoi en penser. Comme soulagé de ne plus voir la star lusitanienne représenter le principal danger, Bédouet entend : "Détrompe-toi, ce n'est pas une bonne chose, c'est même un problème." Un cadre de l'équipe confie : "Leur meilleur joueur sort, ils n'ont plus rien à perdre. Quand tu joues contre un mec comme ça, t'es focus sur lui, et, quand il sort, tu perds un peu de ta concentration, de ta motivation. C'est bizarre, mais c'est comme ça..." Plus haut, Le Graët y voit quand même "un peu de pot". Hollande, pas vraiment : "J'ai vu dans cette blessure une opportunité pour les Portugais de se remotiver. Elle leur a sûrement donné l'idée que l'adversité devait les stimuler davantage. Et Ronaldo, qui est un vrai compétiteur, les encourageait depuis le banc de touche, les portait, les conseillait. Cette blessure a joué un rôle très important. Il était un douzième homme. Ils étaient douze sur le terrain."

Le match est moche, ennuyeux. La mi-temps approche et, en tribunes, Luis Figo, le Ballon d'Or 2000, baille, à moitié dans le cirage. Comme une majorité de joueurs tricolores, qu'Évra veut réveiller au repos. "Est-ce qu'on est conscients d'être à quarante-cinq minutes d'écrire l'histoire ? On est plats !" Personne ne moufte. "Je ne vois pas des morts de faim. On la fait tourner, on se fait plaisir. Non, ce n'est pas nous, ça ! Nous, c'est le bleu de chauffe !" Lloris insiste : "Les mecs, c'est dans la tête, y a pas de fatigue, on n'a pas le droit, pas le droit !" Ça s'anime un peu en seconde période, ça se tend aussi. Rami "stresse tout le monde. Remplaçant, tu n'as aucun pouvoir. Tu peux même pas aider, tu ne fais que subir. Je parle, je crie, j'analyse. J'arrête pas de me dire que si j'entre, je pars au premier poteau et je vais marquer". Jallet a besoin de •••

Malgré la sortie sur civière de CR7 (ci-dessus), les Portugais battent la France avec un but d'Éder (à droite), à la 109e. La déception envahit le camp français, ici avec Adil Rami et Blaise Matuidi (en bas), pendant que la Seleçao fête son premier sacre européen.

••• déconner avec Benoît Costil, son voisin de banc. "Ça permet de décompresser. Parce que, moi, dès que le ballon passe les 35 mètres, je suis complètement fou. Plus le temps avance et plus je me dis : « C'est chaud. » Putain, ils ont gagné un seul match *(dans le temps réglementaire)*..."

"Quand j'ai vu Éder entrer en jeu, je me suis dit que c'était mon steak, celui-là" Adil Rami

Des Bleus en pleurs et "Grizou" dos au podium

Après avoir lancé Kingsley Coman, Deschamps décide d'abattre la carte Gignac. Rami regarde son ami : "Le mec aime trop faire le con, mais, sur un terrain, il ne blague pas. Quand il entre, il se dit : « Je m'en bats les couilles, je fonce dans le tas et je vais marquer. » Stéphan lui parle : « Aies confiance en toi, fais bien ce que tu sais faire. » Mais est-ce qu'il entend tout ? Quelque part, il veut être le sauveur." Le héros de la nation. Et, à quelques centimètres près, il l'est. Dans le temps additionnel, sa frappe du droit tape le poteau de Rui Patricio. La délivrance que croyait tenir le camp français a fait demi-tour sur une voie qu'on pensait à sens unique. Jallet est "dingue, dépité. Je me dis qu'on ne va pas y arriver, que les dieux du foot ne sont pas avec nous. Mais on évacue vite la déception pour entamer la prolongation."

Sur le banc, on espère "un coup de cul, qu'il y en ait un qui fasse un petit truc"... Éder s'en charge pour les siens. Rami ressasse : "Quand je l'ai vu entrer en jeu, je me suis dit que c'était mon steak celui-là, ma viande. J'ai envie de le manger, je vais en faire mon casse-croûte, et en fait il nous a tués... Quand il marque, j'y crois pas. Je me dis que c'est pas possible, que l'arbitre va signaler faute, hors-jeu. Après son but, je me dis : « Est-ce que je vais voir le coach pour qu'il me fasse entrer ? » Mais ça ne sert à rien un défenseur alors qu'on est en train de perdre..." Alors qu'ils ont perdu. C'est terminé. Les Bleus sont sonnés, Blaise Matuidi et Moussa Sissoko en larmes, Jallet effondré. "Je n'arrive pas à m'arrêter de pleurer. Je suis vidé, je n'ai plus rien, je vais dans un coin car je n'ai pas envie que ma famille me voie comme ça." Rami est paumé, Évra en a gros sur le cœur mais lui glisse un mot pour l'après : "Ça va vous faire grandir. Il faut l'accepter." Mangala serre la mâchoire. "Tu vois l'autre équipe en train de fêter. Tu ne passes

Franck Seguin/L'Équipe - Alain Mounic/L'Équipe - Pierre Lahalle/L'Équipe - Alexis Réau/L'Équipe

pas loin... La remise des médailles, tu le fais parce que c'est le protocole. Il faut être fair-play, mais c'est vraiment dur." La déception s'enveloppe d'une frustration rageante. On entend des "Qu'est-ce qu'ils nous gonflent avec leur médaille, là, merde... C'est pour le gagnant, pas pour le perdant". Assis sur une glacière, Antoine Griezmann tourne le dos au podium. L'attaquant qui a perdu la finale de la Ligue des champions fin mai avec l'Atletico Madrid contre le voisin du Real est dégoûté : "Putain, je vais pas en gagner une..."

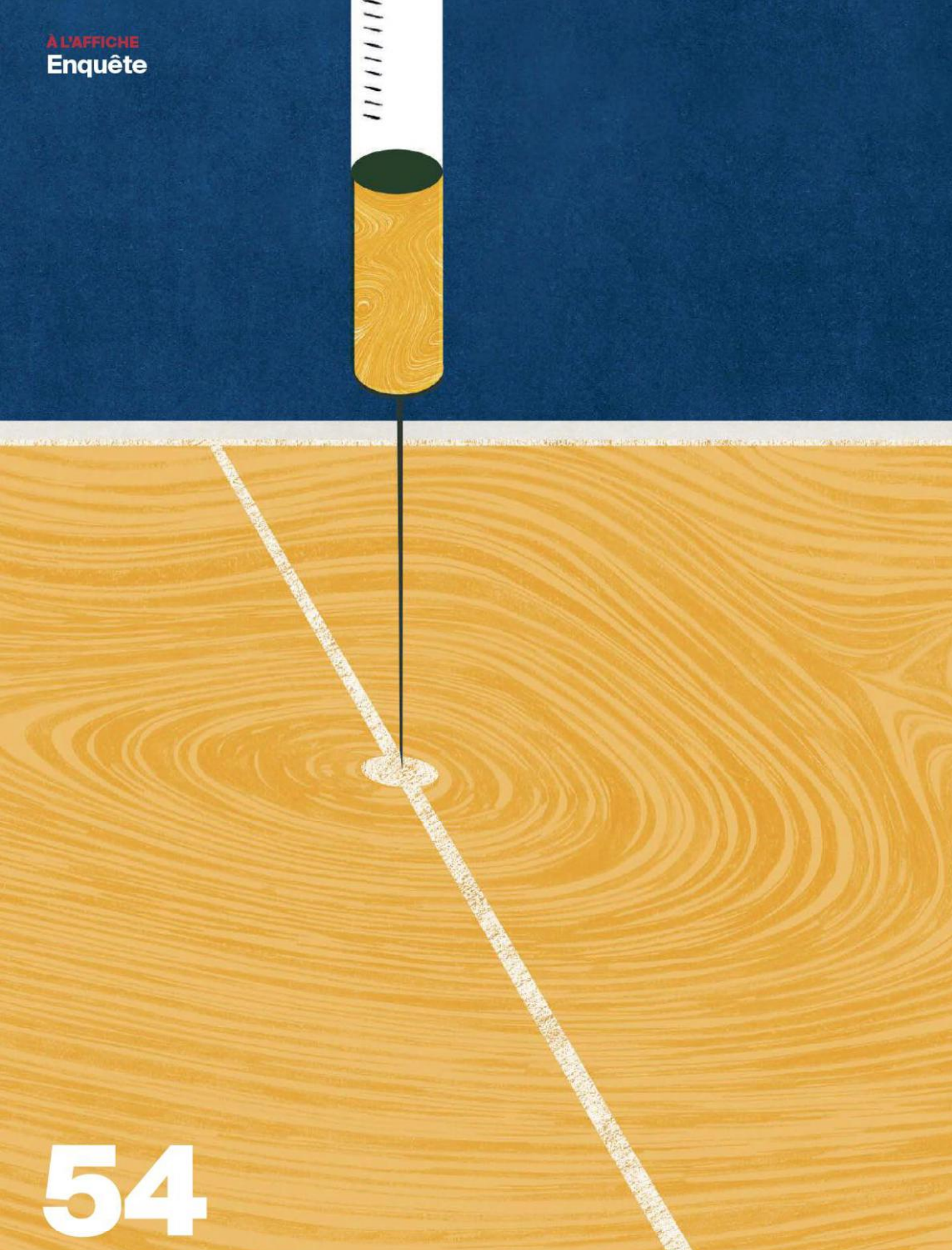
Un mélange bière-stilnox pour oublier

Les Portugais soulèvent leur trophée, les Français applaudissent, saluent une dernière fois leur public et s'en vont. Au vestiaire, le discours de Didier Deschamps tente de relever les vaincus. Le Graët est présent. Mais la douleur du moment rend les messages inaudibles. Les marques d'attention et les gestes d'affection n'apportent pas plus de réconfort. Rami, qui se plongera "dans un mélange bière-stilnox" quelques heures plus tard pour "aérer *(son)* cerveau" : "Les gars ont la serviette sur la tête. Je prends la douche, je tape sur l'épaule, mais je sais à quel point on s'en fout. Chacun doit vivre ce moment comme il le souhaite." Dans les couloirs, des membres de la délégation lusitanienne tentent de consoler leurs homologues désabusés. "Ils nous disaient : « Ça nous est arrivé en 2004 avec la Grèce. » Ouais, OK, ça nous fait une belle jambe."

Cristiano Ronaldo, en lévitation, s'enfile une coupe de champagne qui le fait planer encore un peu plus. "C'est le moment le plus fort de *(sa)* vie." Il pleure, remercie, verse de nouvelles larmes, il parle, se répète, enlace, saute de joie, lâche à nouveau tout ce qu'il ne peut contenir. Avant de trouver un peu de consolation dans les retrouvailles avec leurs proches qui les attendent à l'hôtel *Molitor* pour une soirée qui tombe forcément à plat, les battus n'ont pas envie de débattre. Il n'a pas manqué grand-chose mais il manque quelque chose et c'est comme s'il manquait tout. Sans insister sur la prochaine Coupe du monde, Deschamps évoque les "autres batailles à livrer. Un objectif s'achève, mais un autre arrive". Hollande étire le trait d'union. "Il y a des défaites qui préparent des victoires." Des revers brutaux qui sont des tremplins aux plus grands triomphes. Celui-là en était un. ● O. B. et T. S.

LENDEMAIN DE "(DÉ)FÊTE"

Au lever, les mines sont fatiguées, les têtes font encore mal. Mais les Bleus tiennent à honorer l'invitation lancée par le président de la République François Hollande. Des mini-vans les déposent à l'Élysée, au 55 rue du Faubourg-Saint-Honoré. Les familles sont là, passent par les jardins. La délégation tricolore pénètre, elle, par la cour d'honneur dans leur costume bleu. Le chef de l'État attend sur le perron. Une poignée de main à chacun, une bise à Laurent Koscielny, qu'il connaît bien, une pose sur les marches pour la photo et les mots du président donnent le coup d'envoi de la journée. "Vous avez perdu la finale mais gagné les cœurs. Tenez compte du plaisir et du bonheur que vous avez donnés à tous les Français. Personne ne vous en veut, vous avez tout donné. Merci pour tout." Les paroles touchent les âmes, l'assemblée applaudit. Puis part se restaurer. Le buffet est servi à l'extérieur. Ça bouge, ça discute, ça rit, ça se détend. Des enfants gambadent dans les jardins. "C'est limite la kermesse", s'amuse Guy Stéphan. Chacun y va de sa photo avec le président et son Premier ministre, Manuel Valls. La visite improvisée du bureau présidentiel fait son effet. "C'était vraiment cool", sourit Adil Rami. Les joueurs sont "comme des gosses", assure un témoin. "On a beaucoup échangé, explique François Hollande. Avec Antoine Griezmann, qui était peiné. Avec Samuel Umtiti. Avec Paul Pogba, dont la tristesse me touchait. J'ai tout fait pour les réconforter." L'aventure touche à sa fin. Les adieux se font à l'hôtel *Méridien*, où sont entreposés les bagages. "Les gorges sont nouées, les yeux humides, souffle un cadre de la FFF. C'est une famille qui se sépare, c'est émouvant. C'est peut-être de la sensiblerie pour certains, mais c'est une réalité." Confirmée par Christophe Jallet. "Je m'écroule encore. Il faut quitter les potes et je chiale comme une petite fille. Je ne contrôle pas, il faut que ça sorte." Le temps est assassin, les rendez-vous ratés ne reviennent pas, c'est comme ça. ● O. B. et T. S.



Parfois décriée et souvent fantasmée, la piquouse miracle est escortée dans le milieu d'histoires, d'appréhensions et d'approximations qui en font un recours pas forcément providentiel.

Par
Johan Tabau

Illustrations
Laura Acquaviva

INFILTRATIONS : SOLUTION OU PIÈGE À C... ?

Sous l'effet de l'infiltration, parfois, les joueurs apparaissent comme des pantins qui ne sont plus maîtres de leur corps.

"La douleur était insupportable, à tel point que j'ai demandé au médecin de m'amputer les jambes. Je voyais Oscar Pistorius et je me disais que c'était la solution." Il y a sept ans, Gabriel Batistuta a été l'un des premiers à raconter, sur la chaîne argentine TyC Sports, ses déboires de multi-infiltré. Les excès d'alcool et/ou de drogue des Diego Maradona, Paul Gascoigne, George Best, Tony Adams et autres Gunnar Andersson étaient connus de tous. A contrario, les joueurs biberonnés à la piqûre d'infiltration n'ont pas beaucoup pris la parole et les conséquences dramatiques d'un usage abusif sont très peu connues, voire tues. Le sujet, qui véhicule fantasmes et médisances, reste tabou, comme l'atteste le nombre de portes qui se sont fermées au cours de nos prises d'informations. Et pourtant... Tout le monde a entendu parler un jour ou l'autre de l'infiltration, autorisée par la FIFA. Ces dernières années, Marco Verratti, Gerard Piqué ou Zlatan Ibrahimovic ont joué sous antidouleur le temps d'un grand match. Un artifice censé prolonger momentanément et opportunément la "durée de vie sportive" d'un acteur affaibli. Mais escorté de tellement de mystères... Et de méconnaissances, sans doute. "Contrairement aux années 2000, ce n'est plus la solution privilégiée désormais. On pique vraiment quand on n'a plus le choix", lance un docteur de Ligue 1... qui a voulu garder l'anonymat. Bienvenue chez les infiltrés.

Varane : "Une pression des résultats importante"

Une infiltration – dont les possibles contenus anti-inflammatoires sont exposés page 44 par le docteur Franck Le Gall, médecin de l'équipe de France – n'est (plus) jamais anodine et ne se décide jamais seul. C'est un triumvirat qui intervient et la concertation est souvent longue, mûrement réfléchie. Contrairement aux années 1990-2000 très friandes en infiltrations et beaucoup moins en explications, désormais, le procédé est plus dosé et soupesé. "Tout d'abord, il faut savoir qu'il n'y a aucune « obligation » d'avoir recours à des infiltrations. C'est un choix que l'on fait, tranche Raphaël Varane, infiltré notamment pour le désormais historique France-Ukraine 2013. Je tiens à le préciser parce que, dans notre métier, il y a une pression des résultats importante qui peut donner le sentiment d'être obligé de devoir le faire, mais ce n'est pas le cas." Le champion du monde 2018 décortique les mécanismes idéaux de la prise de décision : "Elle fait suite à un échange entre trois parties. D'abord, le coach fait part de sa volonté, ou non, que le joueur puisse disputer le match. Ensuite, le doc évalue la situation : "Est-ce qu'avec une infiltration le joueur pourra jouer, et si oui quels sont les risques qu'il fasse une rechute ?" Enfin, si la situation est évaluée favorablement par le doc, c'est le joueur qui décide en dernière instance en fonction de ses sensations et de la confiance qu'il a en son corps à ce moment-là."

Philippoteaux : "Tu ne sais plus ce que ton corps ressent"

Cependant, contrairement à Raphaël Varane, bien informé des risques encourus et intégré dans le circuit de la décision finale, certains joueurs par le passé se sont retrouvés pris dans un étau où le choix était quelque peu dirigé et orienté. Avec souvent, des footballeurs pas forcément au courant des conséquences éventuelles liées à l'abus de la pratique.

S'il n'y a jamais eu recours – "je n'en ai pas une très belle image, je n'en suis pas fan. Mais si un jour je dois jouer une finale ou un gros gros match..." –, Romain Philippoteaux garde des réminiscences de jeunesse, dans un football amateur où la question ne se posait pas trop. "Je me souviens d'un gamin à l'époque où mon père entraînait. Il avait 21 ans. Un gars très physique qui avait des problèmes à un genou, se remémore l'ailier du Stade Brestois. Pendant un mois, il a joué sous infiltration. Ça m'avait marqué. Au bout d'un moment, tu masques tellement la douleur que tu ne sais plus ce que ton corps ressent. Et ça n'a pas manqué. Son genou a lâché pour de bon et il ne pouvait même plus prendre un appui correct ni mettre le pied comme il le faisait auparavant. Ça lui a coûté très cher et ça m'a marqué."

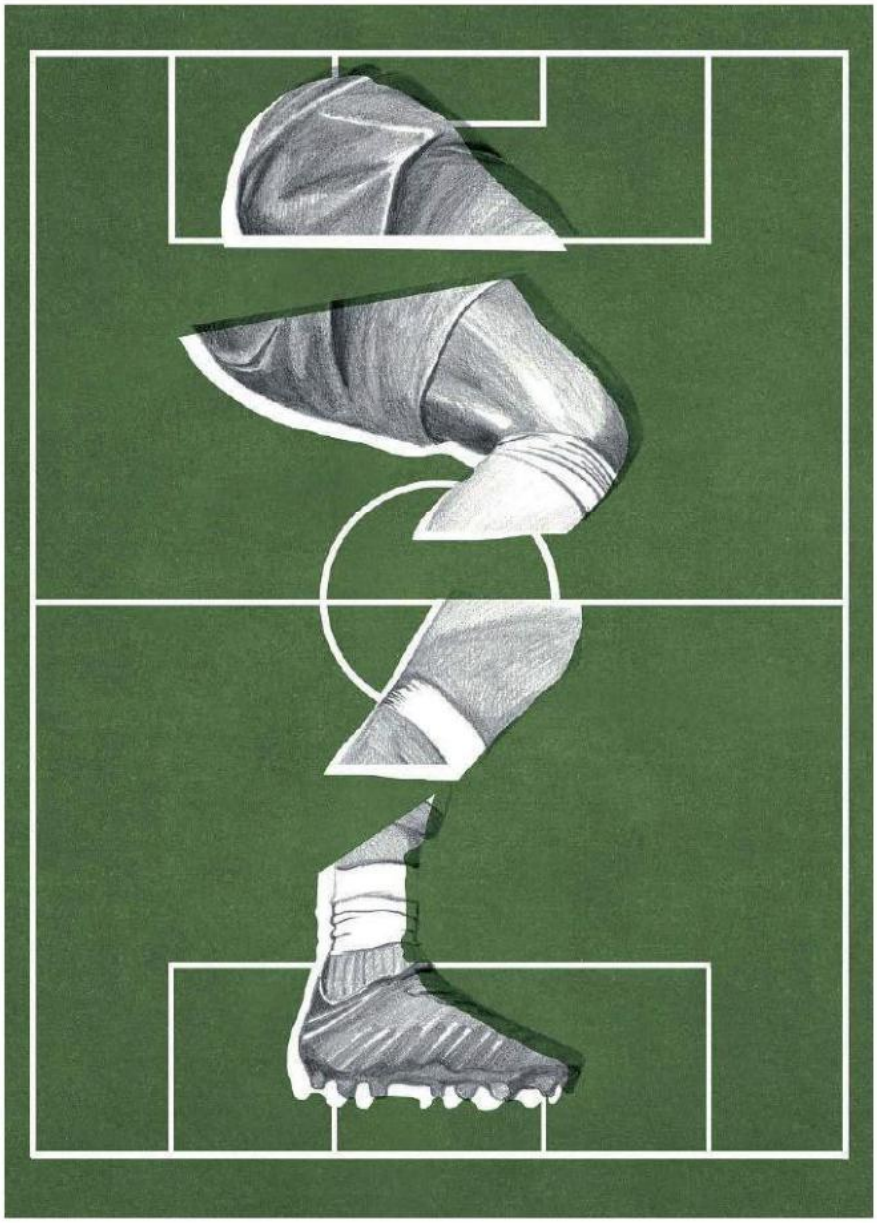
Combien de Batigol ou de joueurs inconnus ont morflé par abus et méconnaissance de la chose ? Combien se sont retrouvés avec une cheville ou un genou flingués à vie ? Difficile à quantifier tant une carrière de footballeur est traumatisante pour les organismes et les corps. Désormais entraîneur des U18 du Racing Club de Strasbourg, Martin Djetou a longtemps bourlingué dans sa carrière. De l'Alsace à Monaco, en passant par Parme et Fulham, l'enfant d'Abidjan a connu beaucoup de vestiaires entre 1992 et 2006. "Malheureusement, oui, j'y ai souvent eu recours, admet-il. Et, honnêtement, si je dis qu'on était briefés sur ça à l'époque, ce serait mentir. Mais il y avait un climat de confiance installé alors, on n'y réfléchissait pas trop..." Dans l'incapacité de quantifier le nombre de séances endurées, Martin Djetou déguste aujourd'hui au niveau de sa rotule. À seulement 46 ans. "J'ai mal au genou, j'ai comme... comme la maladie des vieux, là ! Comme de l'arthrose, sourit-il tout de même. Est-ce que c'est vraiment dû aux infiltrations ? Je ne le saurai jamais je pense. En tout cas, mon genou est usé, je n'ai plus de cartilage... Lorsque je suis assis assez longtemps, il faut que je débloque mon ménisque pour pouvoir me remettre debout. On m'avait proposé une prothèse. J'ai refusé mais je pense que plus tard, je serai amené à en avoir une."

Martin Djetou : "Lorsque je suis assis assez longtemps, il faut que je débloque mon ménisque pour pouvoir me remettre debout"

Drogba : "Comme si ma jambe était déconnectée de mon cerveau"

Au-delà des fantasmes à la piquouse et des justifications médicales à l'infiltration, que ressentent réellement les joueurs physiquement après l'injection ? Souvent difficile à décrire, la sensation est pour tous souvent la même et réside en une véritable absence d'appuis et de repères. Méfiant envers cette pratique – "je •••

Le temps d'une rencontre, la partie anesthésiée ne semble plus faire partie du corps...



••• n'étais pas un partisan de ces interventions et j'ai tenu à savoir ce que l'on m'injectait, en l'occurrence, de la cortisone" – Didier Drogba repasse le film d'une rencontre face à Manchester United où il s'est retrouvé infiltré à cause d'une grosse douleur persistante à l'aine. "Après l'injection, je n'ai jamais eu l'impression d'être Superman, révèle l'attaquant ivoirien. Au contraire, c'était très bizarre... D'accord, je ne sentais quasiment plus la douleur mais je ne sentais plus non plus ma jambe du côté de l'injection. C'est comme si j'avais perdu mes réflexes habituels et mes repères spatio-temporels. J'étais complètement paumé. Comme si mes réflexes de footballeur se trouvaient anesthésiés et comme si ma jambe était déconnectée de mon cerveau. C'était vraiment perturbant comme sensation. Juste après, je me souviens avoir réussi plusieurs contrôles à la Taribo West et avoir accompli un match très moyen..." Des effets secondaires et un bénéfice douteux qui dissuaderont régulièrement l'attaquant de Chelsea de renouveler l'expérience.

Martin Djetou : "Quand tu te mettais debout, tu ne contrôlais plus rien"

Pas le cas de tout le monde. Piqué dans son orgueil après "un papier de *L'Équipe*" l'accusant de ne pas vouloir reprendre le bouillon face à Zinédine Zidane en demi-finales de Ligue des champions retour, Martin Djetou s'est retrouvé infiltré quelques minutes avant un choc face à la Juventus Turin, le 15 avril 1998. "Lors du dernier entraînement, j'avais eu un choc important avec Tony Sylva *(NDLR : le gardien remplaçant de l'ASM à l'époque)*. Double entorse genou et cheville. Mais j'avais pu jouer quand même le lendemain..., lance-t-il éberlué. À 1 heure du matin la veille de la rencontre, on avait fait les dernières tentatives avec des straps, mais avec les cuisses que j'ai, ça ne passait pas, se marre l'ancien Parmesan. J'étais déterminé, même si Jean Tigana *(l'entraîneur de l'AS Monaco)* avait déjà dit à Bruno Irles qu'il jouerait à ma place... Après un accord entre le coach, le prince et M. Jean-Louis Campora, le président, on a tout tenté. Du coup, tu te retrouves tout seul dans une petite salle après l'injection. C'était une heure avant le match. Tu transpires et avant que ça se dissipe, il fallait suer. C'est bizarre, aujourd'hui, je ne saurais plus dire si c'était une sensation de chaud ou de froid. En fait, quand tu te mettais debout, tu ne contrôlais plus rien. Je me souviens des dix premières minutes qui avaient été si difficiles... J'éprouvais une drôle de sensation. Je marchais sur la malléole, je ne sentais pas ma jambe. Le plus compliqué, ç'a été le lendemain. Tu dégustes. Il faut glacer à fond."

Clément Lenglet : "Je préfère éviter de masquer la douleur"

De son côté, Raphaël Varane garde en mémoire un instant particulier. "La sensation n'est pas agréable, car c'est comme si une partie de notre corps ne nous appartenait plus, appuie le Merengue. En revanche, la douleur disparaît presque totalement. Psychologiquement, ce n'est pas une décision anodine car tu fais prendre un risque à ton corps. Il faut donc être prêt

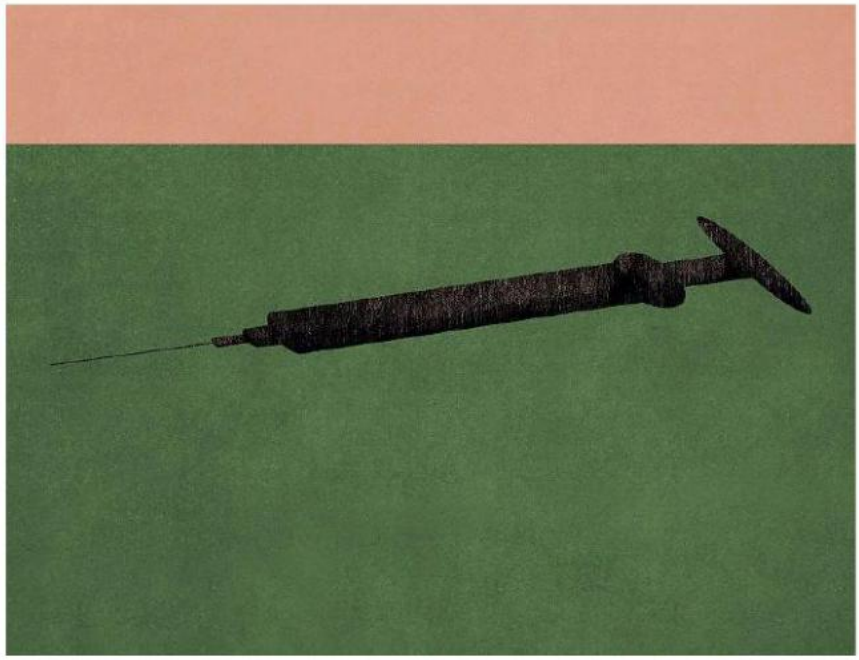
Didier Drogba : "Juste après, je me souviens avoir réussi plusieurs contrôles à la Taribo West"

FRANCK LE GALL* "QUAND ON SORT LES AIGUILLES, CE N'EST PAS DE GAIETÉ DE CŒUR"

"Une infiltration consiste à injecter un produit dans une zone précise de l'organisme, quand il y a un problème intra-articulaire, par exemple. Le produit injecté peut être à base de cortisone, cela peut être aussi de l'acide hyaluronique, ou du PRP *(NDLR : plasma riche en plaquettes)* depuis quelques années. Pour une inflammation de la cheville après entorse, si vous la mettez au repos complet avec tous les soins adaptés et si vous la traitez avec une infiltration de cortisone, vous obtiendrez sans doute la même chose. Sauf que la première option pourra demander quatre à six semaines alors que la seconde se fera en une seule. L'infiltration est un moyen d'aller plus vite. Quand elle est utilisée à bon escient, elle est efficace et inoffensive. Mais en abuser peut aggraver des problèmes car on ne va pas toujours dans le sens de la cicatrisation et on coupe le signal douloureux. C'est le danger. Il faut respecter la douleur. Quand on sort les aiguilles, ce n'est pas de gaieté de cœur. Si on peut s'en passer, ça me va très bien. Je préfère traiter un problème avec les kinés, la physio, des massages, des exercices avec appareil, plutôt que de pratiquer une infiltration. Personne, ni l'entraîneur ni le joueur ne la réclame, ou très rarement. C'est nous qui la proposons avec toutes les précautions qui vont avec. Face à une pathologie, on va faire ce qu'il faut pour que le joueur reprenne le plus vite possible. Je pense qu'il y a moins d'infiltrations qu'il n'y en avait. Aujourd'hui, on a un éventail de traitements plus large et on ne fait, par exemple, que très peu d'infiltrations de cortisone pour les pathologies tendineuses. Elles sont remplacées par des injections de PRP avec des résultats qui semblent positifs mais qui sont encore à valider." ⬢ T. S.

* Médecin de l'équipe de France.

Alain Mounic/L'Équipe



à assumer les conséquences si ça se passe mal et passer en mode guerrier. Forcément on y pense pendant le match et en plus de ça il faut se concentrer pour être performant. Tout le monde ne peut pas le faire."

Entre les nouvelles technologies et d'autres médications davantage en vogue désormais, la pratique de l'infiltration tend à disparaître depuis le début des années 2010. À une époque où le bien-être et le naturel sont prônés par les médecins, elle peut parfois même paraître anachronique. Pour autant, Raphaël Varane, fort de son expérience, enjoint les nouvelles générations à s'informer au maximum avant de passer à l'acte, quel qu'il soit: "Il y a une vraie approche à avoir sur ce sujet avec les plus jeunes. Il faut qu'ils sachent que la décision finale leur revient et qu'ils ont le dernier mot, martèle-t-il. Il est également important de bien leur expliquer les risques qu'implique un recours à une infiltration afin qu'ils aient toutes les cartes en main quand ils devront prendre cette décision."

Nombreux sont ceux qui n'ont jamais vu la piqûre de l'infiltration s'approcher. Et pour les joueurs actuels, ce n'est vraiment pas plus mal. "Je n'ai jamais utilisé les infiltrations, et j'espère que ça va durer encore quelque temps, confie Clément Lenglet. Pour l'instant je n'ai pas eu de blessures qui pouvaient être soignées par ça justement, mes problèmes ont plus été des torsions, des pépins musculaires donc je n'ai eu aucune nécessité d'utiliser l'infiltration. Je suis plutôt quelqu'un qui préfère éviter au maximum de masquer la douleur. Le corps en général nous donne des alertes et il faut savoir l'écouter."

Faty : "C'est soit une piqûre dans les fesses, soit une pilule »

Comme beaucoup aujourd'hui, le défenseur international du FC Barcelone ne s'est jamais retrouvé dans l'obligation d'avoir recours à l'infiltration. Les acteurs du football ne jurent désormais plus que par la mésothérapie ("Je ne fais plus que ça désormais", souligne Rémy Cabella, par exemple). Technique de soulagement de la douleur, la "méso" permet d'injecter des médicaments à petites doses sur une zone très précise. Sur un long terme salutaire pour le corps, contrairement à l'infiltration qui ne peut pas tenir sur la durée. La palme désormais aux anti-inflammatoires qui surpassent de loin toutes les autres techniques. « Les "anti-infs", ça y va maintenant, corrobore Ricardo Faty, ancien défenseur de l'AS Roma et désormais sous contrat avec à la Reggina, en Serie B. C'est soit une petite piqûre dans les fesses, soit une pilule. Il faut pourtant vraiment faire gaffe à ça. Sur le long terme, tu peux te retrouver avec des problèmes à l'estomac, ça te bousille l'intérieur. J'ai un ami sénégalais qui prend ça comme un réflexe. C'est devenu quelque chose d'automatisé. C'est peut-être le mal de nos jours. » ⬢ J. T., avec P. F. et T. S.

PASSIONS CAPITALES

La mégapole argentine respire le foot, à chaque coin de rue, dans chaque quartier. Le prétexte à une balade entre bandes rivales, personnages mythiques et cultes historiques.

Par Fabien Palem, à Buenos Aires

Photos Gary Collins/L'Équipe

ATLAS

Buenos Aires, Argentine
Population 15,1 millions d'habitants
Temp. moyenne hiver 12 °C
Temp. moyenne été 23 °C
Soleil 2 482 heures par an
Précipitations 1 112 mm par an

Buenos Aires serait donc la ville sertie du plus grand nombre de stades au monde. 36 enceintes de 10 000 spectateurs au moins se répartissent entre la capitale argentine et sa banlieue. Forcément, pour un dingue de ballon rond, ça en impose. Et invite à aller se perdre un peu partout pour sentir le "pouls football" de la cité, même en ces temps contrastés et lyophilisés de pandémie.

Les barras de Boca

Nous embarquons d'abord pour le sud de Buenos Aires, à la croisée de trois quartiers: San Telmo, ses rues pavées, ses fréquentations bohèmes et les voisins populaires de Barracas et de La Boca. À l'ombre des immeubles de la rue Irala, qui relie le parc Lezama à la Bombonera, l'antre de Boca Juniors, s'agglutinent des centaines de supporters déjà chauds. Au milieu de cette foule, bien peu "touristophile", je la joue profil bas. Le masque chirurgical atténuera nos accents suspects. Les danseurs de tango de la très visitée place Dorrego et les auberges de jeunesse de San Telmo ne sont pourtant pas si loin. À une dizaine de cuadras (blocs d'immeuble) seulement. La même distance qu'entre Irala et l'incontournable Caminito, ce musée à ciel ouvert, cette vitrine de La Boca, qui décline le passé portuaire et le présent populaire. Au milieu des supporters, l'ambiance est tout, sauf gringo. L'échauffement de masse qui a lieu a un nom: la previa. Basée sur un apéro carabiné et les

vocalisations des supporters, cette manifestation est lancée bien avant le match. Au moins deux heures avant, s'il s'agit d'un Superclásico contre l'ennemi honni, River, comme ce dimanche-là. Rite inévitable du hincha (supporter), la previa est cet exercice auquel le fan se plie un jour ou l'autre.

Côté vestimentaire, j'ai évité les couleurs de River (blanc et rouge) pour leur préférer du foncé. Mon photographe anglais, Gary, lui, a opté pour un tee-shirt retraçant le but du siècle avec lequel Maradona crucifia les Three Lions en 1986. Well done ! Mais, très vite, nos espoirs d'immersion s'envolent lorsqu'il s'agit d'afficher ses signes d'appartenance – tatouages et épaisses cicatrices pour la plupart. De toute façon, il n'était pas question de se mettre torse nu. Le chef d'orchestre de cet opéra populaire s'appelle Hernán. Ce quadra nous "accueille" chaleureusement au milieu de la foule concentrée au rez-de-chaussée de sa maison reconvertie en débit de boissons. Sur sa terrasse se retrouvent les caméras, venues retransmettre la passion des fans. Depuis un coin VIP de fortune, quelques familles tentent de suivre l'évolution du score. Les enfants répètent les gestes, qu'ils reproduiront toute leur vie dans les gradins : le fouet de la main droite, levée bien haut et qui bascule d'avant en arrière, au rythme des tambours. "Allez, allez, allez Boooooooo..." Les décibels seront les meilleurs alliés d'un accent trop pointu... Tant que vous n'oubliez pas de sauter à "cam- •••

PRATIQUE

Décalage horaire – 4 heures l'hiver, – 5 heures l'été
Buenos Aires-Paris 1043 km
Vol Paris-Buenos Aires 13 heures et 45 minutes
Prix du billet d'avion 800 euros l'aller-retour
Une nuit d'hôtel 60 euros
Trajet aéroport - centre-ville 25 à 35 euros en taxi, 13,50 euros en car
Ticket de transports en commun 0,30 euro

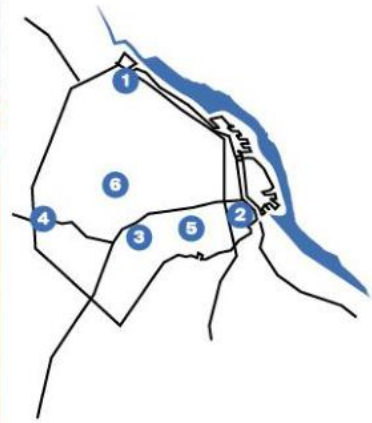
Privés de stade, c'est dans la rue, lors des previas, que les supporters de Boca expriment leur amour et affichent leurs couleurs et leurs tatouages. D'autres, comme le pittoresque Mario Riesco, vivent au milieu de leurs objets fétiches et se plaisent à raconter leurs souvenirs aux touristes.

••• peón": "Boca mon bon ami / Cette saison, nous serons de nouveau à tes côtés / Nous te soutiendrons de tout cœur / Voici tes supporters qui veulent te voir champion!" Un peu partout, des banderoles affichant le numéro 12 évoquent les tatouages qui nous entourent. La Doce (la Douze) est l'une des barras bravas (groupe de supporters radicaux) les plus connues du pays. Tous les clubs ou presque ont leurs barras qui, en plus de l'ambiance et des bagarres contre les rivaux, se chargent de la revente des entrées au stade, d'exercer la pression sur la direction des clubs...

Avec la pandémie, cet attroupement est censé compenser l'interdiction de stade. Tout ce beau monde doit se contenter d'un bain de foule et d'un écran 24 pouces. Depuis le toit de la camionnette garée en face, j'essaie de distinguer les joueurs. Peine perdue! Au pied du véhicule, retour dans l'arène. Je recueille le témoignage de Diego, dont le dos ressemble à une vitrine du palmarès xeneize: "Venir ici, c'est un peu vivre une ambiance d'avant match. Mais ne pas accéder au stade, c'est la pire chose qui me soit arrivée!" Autour de la Bombonera, des supporters zonent en quête du car de leurs idoles. Toute la journée, des barrages policiers empêchent les regroupements. De l'autre côté des barreaux, l'antre de Boca paraît emprisonné. Les supporters prennent un selfie et se laissent aller à leurs souvenirs de stade. Sans savoir quand se terminera ce cauchemar.

Les fanions de Mario

Chez Mario Riesco, les rêves de stade sont plus lointains. Ce fidèle supporter de River, que je retrouve dans son bar, *El Banderín*, bien loin de la rue Irala, n'a pas attendu la pandémie pour tourner la page des bains de foule. "Les stades ont beaucoup changé. Ce n'est plus ce que c'était durant ma jeunesse. La sécurité, les contrôles... Moi, je n'ai quasiment jamais payé un billet", fanfaronne Mario, 85 ans. Notre rendez-vous a lieu à l'heure du vermouth, entre un après-midi de Ligue des champions et une soirée de Championnat national. Autour de nous, le décor me renvoie cent ans en arrière ou presque... En 1929, année de l'ouverture, par le père de Mario. Très avenant, notre bonhomme n'a pas perdu le goût des Superclásicos. Socio de River depuis ses 11 ans, Mario revendique une carte spéciale d'abonné, qui reconnaîtra ses "doubles noces d'or", plus d'un demi-siècle d'amour millonario. En attendant, posté au bord de sa fenêtre, l'historique tavernier s'égare dans le flux de passantes et passants qui empruntent le croisement des rues Guardia Vieja et Billinghurst. Et ne se fait pas prier pour ouvrir la boîte à souvenirs. Les siens tournent autour de ce troquet qui l'a vu naître. *El Banderín* s'appelait *El Asturiano (L'Asturien)*, en référence aux origines espagnoles du paternel. Dès son plus jeune âge, Mario a été poussé dans la marmite des Rouge et Blanc par son frère aîné, Alberto, alors joueur prometteur.



STADES

1. Stade Monumental
Figueroa Alcorta 7 597
Club résident River Plate
Première inauguration 1938
Capacité 65 645 places

2. La Bombonera
Brandsen 805
Club résident Boca Juniors
Première inauguration 1940
Capacité 49 000 places

3. Stade Pedro Bidegain
Avenue General Francisco Fernández de la Cruz
Club résident San Lorenzo
Première inauguration 1993
Capacité 47 964 places

4. Stade José Amalfitani
Juan B. Justo 8 900
Club résident Vélez Sarsfield
Première inauguration 1951
Capacité 49 954 places

5. Stade Tomás Adolfo Ducò
Amancio Alcorta 2 570
Club résident Huracán
Première inauguration 1946
Capacité 48 000 places

6. Stade Diego Armando Maradona
Gavilán 2 151
Club résident
Argentinos Juniors
Première inauguration 1940
Capacité 24 000 places

"Sans l'opposition de nos parents, des typiques migrants européens qui souhaitaient que leurs enfants fassent des études, Alberto aurait pu devenir pro", assure Mario, pas plus porté sur les cahiers d'école que son frère. L'histoire de cet enfant est celle d'un quartier alors rythmé par l'un des poumons commerciaux de la ville : le marché de gros ou mercado de Abasto. "Les camions de fruits et légumes, sans toit, embarquaient les supporters vers le stade", résume cette mémoire vivante. Aujourd'hui, son bar est devenu un incontournable des fans de foot car, à Buenos Aires, Mario possède l'une des plus importantes collections de fanions, banderín en espagnol. "Il y en a plus de 600. Mais quelle importance ?", philosophe l'octogénaire, qui s'enorgueillit plutôt de l'origine de ces fanions apportés par des clients des quatre coins du monde. "Tu supportes quel club, en France ? Tu me rapporteras un fanion ?", me lance-t-il.

Cette collection a forgé la réputation de cet établissement qui a eu le privilège d'accueillir, durant les années 1990 et 2000, des émissions de radio et de télévision dédiées au foot. Les visites de Daniel Passarella, protégé de River et de Mario, ont également contribué à la renommée du lieu. De quoi expliquer la fierté de notre homme lorsqu'il nous désigne la photo prise avec son idole. Cette conversation à tiroirs nous mène à Carlos Gardel, dont la mère aurait été cliente des parents de Mario. Un épisode qui aurait conduit le roi du tango a dédier une chanson au père, *El Pelado de la esquina (le Chauve de l'angle de la rue)*, sans toutefois l'enregistrer. Et, ici, un tango non enregistré ne vaut pas plus qu'une promesse de Gascon, mais le *Banderín* a de quoi nourrir ces liens entre tango et foot. Sa pièce maîtresse : un cadre où figurent les portraits des joueurs de River de 1936, offert à Anibal Troilo, bandonéiste de renom, et tombé dans les mains de Mario par le biais du filleul de ce tanguero de génie.

La Casa de D10S

Il ne m'aura pas fallu longtemps pour croiser la route d'un autre génie. Alors que j'emboîtais le pas du tanguero Gardel, dans son quartier de l'Abasto, Maradona vient à moi dans le coin le plus "maradonien" de Buenos Aires : la Paternal. Hors des sentiers battus, ce quartier abrite la Casa de D10S, la maison où Diego Maradona a résidé lors de ses deux premières saisons professionnelles de 1977 à 1979, une demeure transformée depuis en musée. Sous ce toit, les premiers chapitres de la légende ont été écrits, aux côtés de la maman, Doña Tota, du papa Don Diego et de la première femme du joueur, Claudia Villafañe, la mère de Dalma et de Gianinna. Au 2 257 de la rue Lascano, deux voitures d'un autre temps attirent mon regard. La Fiat berline 125 rouge pétard et le coupé Ford Taunus de 1978 passeraient presque •••

PORTEFEUILLE

Bière 50 cl 1,44 euro
Empanada 150 gr 1,65 euro
Choripan 1,85 euro
Entrée du musée de la Bombonera 7,40 euros

••• inaperçus, tant la Paternal semble figée dans le temps. "Il s'agit de répliques, mais ce sont les modèles conduits par Maradona", confirme Alberto Pérez, qui m'ouvre la porte vers l'intimité de la légende. Une fois dans la maison, nous marchons sur des œufs. Impossible d'ouvrir les volets du salon, ni de s'asseoir sur les fauteuils en cuir. Pérez, secrétaire général d'Argentinos en 1977, surjoue le rôle de conservateur. Comme si notre visite pouvait ébranler la pierre de son Machu Picchu. Le temple de Pérez abrite une pièce qui en fait sa fierté : la reproduction du premier contrat pro de Diego paraphé cette même année 1977, un document exposé au milieu du salon.

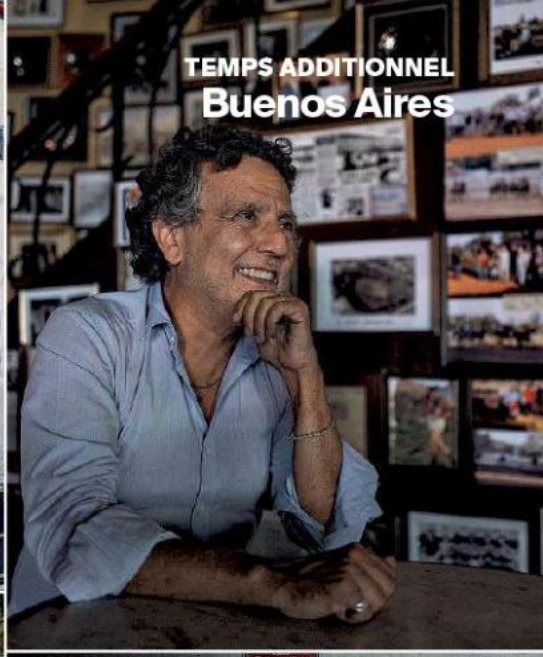
Cette propriété avait été offerte par Argentinos au Pibe de Oro. "Ici, c'est le jeune Maradona, le gamin de quartier, le Maradona familial qu'on découvre", résume Pérez. Proche riverain, cet avocat et prof à la fac de droit de Buenos Aires a racheté l'édifice en 2008, "pour le bien du quartier, car Maradona fait rayonner la Paternal dans le monde", même si c'est aussi devenu le gagne-pain de son fils César. L'engouement d'Alberto Pérez pour les objets ayant trait à la vie de Maradona frise l'obsession. Des coupures de presse et des magazines, plus de 5 000, l'avocat en a jusqu'au plafond. Certaines pièces sont encadrées soigneusement, comme l'exemplaire du journal *La Nueva Era,* qui contient "la toute première interview" du Pibe, réalisée durant la tournée d'été 1977,

ON CHANTE QUOI?
Top 3 des refrains en vogue dans les stades

1. *River, decime qué se siente*
"River, dis-moi ce que ça fait / D'avoir joué en National (la D2) / Je te jure que les années peuvent passer / Mais jamais nous n'oublierons... Que tu as été relégué à la B, que tu as brûlé le Monumental / Cette tache ne s'effacera jamais."
Ces paroles sont chantées au rythme de *Bad Moon Rising,* du groupe états-unien Creedence Clearwater Revival. Cette version est celle des hinchas de Boca et est dédiée à leurs rivaux de River depuis leur descente en D2 en juin 2011.

2. *Pasos al costado*
"Allez, allez Millonario / Nous allons, gagner / Ces supporters qui te suivent partout / Ces supporters qui, jamais, ne vont t'abandonner".
Ce tube du groupe argentin Turf, sorti en 2004, connaît un succès dans les travées, notamment au Monumental, car le chanteur de Turf, Joaquín Levinton, est fan de River. La chanson est reprise en Argentine, en Amsud et au Japon !

3. *Cuervo, mi buen amigo*
"Corbeau *(surnom de San Lorenzo)* mon bon ami / Cette saison je serai de nouveau à tes côtés / Je te soutiendrai de tout cœur / Voici tes supporters qui veulent te voir champion / Peu importe ce que diront / Ceux de Boca et de Huracán / Je te suis partout / Je t'aime toujours plus."
L'origine du refrain est peu connue. Cette mélodie est inspirée de la chanson *Boby, mi buen amigo,* une campagne de la police de la province de Buenos Aires, datant de 1981, qui somme les estivants de ne pas voyager avec leurs chiens (Boby). Les fans de San Lorenzo en revendiquent la première interprétation, durant la saison 1982 passée en D2.



à Tandil, dans la province de Buenos Aires. D'autres trésors sont à exhumer au sommet des montagnes de magazines. À l'issue d'une périlleuse escalade, j'accède aux piles d'un livre précieux pour notre hôte, le récit autobiographique de son ami Francisco Cornejo, disparu en 2008. Entraîneur en charge des jeunes, Cornejo a recruté Maradona, sur les conseils de Goyo Carrizo, un autre pibe de Villa Fiorito. Cet acte fondateur est mis en scène à deux pas de là, à l'angle des rues Gavilán et Jonte. Depuis 1980 et le départ des Maradona, trois familles ont vécu dans la maison sans (quasiment) toucher aux murs. Les poupées grandeur nature des parents posées dans la cuisine nous observent lors de notre procession vers le sanctuaire installé sur la terrasse. En sortant, nous empruntons la rue Gavilán, qui mène au stade Diego-Maradona, dont les façades sont recouvertes de peintures à son honneur. Dios est partout.

La résurrection de San Lorenzo

Diego envolé, les Argentins se retrouvent orphelins d'icônes. Ou presque orphelins, car le pape François a beau multiplier les déclarations en italien, personne n'ignore ses origines portègnes... À Buenos Aires, on connaît aussi sa passion pour le club de San Lorenzo. Comme les voyages à l'autre bout du monde s'organisent rarement au pied levé, je me suis dévoué en me rendant dans le quartier de Boedo, terre de tango du centre-sud de la capitale, qui aura retrouvé, d'ici à deux ou trois ans, son âme futbolera. San Lorenzo est en passe de retrouver sa terre sainte, l'un des stades à l'architecture la plus ambitieuse du pays. Si Dios quiere! (Si Dieu le veut !) Sur l'avenue La Plata, là où se dressent les restes d'un hypermarché Carrefour, le club va récupérer son Viejo Gasómetro, son antre, et mettre fin à un exil de plus de quatre décennies, dans le quartier voisin du Bajo Flores. Le dernier match joué sur ce terrain date de 1979. À cette époque, la dictature (1976-1983) exproprie le terrain et fait raser le stade pour laisser place, quelques années plus tard, à la marque française.

Cette errance explique pourquoi, selon l'écrivain argentin Osvaldo Soriano, soutenir San Lorenzo est "un fardeau que l'on traîne toute sa vie avec autant de perplexité et de fierté que celui d'être argentin". Jusqu'à ce retour du stade, inutile de demander dans quel bar voir les rencontres. "Il n'y a jamais de match ici", me répond le gérant du tabac de l'avenue La Plata, comme je cherchais, égaré dans le passé, l'entrée du Viejo Gasómetro. Le bar *San Lorenzo,* à l'angle, n'a toujours pas investi dans un poste de télévision, ce qui me contraint à me rabattre sur le garage de l'angle, converti en "snack-bar à foot". Face à l'écran géant, j'en profite pour déguster un choripán. Malgré l'absence de fumée, qui me laisse penser que les patrons ont opté pour une cuisson à la plancha, cet en-cas fait l'affaire. En plus de rendre leur •••

Dans la capitale argentine, Diego et François sont des icônes. Ils ont chacun leur paroisse : La Paternal pour El Pibe de Oro (à gauche) et Boedo pour le pape. Leur temple : le musée installé dans l'ancienne maison de Maradona et les bars où se retrouvent les fans de San Lorenzo pour le souverain pontife. À chacun ses fidèles : Alberto Pérez pour le footballeur et César Francis pour l'ecclésiastique.

Pour "Zurdo", supporter Independiente s'imposait comme une évidence ou plutôt comme un héritage familial. À l'image de tous les clients de la *Parilla del Tano*, le restaurant où il officie en tant que grilladin.

••• fierté aux supporters cuervos, les corbeaux de San Lorenzo, le retour du stade donnera l'occasion de se perdre dans Boedo. Le vieux Boedo, celui des troquets aux terrasses, d'où émanent des airs de milonga, ce genre musical commun à l'Argentine, l'Uruguay et une partie du Brésil, celui des peintures murales du Grupo Artístico de Boedo, qui me racontent l'histoire populaire du quartier, au sein de laquelle le football est omniprésent...

Le chantier prévoit d'intégrer les tribunes à ce quartier aux ruelles pavées et aux maisons basses. Trois fois candidat à la présidence du club, César Francis est un inconditionnel, qui a vu la démolition du stade. Il se félicite de cette renaissance, "une réparation historique, mais également un grand pari pour Boedo". Cette "victoire de l'action communautaire", San Lorenzo la doit notamment à la loi de "rezonificación" – en français rezonage – qui a contraint Carrefour à quitter les lieux et a permis le rachat du sol par 27 000 donateurs, tous fans de l'équipe. Les supporters du club fondé en 1908 par un curé du quartier voisin d'Almagro, Lorenzo Massa, ne croyaient plus aux miracles... Mais les événements leur ont prouvé que tout arrive, pourvu qu'on garde la foi.

Les choix d'Avellaneda

En marge des miracles, légendes et promesses de futur se dresse le conurbano, la banlieue. Il faut s'y perdre pour connaître un peu mieux Buenos Aires et son rapport au ballon. Cap sur la première couronne de la zona Sur, le sud du Grand Buenos Aires. Ne tenant pas à nager en eaux troubles, je me fais accompagner par "Zurdo". Notre guide est parrillero (grilladin) à la *Parrilla del Tano,* où nous sommes attendus pour le derby d'Avellaneda, consacrée en 2020 capitale du foot argentin par une loi. Difficile de savoir lequel des deux stades, distants de 150 mètres, accueille le Clásico. Sans fans, il faut prêter attention aux barrages policiers pour savoir que Racing joue à domicile. "Ce sont des journalistes français. Ils viennent couvrir le derby", lance "Zurdo", face aux regards en biais qui nous sont lancés, tant la curiosité de la presse internationale semble incongrue dans ce contexte. La dernière fois que l'Academia (Racing) et El Rojo (le rouge, Independiente) s'étaient affrontés, c'était en février 2020. La cinquantaine de milliers de spectateurs avaient assisté à l'une des dernières prestations, sous ses couleurs de cœur, de Lisandro López, avant son départ vers Atlanta.

Je m'enquiers auprès de "Zurdo" : "Comment les habitants d'Avellaneda choisissent-ils entre les deux clubs ?" "Histoire de famille. Cela se transmet de génération en génération", répond-il. Lui et son grand-père ont eu le privilège de voir Ricardo Bochini dans l'enceinte d'Independiente, la première en béton d'Amérique latine. La rue qui longe le stade est déserte. La voie porte le nom de l'idole Bochini et croise celle dédiée à Diego Milito,

ON MANGE QUOI?
Cinq options pour supporter sans faim

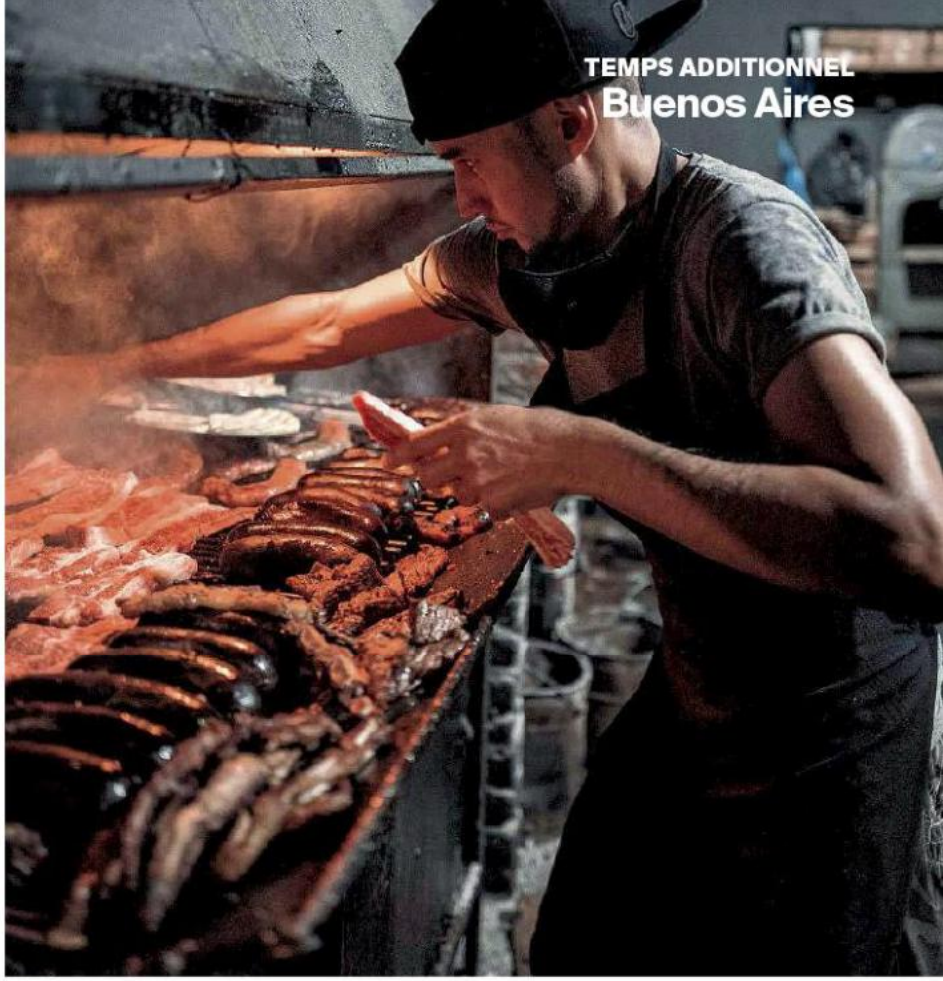
Le Chori Le choripán *(photo)*, ou tout simplement chori, est le mets populaire le plus adapté aux jours de match. Bien plus qu'un sandwich merguez ou qu'un américain frites, cette saucisse coincée entre deux bouts de pain est une fierté nationale. Ses bienfaits vous seront contés par n'importe quel footeux. Assaisonner de chimichurri et/ou de criolla.

Les empanadas Au four ou frites, à la viande, au jambon-fromage ou à la caprese, ces chaussons salés restent l'option la plus facile et l'une des plus économiques pour grignoter dans le bus en direction du stade ou assis sur un trottoir.

Le Paty La version argentine du traditionnel hamburger. Tiré de la marque la plus vendue dans le pays, le nom de Paty garantit un steak tout fin et peu juteux, qui mérite d'être chevauché d'un œuf frit!

Le sandwich de milanesa Cette escalope milanaise dans un bout de baguette fait partie de ces surprises portègnes que le palais du profane n'accueille qu'à certaines conditions. En l'occurrence: être badigeonnée de mayonnaise.

La fugazzeta La pizza n'est pas exactement le casse-croûte typique des stades. Mais cette expérience vaut le détour. La fugazzeta, une invention des pizzerias de Buenos Aires, est composée d'oignons coupés fins et d'une montagne de fromages italiens (quartirolo lombardo et provolone).



ancien avant-centre de Racing. À Avellaneda, le choix du maillot se fait donc en famille, sauf chez les Milito, où la rivalité ignore le lien fraternel. Lors du derby de 2003, le rouge Gabriel – celui qui défendra les couleurs du Barça de 2007 à 2011 – et Diego en arrivent aux insultes. À quelques cuadras, sur l'avenue Güemes, nous pénétrons dans le siège historique de la *Parrilla el Tano* pour découvrir les trésors accumulés depuis l'ouverture de ce sanctuaire du football par le père, Juan Caschetto, en 2001. Plus connu sous le nom de "El Tano", l'Italien, Juan est décédé en janvier. Son fils aîné, Fabio, nous guide parmi les dizaines de maillots: le 9 de Benedetto aux couleurs de Boca, la liquette de la sélection signée par une partie de l'équipe actuelle... Autant de présents apportés par les joueurs, venus s'adonner aux plaisirs de la parrilla libre, la viande à volonté. Une courte balade nous offre les éléments propres au décor du conurbano: rues peu éclairées, maisons basses, trottoirs accidentés et voitures plus vieilles que la main de Dieu. Au 2999 de l'avenue Debenedetti, on trouve à l'œuvre deux frères, qui jouent leur Clásico chaque week-end. Fabio et Damián mouillent la même tunique, celle du restaurant, et perpétuent la tradition du matambre a la pizza. Ce morceau de viande maigre est surmonté d'une garniture de pizza et d'un œuf frit. Et ce classique de la gastronomie populaire ferait oublier n'importe quelle défaite. Même dans un Clásico. ● F. P.

Le diable et l'asado, les deux incontournables, les deux repères des hinchas d'Independiente. Le premier comme signe de ralliement, le second pour refaire les matches.

POURQUOI TANT DE BLASONS REDORÉS ?

La Juve, l'Inter Milan, Nantes, Monaco, Angers, Reims... Les logos valsent ces temps-ci dans le cadre d'un vaste mouvement de rebranding. Une évolution qui a des raisons.

Par Bérénice Marmonier

Un Scudetto et deux logos. L'Inter Milan a remporté, le mois dernier, le Championnat, onze ans après son dernier titre. Sur les maillots, l'historique blason doré de l'Inter. Tandis que sur les réseaux, un autre logo s'affirmait virtuellement. La raison? L'Inter avait révélé quelques semaines plus tôt sa nouvelle identité visuelle auréolée d'un logotype remanié. Un bleu plus punchy, un "FC" supprimé, des lignes épurées. Et cet acronyme en forme de slogan inédit, "I AM" (je suis, en français). Le club italien s'est laissé tenter par le rebranding, cette stratégie marketing dont l'objectif est de modifier l'identité d'une marque à travers ses symboles et sa communication. Si ce logo new look n'avait pas été bien accueilli par les fans, ce Scudetto a fait oublier les tensions.

Une image à soigner

Le mois dernier, le SCO d'Angers a dévoilé un blason modernisé, "après un an de réflexion avec plusieurs agences sur le lifting de l'emblème à l'occasion des cent ans du club *(en 2019)*", confirme Morgan Potier, directeur commercial du SCO. Monaco a, de son côté, fait le choix d'une nouvelle charte graphique et d'un slogan en trois temps "Rise.Risk.Repeat". Avant eux, de nombreux clubs s'étaient intéressés au rebranding: Manchester City en 2016, la Juventus Turin en 2017, le LOSC et Leeds en 2018, le FC Nantes en 2019 ou encore Bordeaux et Reims en 2020 et, le 27 mai dernier, le FC Metz. Une liste qui devrait continuer à s'allonger, avec notamment Aston Villa.

Comme n'importe quelle autre entreprise, les clubs ont régulièrement revisité leur logo. L'Inter Milan, en cent treize ans d'existence, l'a transformé à treize reprises. L'OL, lui, ne l'a remanié que quatre fois depuis sa création en 1950. Mais, désormais, la manière diffère, ces rebrandings s'avèrent souvent plus osés, plus déroutants, plus événementialisés (et donc plus discutés) sur les réseaux. Ils englobent dans leur sillage bien plus qu'un blason retravaillé, comme des slogans (le "Black and White and More" de la Juve), des chartes graphiques appliquées à toutes les sections des clubs...

"Il y a une accélération des changements d'identité, mais cela n'est pas propre au foot, pointe Kheireddine Sidhoum, directeur de la création du groupe Dragon Rouge, à l'origine des récents

logos du PSG et du LOSC. Peugeot et Renault ont revu leur logo cette année. L'image s'avère de plus en plus importante sur les réseaux sociaux, il faut la soigner sur tous les terrains."

"Transformer ce qui n'était qu'un club de foot en une marque globale"

Pour Dominique Jubert, directeur de l'agence de branding dédiée au sport Leroy Tremblot, qui a réalisé les identités de Nantes et de Reims, la pratique s'intensifie car "les clubs se sont professionnalisés. On voit désormais des directeurs de la marque ou du marketing, qui viennent parfois d'autres secteurs d'activité". Ce qui motive ces changements d'image ? Un nouveau propriétaire, par exemple, qui souhaite mettre sa patte sur son club à l'image du PSG en 2013, après l'arrivée de QSI, deux ans plus tôt.

Mais les principales motivations convergent vers des ambitions commerciales, quand elles ne pouvaient qu'être esthétiques par le passé. Alessandro Antonello, le DG de l'Inter, confirme cette thèse : "Nous voulons nous ouvrir à un public plus digital et sensible à l'esthétique, toucher des cibles mondiales et de différentes tranches d'âge et imposer notre marque comme une icône de la culture et du sport."

Giorgio Ricci, directeur financier de la Juve, acquiesce : "Nous avons voulu transformer ce qui n'était qu'un club de foot en une marque globale." Discours logique pour Bruno Schwobthaler, DG de la société Licensing for Growth : "Le développement passera par les gens qui achèteront toutes sortes de produits, notamment à l'étranger. Le rebranding est une façon de valoriser son actif et de séduire de nouvelles cibles."

"Ça ne sert à rien de balancer 50 000 euros pour simplement refaire un logo"

Les clubs doivent-il user du rebranding pour moderniser leur image ? Et s'attirer les faveurs de la génération Z – qui ne s'intéresse plus trop au football, selon le président du Real Madrid, Florentino Pérez – et de consommateurs internationaux ? Alessandro Antonello, de l'Inter, en est convaincu : "Le moment est venu d'introduire une nouvelle direction, de dépasser les portes du stade et de relever les défis de notre monde de plus en plus exigeant." Kheireddine Sidhoum, de l'agence Dragon Rouge, tient à nuancer : "Les clubs se posent des questions. Leur défaut est de simplement moderniser leur logo. Mais il doit d'abord y avoir un travail de fond sur l'identité et les développements de l'avenir, pour vivre de manière durable." "Ça ne sert à rien de balancer 50 000 euros pour refaire un logo, car cela fait dix ans que l'on ne l'a pas fait, ajoute Bruno Schwobthaler. Un club doit s'inscrire dans une démarche globale, proche de l'entertainment. Comme l'ont fait les clubs e-sport, en s'approchant des codes des franchises US."

Chaque club a son histoire, ses objectifs sportifs et extrasportifs à moyen et long termes. C'est pourquoi un rebranding doit être pensé en profondeur. "Le changement de marque doit toujours être basé sur un objectif stratégique clair, surtout dans une industrie où les fans sont si attachés à l'identité de leur équipe, conclut Paolo Insinga, directeur créatif de l'agence Interbrand, qui a travaillé sur le logo de la Juve. Chaque club devrait se poser ces deux questions : « Comment la scène compétitive évolue-t-elle ? », « Quelles sont nos ambitions ? » Un nouveau logo n'est pas toujours la solution." ●

DE 20 000 À 100 000 EUROS

Le tarif pour le renouvellement d'une identité visuelle varie en fonction des demandes. Du simple reformatage de logo (aux alentours de 20 000 euros) à la refonte globale de la charte graphique, appliquée à toutes sortes d'outils de communication, les prix grimpent jusqu'à approcher les 100 000 euros pour un total relooking marketing.

ÉTERNEL DIAMANT

Le 19 mai, sur la place du Ralliement d'Angers, était dévoilé le nouveau logo du SCO, le messager de son "identité" selon le communiqué de presse. Car, dans la cité du château du roi Saint-Louis, l'on tient à son histoire. Cet attachement se retrouve dans la conception de ce blason. Plusieurs éléments des précédents logos sont présents telles la forme en diamant et les rayures noires et blanches. D'autres sont apparus. Mais tous sont en lien avec le passé et le patrimoine d'Angers. La fleur de lys symbolise les liens entre l'Anjou et la royauté. Et, derrière cette fleur, est représentée la porte des Champs, entrée principale du château. Le tout en mettant en avant son acronyme, SCO, par un travail typographique.

COMMON GOAL, LABEL ÉQUIPE

Redistribuer 1% des revenus pour financer des projets solidaires: Juan Mata, qui a lancé l'opération il y a quatre ans, continue d'y croire.

"Changer le monde grâce au football." La simplicité contraste avec l'immensité de l'ambition. Pourtant, Juan Mata ne se rêve pas en super-héros. Joueur réfléchi sur et en dehors du terrain, le milieu de poche de Manchester United ne cesse de penser à la fois le présent et l'avenir de son sport. Quand l'international espagnol dépose un caviar sur la tête de Didier Drogba pour offrir la Ligue des champions à Chelsea en 2012, il y voit la victoire sociale d'un football unificateur: "Lors de notre célébration commune du but décisif, j'ai reconnu la beauté du football dans cette joie partagée entre joueurs aux nationalités plurielles." Un moment marquant que l'ancien des Blues tient à replacer dans un contexte global. "Ma famille m'a toujours rappelé la chance que j'avais de vivre du football. Mes parents m'ont transmis l'envie d'aider les plus défavorisés." C'est ce qu'il fera le 4 août 2017 en créant Common Goal... le jour même de la clinquante arrivée de Neymar au Paris-SG.

Quatre ans après sa création, la fondation ne cesse d'élargir son cercle de fidèles. À la suite de débuts canons marqués par l'engagement immédiat de Giorgio Chiellini, Alex Morgan ou Megan Rapinoe, des dizaines d'autres joueurs (Timo Werner, Paulo Dybala, Serge Gnabry, Michael Essien), entraîneurs (Jürgen Klopp, Julian Nagelsmann) mais aussi clubs et supporters ont répondu à l'appel.

452 membres répertoriés

À ce jour, 452 membres se sont engagés à reverser 1% de leurs revenus à l'organisation comme le stipule la charte. Parmi eux, 148 joueurs, qui, pour moitié, sont des joueuses. Pour Jürgen Griesbeck, cofondateur de l'association, l'explication est évidente: "Les émoluments des footballeuses ne leur permettent pas de vivre dans une bulle. Elles doivent en permanence se battre pour se faire leur place. Résultat: elles sont ancrées dans la vie réelle." Ex-défenseuse de Crystal Palace et des Queens Park Rangers, Jean Sseninde a franchi le pas dès octobre 2017: "Notre réputation de sportives nous oblige *(à ce genre d'initiatives)*. Elle nous offre une plate-forme pour agir dans l'intérêt général." Les dons récoltés constituent un soutien financier crucial aux 135 ONG membres du réseau streetfootballworld présentes dans quatre-vingt-dix pays. "Associée à la formation d'éducateurs, cette manne nous a permis de financer la construction d'un terrain synthétique à Kigali", explique Donatien Nsengimana, fondateur de l'association Espérance au sein de la capitale rwandaise.

"Nous espérons devenir la plus grande équipe du monde"
Juan Mata, Manchester United

Malgré un rayonnement croissant, le projet pâtit encore des tares structurelles du système. Dans un monde guidé en priorité par la performance, rares sont les conseillers poussant leurs poulains à s'investir dans des initiatives dépourvues de rentabilité immédiate ou d'affichage. De plus, l'épidémie de Covid-19 a compliqué la communication et le contact direct avec les joueurs. Pas suffisant toutefois pour expliquer que l'on ne retrouve – pour l'instant – qu'une seule personnalité française membre du projet, la freestyleuse Lisa Zimouche. Pourtant, le seuil plancher de 1% a été pensé pour ne pas décourager les plus radins. "La pandémie nous a montré que l'unique façon de s'en sortir passait par le travail d'équipe, persiste Juan Mata. Désormais, nous souhaitons que l'ensemble du football européen se convertisse à ce don de 1% et, ainsi, nous deviendrons la plus grande équipe de football du monde." ●

Louis Fabre

Caviar est un nouveau magazine qui voit le foot autrement, notamment à travers des problématiques culturelles et sociales.

Illustration Théo Mazars

CRAMPONNEZ-VOUS BIEN !

Bourrées d'innovations et boostées par des looks osés, les chaussures de foot sont devenues de petits bijoux de technologie, à apercevoir pendant l'Euro. Par B. M.

1. La plus confortable

Dave Surace, senior football designer chez Adidas, l'avouait lors de la présentation de la Predator Freak en janvier : "Nous n'avions pas prévu de créer quelque chose d'aussi extravagant." Sans lacet, des écailles en caoutchouc sur la zone de frappe, un col XXL pour mieux enfiler la paire et cette allure vampirique. On aime ou pas, mais les pratiquants semblent apprécier son confort à la vue des commentaires positifs laissés sur le site d'Adidas.
Predator Freak +, Adidas, 280 €.

2. La plus minimaliste

New Balance a enrôlé, un mois avant l'Euro, l'international anglais Raheem Sterling. L'Anglais aura droit à sa ligne de vêtements et de crampons. Comme cette paire de Furon V6, blanche et dorée, la chaussure la plus légère de chez New Balance, imaginée en 2020 pour Sadio Mané. Elle est dotée d'une empeigne en tissu extensible Fit Weave qui permet aux chaussures de conserver leur forme pour un maintien optimal match après match.
Furon V6, New Balance, 210 €.

3. La plus explosive

Après une longue période en retrait sur le marché des crampons, Puma fait à nouveau le forcing en développant de nouvelles paires techniques comme l'Ultra, dévoilée en août 2020. Conçue pour des joueurs explosifs, l'Ultra affiche une semelle extérieure fendue, héritage de la marque en matière de course sur piste, et un fin revêtement sur le devant pour un meilleur contrôle du ballon. On la verra aux pieds de Griezmann et de Varane à l'Euro.
Crampons Ultra 1.2, Puma, 200 €.

4. La plus complète

La paire des attaquants. Portée par Ronaldo à la fin des 90's, par Thierry Henry, Neymar (avant son départ chez Puma) et CR7, la Mercurial de Nike, lancée en 1998, est devenue l'une des paires les plus emblématiques, à l'instar de la Copa trois bandes. En 2021, la Mercurial Superfly se pare d'une nouvelle matière, le Vaporposite, d'un col extensible pour un bon maintien à chaque accélération et de coloris flashy.
Crampons Mercurial Superfly 8 Elite fG, Nike, 289,99 €.

5. La plus design

Entre la première Copa Mundial de 1979 et la Copa Sense+ de 2021, il existe tout un monde. La première se parait de cuir de kangourou, d'une languette pliante, le tout en noir et blanc. La Copa a mué en une paire sans lacet et au look futuriste. On retrouve un peu de cuir de kangourou mixé à un matériau plus élastique. Elle est dotée de la technologie Touchpods qui, grâce à des amortisseurs sur les faces internes et latérales, absorbe l'impact de la balle.
Copa Sense+, Adidas, 280 €.

L'ARISTO TONNE ENCORE

À bientôt 78 ans, l'ancien capitaine du Milan AC, Gianni Rivera, a conservé l'élégance, l'immodestie et la franchise de ses années de gloire. Par Valentin Pauluzzi, à Rome

Un café d'orge plutôt qu'un café noir, parce qu'à bientôt 78 ans, il faut ménager le palpitant. Gianni Rivera le sirote à la terrasse du bar du club de tennis du Foro Italico, célèbre complexe omnisports de Rome adjacent au Stadio Olimpico. "Le tennis, c'est mon second sport. Demain, je vais jouer une demi-heure avec mon prof", lance-t-il. Son physique svelte certifie cette activité physique. Rivera maintient sa silhouette de footballeur et son brushing toujours impeccable qui ont fait de lui l'un des joueurs les plus élégants de l'histoire du football. Avec cet air aristo et de dilettantisme qui l'ont toujours escortés, jusque sur les pelouses.

Il a apporté avec lui son autobiographie, un ouvrage de 500 pages composé d'innombrables images d'archives personnelles et de coupures de presse. "Mon père conservait tous les journaux sous les escaliers, à son domicile, à Milan. Il les rangeait dans les boîtes des chemises et écrivait l'année sur le couvercle. Quand il est décédé et qu'on a débarassé la maison, je voulais tout jeter. Ma femme m'a dit : « Tu es fou ! » On a tout récupéré et on a fait ce bouquin." Gianni Rivera le feuillette et arrive jusqu'à une double page avec quatre clichés de la remise du Ballon d'Or de 1969 et un article du *Corriere della Sera* dont il désigne l'exergue avec le majeur : "C'est de ça dont je suis fier." Sans se faire prier, il entame la lecture immodeste du papier : "Dans un football aride, voire méchant, avec trop de soupçons de dopage et de primes élevées qui déforment la vérité, Rivera est le seul à donner un sens poétique à ce sport."

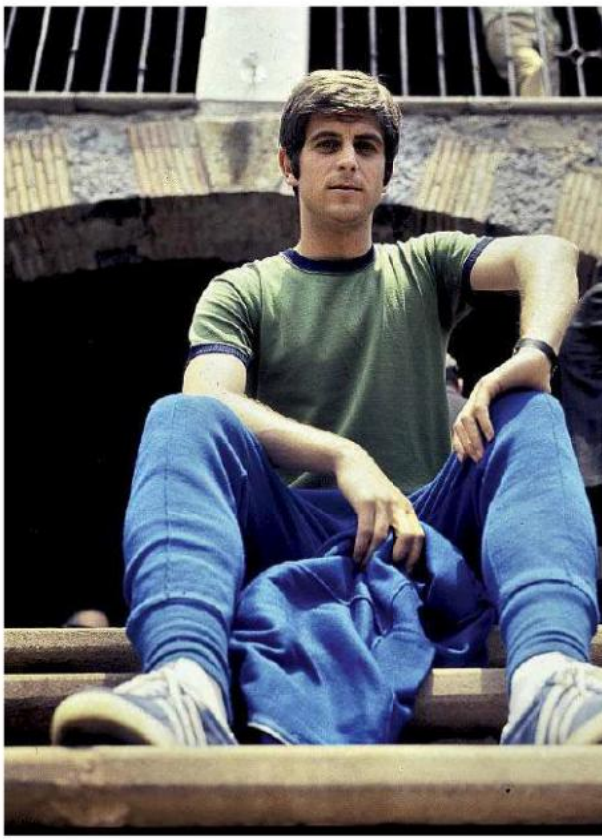
Une victoire apprise dans les journaux

Le voilà catapulté un peu plus de cinquante et un ans en arrière, lorsqu'il avait l'écusson du Milan sur la poitrine, le numéro 10 dans le dos et le brassard autour du biceps. "C'était après Noël et je l'ai appris par les journaux... Tout était beaucoup plus simple. Je savais que j'étais parmi les •••

Marco Della Porta/Maroni Productions

Gianni
Rivera
Gianni

Sur les traces de...



Gianni Rivera a démarré pro à 15 ans sous les couleurs de l'Alessandria (à gauche), où il évoluera deux saisons. En 1960, il rejoint le Milan AC avec lequel il remportera deux fois la C1, en 1963 et 1969. Cette dernière, disputée à Bernabeu (en bas à gauche) et remportée face à l'Ajax grâce à un triplé de Pierino Prati (à droite), lui permettra de décrocher le Ballon d'Or. Ces succès avec le club lombard lui ouvriront les portes de la Nazionale dès 1962.

••• favoris parce qu'on avait remporté la Coupe d'Europe des clubs champions, contre l'Ajax *(4-1)*, puis la Coupe intercontinentale, contre l'Estudiantes *(3-0, 1-2)*. Mais je ne m'étais pas bercé d'illusions particulières. Si je remportais des prix individuels, j'étais content, sinon, j'attendais l'année suivante", retrace Rivera. Sa première réaction à la découverte de son succès fut même plutôt ironique, dans son style bien à lui : "Visiblement, les journaux français ne lisent pas la presse italienne !"

L'intéressé approfondit cette remarque acide : "Certains me trouvaient antipathique parce que s'il y avait quelque chose à dire, je le disais. Bon, maintenant, ils sont tous morts, mais c'était parfois aussi une antipathie « intéressée » car le directeur de *La Gazzetta dello Sport* était un ami d'Angelo Moratti, président de l'Inter des années 1960. Et, dès qu'il le pouvait, il me dénigrait, moi, le capitaine du Milan." Si le footballeur est indiscutable, l'homme n'a effectivement jamais fait l'unanimité de l'autre côté des Alpes et Rivera en est parfaitement conscient. Quitte à s'arranger avec la réalité : "J'ai appris plus tard que le juré italien *(Aldo Bardelli, de La Gazzetta dello Sport)* n'avait initialement pas voté pour moi. Les organisateurs du trophée *(sic !)* lui ont alors dit : « Fais semblant de rien, dis que tu t'es gourré, vote aussi pour Rivera, de toute façon, ça ne change rien au classement, et ça fait mauvais genre de

"Certains me trouvaient antipathique. Ils sont tous morts !"

lui remettre le BO avec ton vote contraire. » " Une saillie toute en gueule (et invérifiable) qui dit surtout que le bonhomme a des inimitiés tenaces.

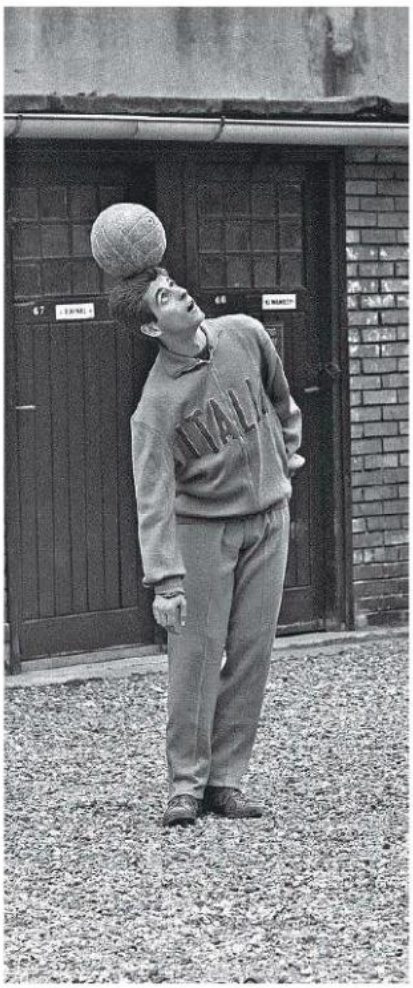
Tout près de recevoir le Ballon d'Or six ans plus tôt

En 1969, ce fut un duel serré avec son compatriote Gigi Riva *(voir classement ci-contre)*. C'est également pour cette raison que le trophée ne fut remis que quatre mois plus tard, par Max Urbini, le rédacteur en chef de *France Football*, lors d'un Milan-Cagliari, avant-dernière journée du Championnat avec les Sardes fraîchement sacrés champion d'Italie. "Gigi est arrivé deuxième à quatre points. Cela signifiait que le football italien était à un

Le classement de 1969

1. **Gianni Rivera** (Italie, Milan AC), 83 points
2. **Riva** (Italie, Cagliari), 79 pts
3. **G. Müller** (RFA, Bayern Munich), 38 pts
4. **Cruyff** (Pays-Bas, Ajax Amsterdam), 30 pts
-. **Kindvall** (Suède, Feyenoord Rotterdam), 30 pts
6. **Best** (Irlande du Nord, Manchester Utd), 21 pts
7. **Beckenbauer** (RFA, Bayern Munich), 18 pts
8. **Prati** (Italie, Milan AC), 17 pts
9. **Jekov** (Bulgarie, CDNA Sofia), 14 pts
10. **J. Charlton** (Angleterre, Leeds), 10 pts
11. **Chestemev** (URSS, Torpedo Moscou), 8 pts
12. **Djazic** (Yougoslavie, Étoile Rouge Belgrade), 6 pts
13. **Lee** (Angleterre, Manchester City), 4 pts
-. **Peters** (Angleterre, West Ham), 4 pts
15. **Adamec** (Tchécoslovaquie, Spartak Trnava), 3 pts
-. **B. Charlton** (Angleterre, Manchester Utd), 3 pts
-. **Sormani** (Italie, Milan AC) 3 pts
18. **Sideris** (Grèce, Olympiakos), 2 pts
-. **Bene** (Hongrie, Ujpest) 2 pts
-. **Kvasniak** (Tchécoslovaquie, Malines), 2 pts
-. **Velasquez** (Espagne, Real Madrid), 2 pts
-. **Pilot** (Luxembourg, Standard de Liège), 2 pts
23. **Bremner** (Écosse, Leeds Utd), 1 pt
-. **Deyna** (Pologne, Legia Varsovie), 1 pt
-. **Domazos** (Grèce, Olympiakos), 1 pt
-. **Gress** (France, VfB Stuttgart), 1 pt
-. **Johnstone** (Écosse, Celtic Glasgow), 1 pt
-. **Lubanski** (Pologne, Gornik), 1 pt
-. **Muntian** (URSS, Dynamo Kiev), 1 pt
-. **Van Moer** (Belgique, Standard de Liège), 1 pt
-. **Viktor** (Tchécoslovaquie, Dukla Prague), 1 pt

Jonathan O'Rourke/Alamy Stock Photo - L'Équipe



bon niveau. Il est sur beaucoup de photos de la remise du trophée. Ce n'était pas nécessaire de s'échanger des mots, on était là, tout proches... On a fait la photo, on s'est regardé et on est allés jouer. Tout simplement. Je suis impassible sur les clichés, mais j'ai toujours célébré mes réussites de cette façon, même les buts. Au mieux, je levais les bras."

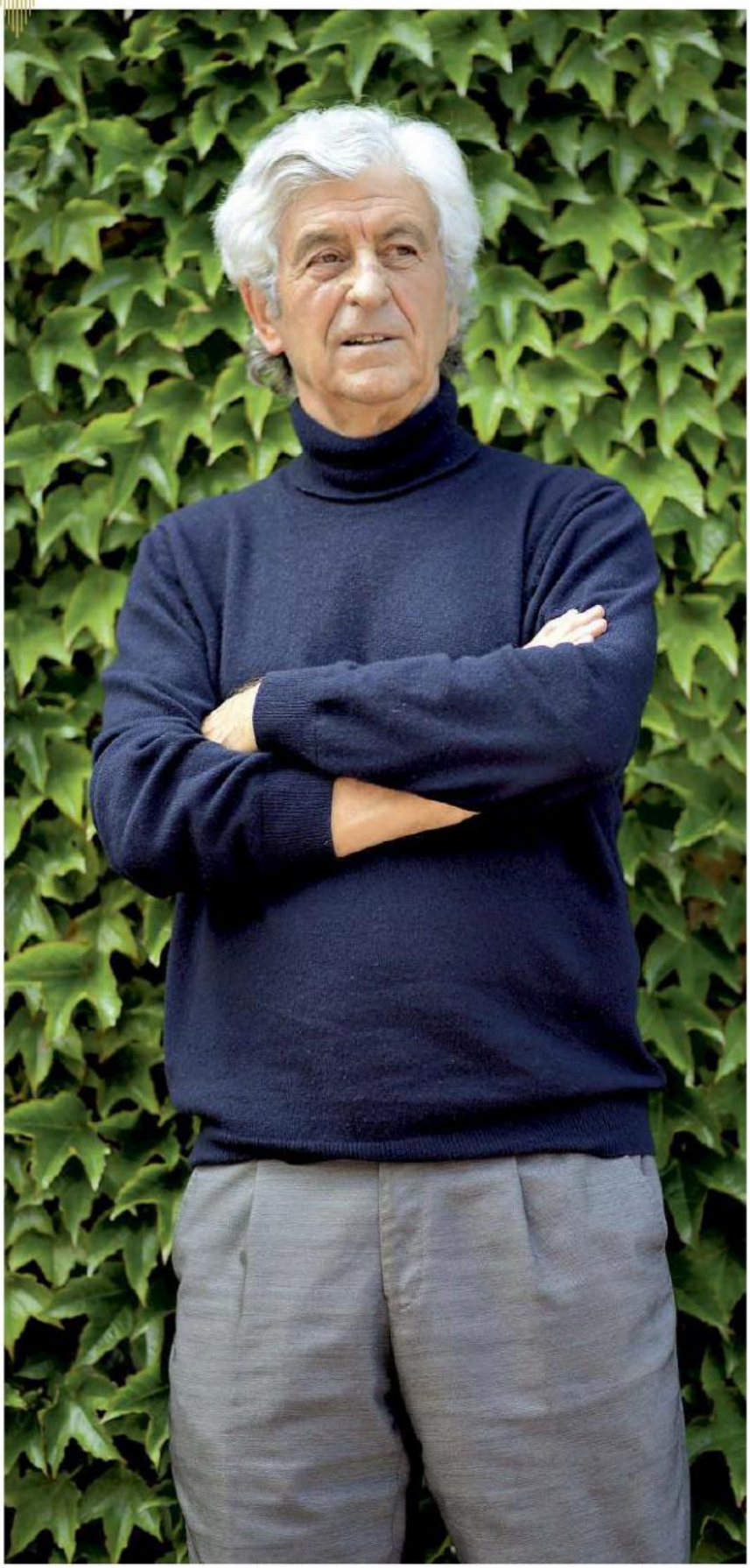
Une récompense qui aurait pu arriver six ans plus tôt selon le natif d'Alessandria, dans le Piémont. "J'ai appris bien plus tard que j'avais fini deuxième lors de cette édition parce qu'à l'époque, on ne connaissait que le nom du vainqueur et rien d'autre. Apparemment, j'étais en tête du classement mais « on » a voulu le donner à Lev Yachine pour l'ensemble de sa carrière, prétend-il, alors qu'il n'avait rien gagné de particulier cette année-là *(champion d'URSS malgré tout avec le Dynamo Moscou)*. Mais j'avais tout à fait compris ce choix, aucun problème." Aujourd'hui, comme hier, Rivera vit la chose avec beaucoup de détachement : "Si on m'a choisi, c'est parce que j'étais celui qui ressortait le plus, j'avais l'inventivité, la technique, le sens de l'organisation. J'étais également le capitaine, j'aidais aussi beaucoup mes coéquipiers. D'ailleurs, si j'avais pu, j'aurais découpé le trophée pour en donner un morceau à chacun d'entre eux."

"Si on m'a choisi, c'est parce que j'avais l'inventivité et la technique..."

L'Italien le plus souvent classé dans le top 10

Rivera a 26 ans en 1969 et est en plein boom : "À ce moment-là, j'imagine que je peux en gagner d'autres, admet-il. Ça clôt la première partie de ma carrière, mais la seconde a été plus compliquée, les choses ne se sont pas toujours bien passées au Milan. On nous a « volé » quelques titres, tout le monde le sait." Le fameux franc-parler qui lui a valu des inimitiés, mais pas celle de ses coéquipiers : "La relation n'a jamais changé et cela dépendait de moi. Si j'avais joué au héros, si je l'avais fait ressentir comme un poids, oui, cela aurait pu provoquer de la jalousie, on m'aurait envoyé paître, mais j'ai gardé les pieds sur terre." L'impact de ce Ballon d'Or, il ne le minimise pas, mais il estime qu'il n'a pas chamboulé son statut, ses envies, ses habitudes, son quotidien. C'était une autre époque régie par d'autres mœurs. Surtout, il fut attribué à un joueur déjà sous le feu des projecteurs depuis une décennie. "Je suis arrivé très jeune au haut niveau puisque j'ai débuté en Serie A à 15 ans avec l'Alessandria. À 17, j'étais au Milan et tout de suite titulaire. À 18, j'étais champion d'Italie et à 19 champion d'Europe. Donc, non, ça n'a rien changé. Pour moi le foot, c'était toujours aller sur le terrain pour m'amuser, même si je tenais à gagner les matches, évidemment."

On essaie alors de le désarçonner en lui apprenant qu'il a été l'Italien le plus souvent classé dans le top 10, sixième en 1962, deuxième en 1963, neuvième en 1964, septième en 1965, neuvième en 1968, premier en 1969 et huitième en 1973. "Ah ça oui, c'est une statistique significative, c'est la conséquence d'une carrière qui m'a vu sur la brèche pendant vingt ans. Je ne sais pas si ça fait de moi le meilleur Italien de tous les temps, c'est aux autres de le dire, mais Paolo Rossi a gagné le •••



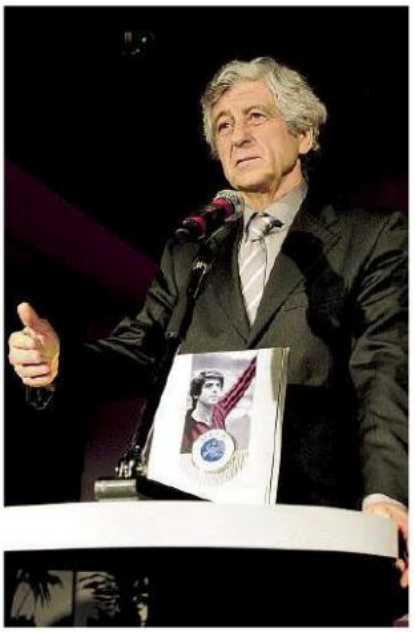
Marco Della Porta/Maroni Productions

sien en quinze jours en 1982 ; Fabio Cannavaro, c'était pour récompenser le triomphe d'une sélection en 2006. Reste Roberto Baggio." Et Omar Sivori, sacré en 1961 mais né argentin, ce qui fait peut-être, au moins, de Rivera, le premier vrai grand joueur italien après-guerre. "Oui, ça on peut le dire." On l'a eu, à l'usure.

Le vrai trophée dans un coffre-fort et sa réplique au musée

Aujourd'hui, il y a deux Ballons d'Or de Gianni Rivera. Le vrai, qu'on lui a remis, est bien camouflé à son domicile, comme le révèle son propriétaire : "Pendant un moment, je l'ai exposé sur une étagère, je ne faisais même plus attention à lui, mais, un voleur est entré un jour par la fenêtre. On s'est dit qu'il valait mieux ne pas le mettre en évidence. Aujourd'hui, il est donc dans un coffre-fort et ça lui a permis d'échapper par ailleurs à un incendie." Le faux est une réplique exposée au musée du Milan AC : "Sauf que c'est la nouvelle version alors que le mien est le bloc unique, plus compact, que j'aime beaucoup. Je leur ai pourtant dit aux dirigeants : « Moi, je ne l'ai jamais vu celui-là ! » On est d'ailleurs en procès car ils utilisent mon nom, mon image, un Ballon d'Or qui n'est

En 1969, lors d'un Milan-Cagliari, Gianni Rivera reçoit des mains du rédacteur en chef de *FF* (à gauche), Max Urbini, le Ballon d'Or. Le Rossonero prendra sa retraite sportive en 1979 et recevra, à 69 ans, l'UEFA President's Award (ci-dessous) pour sa carrière. En 1989, lors du Super Ballon d'Or, il pose avec Igor Belanov, Florian Albert, Eusebio, Franz Beckenbauer, Kevin Keegan, Marco van Basten, Denis Law, Michel Platini, Franco Baresi, Josef Masopust, Lev Yachine et Alfredo Di Stefano.



pas le mien et font payer le billet d'entrée aux visiteurs sans rien me donner. Si la visite de ce musée était gratuite, j'aurais été parfaitement d'accord." Un litige qui reflète bien les rapports qu'entretient désormais Rivera avec le club lombard. Pourtant, après sa retraite en 1979, il en devint vice-président jusqu'à l'arrivée de Silvio Berlusconi sept ans plus tard : "Si vous ne lui donnez pas toujours raison, il ne vous supporte pas. Il m'a mis dans les conditions de m'en aller, car il n'avait pas le courage de me dégager."

En photo avec le Ballon d'Or sur ses tracts électoraux

C'est ainsi qu'il quitta le monde du football pour celui de la politique et une reconversion plutôt réussie : quatre mandats de député de la République italienne et un de député européen. Sa photo avec le Ballon d'Or figurait d'ailleurs sur les tracts électoraux : "Car ma carrière de joueur sera toujours plus importante que le reste", assène-t-il, histoire de dissiper les doutes et l'éventuel malaise. Ses successeurs au palmarès, le Piémontais a du mal à les juger : "Je les ai peu connus, encore moins les plus récents comme Lionel Messi et Cristiano Ronaldo. Juste après moi, il y a eu Gerd Müller, Johan Cruyff et Franz Beckenbauer, le must des années 1970, c'était pas mal, non ? Qui manque-t-il ? Parmi mes coéquipiers, je dirais Dino Zoff qui l'aurait mérité pour sa carrière, à la Yachine, voire pour une année en particulier. Et, puisque nous parlons de gardien, je citerais aussi Enrico Albertosi." Michel Platini est un nom qui ne le laisse pas indifférent, forcément : "En 2012 il m'a décerné l'UEFA President's Award lors d'une cérémonie à San Siro. Il a été malchanceux avec Blatter, pas stupide, mais probablement un peu naïf... Ça m'a fait du mal pour lui, c'est vraiment dommage."

"Juste après moi, il y a eu Gerd Müller, Johan Cruyff et Franz Beckenbauer, le must des années 1970, pas mal, non ?"

Un diplôme d'entraîneur à 75 ans !

En 2010, la FIGC, la Fédération italienne, en appelle à ses vieilles gloires pour relancer un football dont l'équipe nationale vient de se faire piteusement éliminer au premier tour de la Coupe du monde, en Afrique du Sud, alors qu'elle est tenante du titre. L'ancien capitaine des Rossoneri est d'abord nommé président de la section jeunes et scolaires, puis, en 2013, de la section technique de Coverciano, l'université pour devenir entraîneur. "Pendant que je suivais les activités, j'ai eu envie de passer les diplômes. Je les ai tous obtenus, le dernier il y a deux ans. Je suis prêt à exercer. Si un club veut un coach aux cheveux blancs, j'en suis !" Ses contacts et amitiés pourraient l'amener au Burkina Faso ou en Libye pour y ouvrir une académie. En attendant un contexte sanitaire plus propice aux voyages, il profite, à 77 ans, de la douceur de vivre romaine où il réside depuis qu'il a commencé à fréquenter le Parlement. Et s'occupe de son fils qu'il a eu l'audace d'appeler Gianni : "Je l'accompagnais quand il jouait au foot, je ne lui disais rien. Au bout d'un moment, il a en a eu marre et a pris le chemin de la musique. Il joue des percussions et du piano." Un artiste, comme son papa. ● V. P.

L'Equipe - Claudio Villa/Getty Images

Nom Reic
Prénom Zdravko
Âge 80 ans
Pays Croatie

Média le quotidien *Sportske Novosti*
Club préféré Hajduk Split
Nombre de participations au jury du BO 26

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 11/26

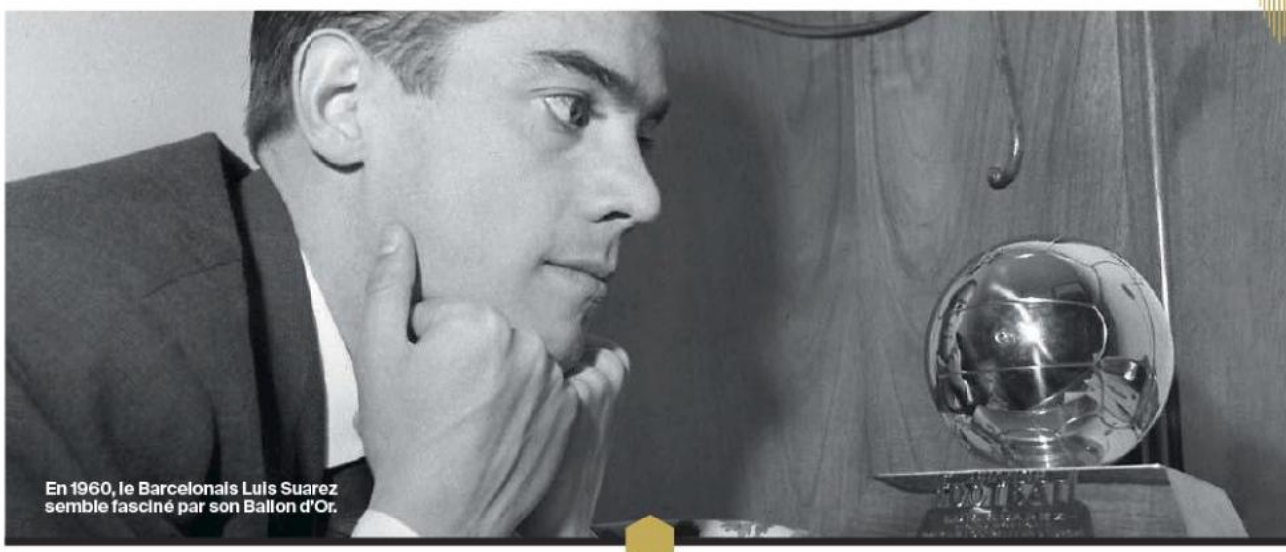
"J'AI SERVI DE LEURRE POUR CHEVTCHENKO"

"C'était un jour d'automne 2004. Je me trouvais à Milanello, le centre d'entraînement du Milan AC, en compagnie de mon directeur, Branko Tuden, pour remettre à Andreï Chevtchenko le prix de joueur de l'année attribué par notre journal, *Sportske Novosti,* le quotidien sportif croate. Ce prix n'avait que trois ans d'existence et nous avions voulu vraiment le mettre en valeur en nous rendant dans le fief rossonero. Tout s'est admirablement bien passé, grâce notamment à l'aide de Predrag Naletilic, également présent, qui avait été l'agent des «Milanisti» Boban et Savivecic, et qui connaissait très bien les dirigeants du club. J'ai pu interviewer longuement «Cheva» et nous avons même déjeuné avec lui et Ariedo Braida, le manager général du Milan, au restaurant de Milanello. Immanquablement, nous avons parlé du Ballon d'Or, à quelques semaines des résultats. J'ai souligné en être le juré depuis l'entrée de la Croatie dans le collège de *France Football* dix ans plus tôt. Ça, aussi bien l'attaquant ukrainien que les dirigeants présents l'ont parfaitement compris, surtout que ces derniers avaient déjà eu l'occasion par le passé d'assister à la remise du prestigieux trophée. Il ne pouvait donc pas y avoir d'équivoque. Et pourtant...

"*La Gazzetta* m'avait pris pour le messager du BO"

Le jour de notre rendez-vous avec «Cheva», Milanello était fermé à la presse. Du coup, les journalistes italiens avaient téléphoné à leurs contacts sur place pour recueillir quelques infos «fraîches». Quelqu'un a dû parler de notre visite, ajoutant qu'il y avait notamment un juré du Ballon d'Or dans les murs. Y a-t-il eu confusion? Sûrement. Certains ont-ils pensé que c'était un stratagème de *FF* pour rencontrer discrètement le futur lauréat? Je ne sais pas, mais toujours est-il que, le lendemain, *la Gazzetta dello Sport* et d'autres quotidiens italiens sont sortis en prétendant que Chevtchenko avait vu quelqu'un de *FF* qui lui avait annoncé sa victoire au Ballon d'Or! Ils m'avaient pris pour le messager du BO. Cela avait été démenti, car c'était faux. Enfin, pas tout à fait. Car, ce qui est amusant, et je l'ai appris plus tard, c'est qu'au même moment un journaliste de *France Football* s'était rendu chez «Cheva», à l'abri des regards indiscrets, pour lui annoncer la bonne nouvelle et savourer avec lui cet instant où le décompte des voix lui assurait de ne plus être rejoint. Cette visite inoubliable a servi, malgré moi, de leurre pour le Ballon d'Or avant que ne soit révélée officiellement l'identité du vainqueur quelques semaines plus tard." **Roberto Notarianni**

Illustration Sylvestre Hovart



En 1960, le Barcelonais Luis Suarez semble fasciné par son Ballon d'Or.

LES PETITS SECRETS DES GRANDES ANNONCES

Tous les lauréats se souviennent du moment où ils ont appris leur victoire. Et de ceux qui la leur ont annoncée.

Par Thierry Marchand, avec Johan Tabau

Il faut beau sur Lisbonne en ce jour de décembre 1965. Sur la route qui mène à Cascais et aux beautés de la Riviera portugaise, Eusebio se balade en voiture avec son épouse. Mais ce qu'il entend soudainement à la radio n'a rien à voir avec un air de fado. La voix qui émane du poste s'adresse directement à lui. Elle lui apprend qu'il vient de devenir le dixième Ballon d'Or *France Football*. "On a stoppé l'auto sur le bas-côté, et on s'est embrassés pour fêter ça, avouera l'attaquant du Benfica dans les colonnes de ce journal. Ensuite, on est vite rentrés à la maison pour avoir confirmation de la nouvelle. Elle est venue le soir, au journal télévisé."

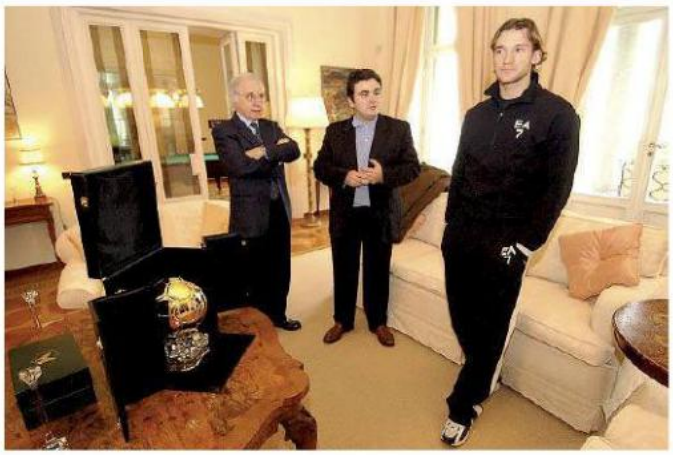
À l'heure d'internet et des réseaux sociaux, l'anecdote peut paraître préhistorique. Dans ces années où la télévision n'était qu'un meuble du salon, le récipiendaire du Ballon d'Or apprenait sa victoire de la bouche du correspondant étranger de FF, au téléphone pour Andres Merce Varela avec le Barcelonais Luis Suarez (1960), ou en plein vol transatlantique vers l'Uruguay, quand Hans Blickendorsfer avertit le Munichois Karl-Heinz Rummenigge qu'il se succédait à lui-même en 1981.

Souvent, un ami journaliste bien informé vendait la mèche. Pour Blokhine, en 1975, le coup de téléphone de l'agence Tass fit fondre en larmes la mère du joueur ukrainien. Pour Florian Albert, en 1967, il fut un authentique cadeau au pied du sapin : "C'était le soir de Noël, confiera à *FF* l'attaquant de Ferencvaros. Le téléphone a sonné et ma femme a décroché. C'était un ami journaliste, qui lui a demandé : « Est-ce que je parle à l'épouse du meilleur joueur d'Europe ? » On a tout de suite compris. Ce fut un Noël magnifique."

Zidane : "Annoncez-le moi autrement !"

Prévenir un cador qu'il est élu meilleur joueur d'Europe (jusqu'en 1995) ou du monde (depuis cette date) relève du cérémonial. Je me souviens personnellement de Denis Chaumier, alors rédacteur en chef de *FF*, arrivant au domicile de Lionel Messi en décembre 2009 pour lui apprendre officiellement la nouvelle. L'Argentin avait été mis au courant quelques heures plus tôt. Avec quelques collègues, nous étions déjà à l'intérieur de sa demeure de Castelldefels quand Denis est arrivé avec la une du journal, empreint de l'onction de ceux qui couronnent. Il avait dans la voix un timbre noble, presque marital. Tout juste si la Pulga ne s'est pas agenouillée.

C'est cette même solennité liturgique que réclama Zinédine Zidane en 1998 à notre journaliste Patrick Dessault, un peu trop désinvolte à son goût au moment de lui apprendre qu'il devenait le quarante-troisième Ballon d'Or FF. "Je me souviens de cette annonce comme si c'était hier, avouera Zizou au même Dessault quelques années plus tard. Ce sont des choses qui ne s'oublient pas. Vous me l'aviez appris en me disant : « Ça y est, c'est ...



Lionel Messi en 2009, Oleg Blokhine en 1975, Florian Albert en 1967, Andreï Chevtchenko en 2004 ou Igor Belanov en 1986 : cinq lauréats pour autant de manières différentes d'entrer en relation avec la distinction.

Pascal Rondeau/L'Equipe - L'Equipe - Pierre Lablatinière/L'Equipe - Pierre Lahalle/L'Equipe - Patrick Boutroux/L'Equipe

••• fait ! » Je vous avais repris pour vous demander de me l'annoncer autrement, avec des formes. Ce n'est pas le genre de récompense qu'on banalise. Alors, vous vous êtes repris, sur un ton plus solennel. J'y tenais !"

Law demande le décompte des voix

Le sujet Ballon d'Or a beau être une personnalité adulée et un champion multititré, il redevient un enfant incrédule et fébrile quand arrive le moment de l'élection. Comme le dira George Best à son entraîneur Matt Busby, venu lui apprendre la nouvelle en 1968 : "Non, ce n'est pas possible. Je ne suis qu'un gamin des rues de Belfast." Denis Law, adoubé en 1964, avait demandé un décompte des voix. Pour être certain. En 2004, Andreï Chevtchenko avait même effectué à nouveau les totaux dans son salon, avec notre reporter Roberto Notarianni, soudain en proie au doute, alors qu'il était venu apprendre à l'Ukrainien qu'il émargeait désormais au palmarès. "Mais t'es con, je l'ai, c'est bon !", s'exclama même l'attaquant du Milan AC, soulagé, en reposant la calculette.

Roberto Notarianni a été l'émissaire de *France Football* à trois reprises. Le colporteur de LA nouvelle. D'abord avec Nedved, en 2003. "Je ne l'avais jamais vu avant, se souvient-il. Denis Chaumier m'avait dépêché à Turin en me demandant d'être discret. Il pleuvait. Les joueurs de la Juve s'entraînaient à la Sisport, près de la cité piémontaise. Je me suis dit : « Je vais aller à la sortie du parking, où les mecs sont obligés de s'arrêter. » Je vois passer Buffon. Et, derrière, des cheveux blonds. Je crie. Nedved s'arrête. Je sors une carte de visite *France Football*. Je lui dis que je viens de Paris, qu'il faut que je lui parle. Il me répond : « Je me gare dix mètres plus loin, viens ! » Je monte. On part. Je lui dis : « Pavel, tu n'as pas gagné le Ballon d'Or... Tu l'as écrasé. » Il était déjà blanc. Là, il est devenu livide. Le lendemain, on a fait l'interview. Et il a gardé le secret jusqu'au bout."

"Mais t'es con, je l'ai, c'est bon !"
Andreï Chevtchenko

Visite chez le caviste pour Belanov

Le secret. Le mot clé. Car rien, surtout aujourd'hui, ne doit être éventé, en dépit des multiples personnes qu'on devra, volontairement ou pas, mettre dans la confidence, au siège, à l'imprimerie, dans l'entourage du joueur, dans son club. Le secret donc, souvent faisandé par la sauce rumeur, colportée par ceux qui savent. Ou qui croient savoir. Notarianni encore : "En 2006, quand je suis allé l'annoncer à Cannavaro, un truc m'a bien aidé pour faire diversion. Le jour de mon arrivée à Madrid, *Tuttosport* a sorti à sa une que Buffon avait gagné. Une fausse piste. Tout le monde attendait le journaliste de *FF* sur Turin. Même Cannavaro."

La hantise, qui devint obsessionnelle durant les six années du partenariat avec la FIFA de 2010 à 2016, c'est, bien sûr, que le vote soit dévoilé avant l'annonce officielle du résultat. Cette monomanie paranoïaque, très dans l'air du temps, n'a pourtant pas toujours existé dans l'histoire du trophée. Ainsi, en 1986, Avdey Pinaloff, notre correspondant en Ukraine, est chargé d'informer Igor Belanov de son triomphe. "La veille de l'annonce officielle, je le préviens, se remémore aujourd'hui Pinaloff. La première chose qu'il a faite, ce fut de traverser la rue pour dévaliser son caviste en bouteilles de champagne. Ensuite, il se trouve que le même jour, il y avait à Kiev une cérémonie pour célébrer la fin de la saison, avec toutes les huiles du régime de l'ex-Union Soviétique. Après l'annonce de son succès, Igor me rappelle sur l'insistance des gens du Dynamo *(Kiev)* pour me demander s'ils peuvent divulguer le résultat au cours de la cérémonie. Je rappelle la rédaction de *France Football* à Paris. On était à douze heures de l'échéance, mais ils ont dit OK ! Il y avait 14 000 personnes dans la salle, qui l'ont su avant tout le monde. C'était du délire."

On peut avoir eu le Ballon d'Or une fois comme Zinédine Zidane ou Eusebio, deux fois comme Karl-Heinz Rummenigge ou cinq fois comme Cristiano Ronaldo, l'annonce de la consécration reste un moment forcément particulier.

La panique de Modric

Un scrutin de Ballon d'Or, c'est un peu comme une élection présidentielle. Tout le monde veut savoir avant tout le monde. Alors, il y a les coups de fil de Jorge Mendes pour savoir si CR7 est en tête, ceux des attachés de presse des clubs ou des joueurs qui souhaitent s'organiser "au cas où", ceux des collègues, amis ou non. Tous croient savoir. Et pourtant... Il est 19 heures, ce vendredi 15 novembre 2019. Dans une heure, le vote du Ballon d'Or prend fin, et Lionel Messi est en retard d'un point par rapport à Virgil van Dijk. Dans le bureau de Pascal Ferré, le rédacteur en chef de *FF*, c'est l'agitation. Il reste deux bulletins qui feront la décision en faveur de l'Argentin. Quand Pascal prend son téléphone pour lui apprendre le résultat, Messi, alors quintuple récipiendaire du trophée mais qui ne l'a plus soulevé depuis quatre ans, lâche un "ça m'a manqué" qui veut tout dire. Quelques secondes plus tard, il posera même une question qui en dit long sur la libération que la réponse induit: "Vous êtes bien sûr ? Les totaux sont faits ?" Il la renouvellera à quatre reprises. Comme Luka Modric l'année précédente. Quand

"Et on doit vous le rendre quand ?" interrogera la maman de Owen au moment de la remise du trophée

Pascal Ferré va voir le milieu croate juste avant l'issue d'un scrutin qu'il a nettement dominé, il convient d'un coup de fil si la victoire est validée. Ce sera le 12 novembre 2018, au lendemain d'un Angleterre-Croatie en Ligue des nations. Quand Modric voit le numéro français s'afficher, il est pris de panique, incapable de décrocher. Trois minutes plus tard, il reste incrédule : "Vous êtes certain ?" Et éclate en sanglots.

Un mini ballon en plastique pour CR7

Les larmes font souvent partie du décor. Celles de Cristiano Ronaldo en 2013, à Zurich, ont été vues en direct par des millions de gens. C'était l'époque FIFA, loin de l'intimité que le Ballon d'Or a su tisser entre les stars et la rédaction de *France Football*. Jean-Michel Brochen était de ceux qui ont vécu le premier des cinq Ballons d'Or de CR7, en 2008. Il raconte : "On était allés chez lui, à Manchester, pour le lui annoncer. Jorge Mendes, son agent, le lui avait déjà dit. Il *(Cristiano Ronaldo)* nous a presque embrassés. Un cuistot avait préparé un repas. C'était royal. Il nous avait fait visiter sa maison, montré un film de tous les buts qu'il avait marqués, dans son sous-sol cinéma. On n'avait pas encore le vrai BO pour lui remettre *(la remise eut lieu quelques jours plus tard, sur le plateau de Téléfoot)*. Il était un peu surpris. On en avait sorti un tout petit en plastique, genre Playmobil. Il avait dit : « Bon, j'en ai un quand même, c'est pas grave ! »"

Michael Owen aussi en eut un, en 2001. Quand Gérard Houllier, son manager à Liverpool, le lui annonça, quelques heures avant une rencontre de C1 contre la Roma, Owen en fut chamboulé. "Ça ne m'a pas aidé, au contraire. Je n'ai pas arrêté d'y penser pendant le match." Incrédule, Owen avait questionné Houllier sur le véritable prestige de ce trophée. Lors de la remise, sa maman avait osé une question : "Et on doit vous le rendre quand ?" ⬢ T. M.

UNE FAMILLE EN OR

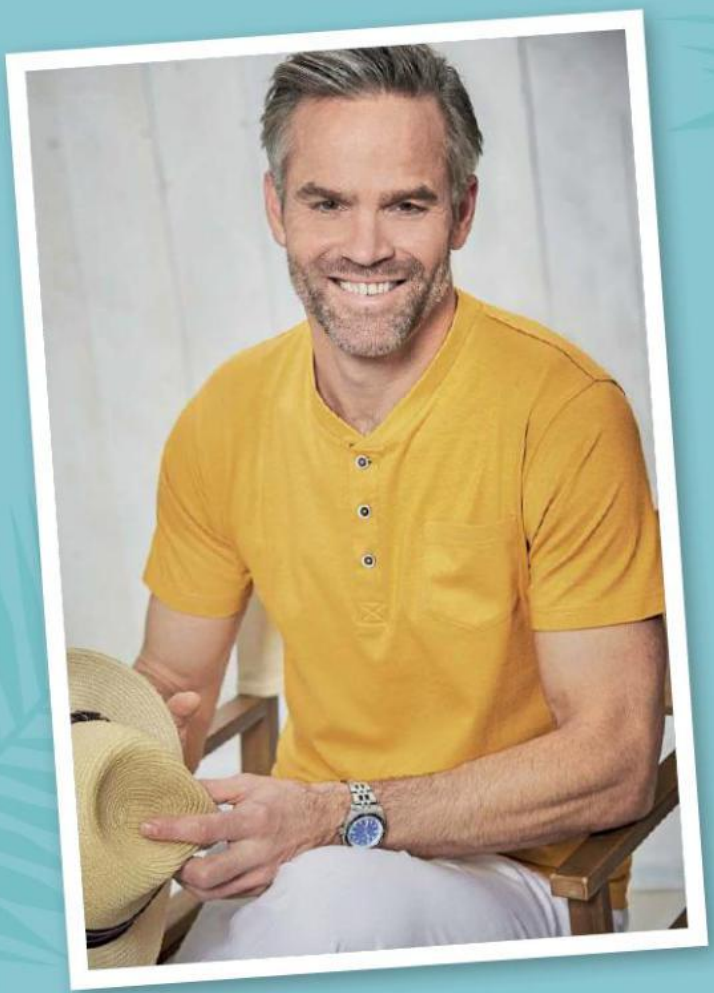
La tradition a bon dos chez les Hegerberg, plutôt portés par un certain sens du contre-pied. Après la cérémonie de remise du Ballon d'Or au Grand Palais, Ada, la décorée du jour et pour l'histoire, prend la pose, ce 3 décembre 2018, avec son photographe, Ivar, devant l'appareil de sa sœur Andrine... sous l'œil un peu distrait de Gerd, sa maman. Tellement plus emballant et réjouissant qu'un vulgaire twerk.

Alexis Réau/L'Equipe

PIERRE CLARENCE
Création Paris

LES 3 TEE-SHIRTS | **29,25 € au lieu de ~~117 €~~**

FRAIS DE PORT OFFERTS



RCS Paris B 410 714 885

Jersey 100% coton. Encolure tunisienne ras de cou boutonnée avec empiècements en chambray. Poche poitrine.
Coloris assortis : blanc, jaune et marine.

VOS **FRAIS DE PORT OFFERTS** AVEC LE CODE **T1463**

0 892 069 501 Service 0,40 € / min + prix appel
7 jours sur 7 de 8h à 20h

pierreclarence.com/tshirt221
Indiquez votre code **T1463** dans le panier

À retourner sous enveloppe affranchie à : **Pierre Clarence - 6 rue Anatole de la Forge - 75858 PARIS CEDEX 17** T1463/P3384

☐ **OUI, je profite de votre offre Découverte,** je reçois mes 3 tee-shirts (1 lot par foyer) pour 29,25 € au lieu de ~~117 €~~, soit 75% de réduction. **Les frais de port de ~~6,90 €~~ me sont offerts.**

Je choisis ma taille : ☐ **M** (6011972) ☐ **L** (6011973) ☐ **XL** (6011974) ☐ **2XL** (6011975) ☐ **3XL** (6011976)

Ci-joint mon règlement total de 29,25 € seulement par :

☐ Chèque à l'ordre de **PIERRE CLARENCE**
☐ Carte bancaire (Carte Bleue, Visa, Eurocard-Mastercard).

N°: |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Date de validité : |_|_| |_|_| Cryptogramme au dos de ma carte : |_|_|_| (indispensable)

Cette offre ne m'engage à rien d'autre. Valable 1 mois pour la France métropolitaine et Monaco, dans la limite des stocks disponibles. Expédition sous 6 jours.

Mme/M. :
Prénom :
Adresse :
Code postal : Ville :

Pour mieux vous servir Date de naissance : J J M M A A
Téléphone :
E-mail :

Date : J J M M A A

PIERRE CLARENCE *Création Paris*

Signature obligatoire ▼

Conformément à la loi «informatique et libertés» et au Règlement européen du 27 avril 2016, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire à Pierre Clarence – Service clientèle – 94971 Créteil Cedex 9, en nous indiquant vos nom, prénom, adresse et numéro de client. Vos données peuvent être communiquées à un tiers concerné dans le cadre d'un changement de contrôle, de fusion, de cession de fonds de commerce ou d'apport partiel d'actifs de Reder SAS. Les 3 tee-shirts sont de même taille et ne peuvent être vendus séparément. Prix unitaire de chaque tee-shirt : 39 €.

Livebox Up Fibre Série Limitée : Fibre + TV + OCS + Netflix

Le prix comprend l'offre Livebox Up à 29,99€/mois avec 15€ de remises et 5€ remboursés (au lieu de 49,99€/mois)(1) et le Pack OCS + Netflix Standard HD à 10€/mois(2) (au lieu de 20,99€/mois).

Offre soumise à conditions, valable en France métropolitaine du 3 juin au 18 août 2021, sous réserve d'éligibilité, pour toute 1re souscription Internet avec changement d'opérateur. Engagement 12 mois. Frais d'activation du décodeur : 40€. L'accès au service Netflix Standard HD (2 écrans simultanés) nécessite une création et une activation auprès de Netflix. Frais de résiliation Livebox : 50€.

(1) Remboursement différé sur facture avec changement d'opérateur après le 03/04/2021 (détail et formulaire sur odr.orange.fr).
(2) Remise exclusivement valable pour toute 1re souscription. Perte de la remise en cas de changement d'offre ou de résiliation.

orange™